3 1761 07290734 8

BP
65
A4B6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lislamismeetlech00bone

14

L'ISLAMISME

ET

LE CHRISTIANISME

EN AFRIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Gérard de Groote. *Un précurseur de la réforme au XIVe siècle*, d'après des documents inédits. In-8, 1878 (Fischbacher).

Quæritur e quibus Nederlandicis fontibus hauserit scriptor libri cui titulus est *De Imitatione Christi* (*1384-1464*). In-8, 1878 (Fischbacher).

Des origines du Christianisme unitaire chez les Anglais, 1 vol. gr. in-8, 1881 (Fischbacher)

Arnauld de Brescia. *Un réformateur au XIIe siècle.* Gr. in-8, 1881 (Fischbacher).

De Opera scholastica fratrum vitæ communis in Nederlandia. In-8, 1889 (Cerf)

G.-A. Bürger et les Origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne. 1 vol. in-8, 1890 (Hachette).

Ignace Dœllinger. 1799-1890. Gr. in-8, 1892 (Fischbacher).

Lettres et déclarations de J.-J.-I. Dœllinger au sujet des décrets du Vatican, traduites de l'allemand et précédées d'une introduction. 1 vol. in-12, 1893 (A. Colin).

Le Congrès des religions à Chicago en 1893, 1 vol. in-12, avec 14 portraits, 1895 (Hachette).

Histoire de la liberté de conscience depuis l'Édit de Nantes jusqu'à juillet 1870. 1 vol. in-8, 1900 (Alcan).

Les Précurseurs de la Réforme et de la liberté de conscience dans les pays latins du XIIe au XVe siècle. 1 vol. in-8, 1904 (Fischbacher).

Edgar Quinet, son œuvre religieuse et son caractère moral. Paris. 1903 (Fischbacher).

L'Islamisme et le Christianisme en Afrique. Paris, 1906. 1 vol. in-16, avec carte. (Hachette).

G. BONET-MAURY

L'ISLAMISME

ET

LE CHRISTIANISME

EN AFRIQUE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

LIBRARY
MAR 23 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

BP
65
A4B6

INTRODUCTION

La religion est un des facteurs les plus puissants de la civilisation ; c'est là une des lois reconnues de la philosophie de l'histoire. Quelle est, en effet, la fin essentielle de la civilisation ? N'est-ce pas le perfectionnement de l'individu et l'amélioration de l'état social. Or toute religion supérieure, impliquant la croyance à un ordre moral, contribue nécessairement à ce double résultat. D'un côté, elle perfectionne l'individu, en éveillant en lui la conscience, en stimulant la vie morale, en lui révélant les sanctions inéluctables de ses actes bons ou mauvais et, surtout, en allumant en lui l'espérance d'un meilleur avenir, elle le pousse à d'incessants progrès. Et de l'autre, en créant des églises ou sociétés de croyants, elle développe l'esprit d'association et le sentiment de

solidarité, qui sont des éléments très efficaces de vie et de progrès social.

Non seulement les lois et coutumes des nations de l'antiquité seraient inexplicables, si l'on ignorait l'idée qu'elles avaient de la divinité, mais encore, il est rare que les changements survenus dans leur organisation religieuse ou leur culte n'en aient pas amené de correspondants, dans l'ordre social et politique. Et réciproquement, les révolutions politiques ont, en général, pour conséquence des perturbations dans l'ordre moral et religieux.

En d'autres termes, *il y a un rapport étroit entre la croyance et la civilisation d'un pays*. Telle est la grande loi historique, mise en lumière par F. Guizot et C. C. J. de Bunsen, et plus récemment, par Fustel de Coulanges et Ch. Secrétan, dans leurs ouvrages sur la civilisation[1].

Les preuves de cette vérité, qu'ils avaient tirées de l'histoire des institutions de l'antiquité et du moyen âge, Ernest Renan les a fournies pour le peuple d'Israël et les origines de l'Église chrétienne; il a démontré le rôle fécond que la con-

1. Voir Guizot, *Histoire de la Civilisation en Europe*, t. I, 5e leçon. C.-C.-J. Bunsen, *Dieu dans l'histoire*, traduction Dietz, Paris 1867. — Ch. Secrétan, *La Civilisation et la croyance*. Paris 1882. — Fustel de Coulanges *La cité antique*. Paris 1881.

ception monothéiste a joué, dans le développement de la civilisation du monde occidental [1].

Ce principe, une fois établi, il s'ensuit qu'à une notion plus haute de Dieu doit correspondre un degré supérieur de culture morale et d'organisation. Et, par contre, dans un état inférieur de la religion ou lorsqu'il y a déclin de la conception divine, il se produira un abaissement du niveau moral et, partant, une décadence. Prenons pour exemples les deux types opposés dans l'histoire des religions, les religions de l'esprit et celles de la nature. Il est clair que la conception d'un ou même de deux ou trois dieux, représentant des catégories de l'idéal, la justice, la vérité, la beauté, engendrera un culte plus spiritualiste, une morale plus pure que la foi à des divinités incarnant les forces de la nature : la foudre, la pluie, la chaleur et la force génératrice. A plus forte raison le monothéisme produira logiquement la croyance à un ordre moral absolu, l'établissement de lois égales pour tous, sans acception de riches ou de pauvres, de puissants ou de faibles, et enfin des sanctions pénales, non évitables à prix d'argent, etc.

1. C. Renan, *Leçon d'ouverture au Collège de France*. Paris, 1864.

Au contraire, la croyance à des forces multiples et aveugles divinisées, entraînera fatalement la rivalité des clans ou des tribus, la diversité des lois et coutumes et, partant, l'arbitraire dans la distribution de la justice, par exemple le *wehrgeld* dans les codes barbares.

De même, si l'on compare plusieurs cultes monothéistes, la morale et, par suite, l'état social correspondant à chacun d'eux, dépendront de leur notion plus ou moins haute de Dieu. S'il est conçu comme un être tout-puissant et redoutable, jaloux de toute autre divinité, les mœurs de ses adorateurs seront enclines à se courber devant la fatalité et à mettre le glaive au service de la propagande. Si, au contraire, on se le représente comme un être bon et miséricordieux, cette idée introduira plus de douceur et de bienveillance mutuelle dans les mœurs.

La réciproque de cette loi est vraie. C'est-à-dire que les actes des grandes individualités ou les lois de l'État exercent une singulière influence sur la religion. Si ces actes ou lois sont conformes à la foi en l'ordre moral, les croyances se ranimeront et refleuriront. Tel fut le Concordat de Napoléon, qui favorisa un véritable épanouissement des

églises réformées en France et contribua au réveil religieux, dans le sein de l'Église catholique romaine. Si, par contre, ces actes et ces lois sont défavorables à la religion et à ses manifestations, ils affaibliront la foi des masses et produiront une décadence morale. N'est-ce pas le résultat prochain qu'on peut craindre, des dernières lois votées sur les associations et sur la séparation des églises d'avec l'Etat ? En deux mots, tel idéal divin, telle morale et telle civilisation.

Je voudrais rechercher si cette loi se vérifie dans l'histoire de la civilisation africaine ; en d'autres termes, si les États, ayant dans ce continent, joué un certain rôle dans son histoire, ont dû l'impulsion féconde pour leur culture littéraire et de leur état moral et social, aux doctrines monothéistes, enseignées par Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, qui ont prévalu sur le polythéisme des indigènes. La première, le judaïsme, a frayé la voie aux deux autres et exerce encore une certaine action civilisatrice. C'est pourquoi nous commencerons par elle, avant de montrer les deux autres en lutte pour la direction de la culture générale des races africaines.

Mais l'étude d'un tel sujet, dans tout un conti-

nent et pour une durée, qui commence au temps des Ptolémée pour finir à notre époque, dépasserait les limites d'un volume. Aussi aurons-nous surtout en vue, dans les considérations suivantes, les régions du nord et du centre de l'Afrique, qui se trouvent aujourd'hui sous la domination ou le protectorat, et tout au moins dans la sphère d'influence de la France.

L'ISLAMISME

ET

LE CHRISTIANISME

EN AFRIQUE

CHAPITRE I

LE JUDAISME EN AFRIQUE

Ce n'est pas en vain que deux fils d'Israël, deux hommes de génie, tous deux monothéistes, Joseph et Moïse, ont laissé leur empreinte sur la terre d'Afrique. Si la Judée donna à l'Égypte un grand ministre qui la sauva d'une crise économique, l'Égypte le lui rendit au centuple en formant dans ses écoles, alors les premières du monde, le futur libérateur d'Israël, l'auteur de son premier Code de lois morales et religieuses, le fondateur de sa nationalité. S'il faut en croire Rawlinson, les Égyptiens auraient été attirés vers le monothéisme par le séjour, prolongé sur leur territoire, des

Hébreux, qui y étaient fort enclins. Ramsès II, le pharaon à la cour duquel Moïse fut « instruit dans toute la science des prêtres égyptiens [1] », aurait, d'après lui, reconnu l'existence d'un Dieu suprême et unique. Quoi qu'il en soit, l'influence réelle du monothéisme hébreu en Afrique date de la fondation d'Alexandrie (332 av. J.-C.).

§ 1. — ROLE DU JUDAISME DANS L'ANTIQUITÉ

Le conquérant de génie, élève d'Aristote, qui fit prévaloir en Égypte la civilisation grecque, ne se doutait pas, en appelant les Bené-Israël à concourir à la fondation de la cité qui porte son nom, qu'il ouvrait du même coup la porte à la propagande monothéiste. Les Juifs accoururent en foule à son appel et, favorisés par les Ptolémées, s'accrurent et prospérèrent.

« Ptolémée-Lagide, dit Josèphe, eut des Juifs d'Alexandrie la même bonne opinion qu'Alexandre. Il leur assigna un quartier à part, afin qu'ils ne fussent pas gênés dans l'observation de leur loi par le contact des païens. Ils avaient une organi-

1. Actes des Apôtres, chap. VII, 22.

sation indépendante : ils élisaient pour chef un ethnarque, qui rendait la justice et veillait à l'application des règlements. » Sous Auguste, cet ethnarque fut remplacé par une « gérousie » ou conseil d'anciens, comptant 71 membres. Quoiqu'à part, ils jouissaient de la franchise civique. Ils avaient une réputation militaire, qui malheureusement ne s'est pas conservée. Ce sont 30000 soldats juifs que le même Ptolémée mit en garnison dans les places fortes de l'Égypte, persuadé qu'ils les garderaient avec autant de fidélité que de bravoure. Lorsqu'il voulut consolider son autorité sur Cyrène et les autres villes de Libye, il envoya une partie des Juifs y établir leur domicile. Plusieurs d'entre eux sont mentionnés comme alabarques et percepteurs des péages, pour la navigation du Nil. A l'époque de Philon, ils formaient une population de plus d'un million d'âmes, répandue dans tous les nomes d'Égypte, jusque dans la Haute-Égypte. Mais c'est à Alexandrie qu'ils étaient le plus nombreux ; ils formaient la majorité des habitants dans deux quartiers sur cinq, possédaient des synagogues éparses dans toute la ville, dont plusieurs jouissaient du droit d'asile. La plus belle était le *Diapleuston*, qui était une

merveille d'architecture et de décoration intérieure [1].

Les Juifs alexandrins n'étaient pas seulement bons soldats et habiles commerçants, mais par la traduction grecque de la Loi et des Prophètes, — celle des Septante, — ils avaient élargi leur horizon littéraire et s'étaient initiés à la philosophie hellénique. De là le nom méprisant d'*Hellénistes* que leur donnaient les Juifs palestiniens, restés beaucoup plus étroits et intransigeants vis-à-vis de la culture païenne. L'École juive égyptienne a compté des historiens comme Alexandre Polyhistor, des poètes tels que le tragique Ezéchiel et enfin des moralistes et des philosophes, comme l'auteur de la *Sapience*, Aristobule et surtout Philon. Celui-ci a tenté la synthèse de la philosophie grecque et du mosaïsme ; d'après lui, c'est à Moïse que Platon aurait emprunté ses idées, il serait un « Moïse parlant grec », et, d'autre part en créant la notion du *Logos*, Philon a fourni un élément fécond à la christologie des Pères de l'Église chrétienne, tandis que par son livre sur les *Thérapeutes* il a contribué à la nais-

1. Voir l'article Alexandria, dans la *Jewish Encyclopedia*. New York, 1901.

sance de la vie érémitique chez les Chrétiens de l'Égypte.

Ainsi, l'influence de ces Juifs alexandrins a été double. D'abord, aux absurdités de la zoolâtrie et aux folies du culte d'Apis, dans lesquelles avait dégénéré la religion des Égyptiens, ils ont opposé l'idée d'un Dieu unique, trop grand pour être renfermé dans des temples, trop sublime pour être figuré par des idoles. Et puis, à la licence morale des adorateurs d'Isis et d'Osiris, ils ont substitué la loi juste et sainte de Yahweh, ils ont conçu l'idéal d'une vie de famille très pure et même d'une société fraternelle, entièrement consacrée à la poursuite de la sainteté morale et de la contemplation de Dieu.

Par là, ils ont frayé la voie aux apôtres du Christianisme en Égypte.

Il est d'ailleurs certain que l'Évangile du Nazaréen fut d'abord prêché dans les synagogues et qu'il recruta ses premiers néophytes parmi les Juifs[1]. Un grand nombre de Chrétiens furent inhumés dans des nécropoles juives ; les tombes ornées d'emblèmes chrétiens y sont mêlées aux

1. Actes des Apôtres XII, XIII et Épîtres de saint Paul, *passim*.

sépultures hébraïques[1]. La rupture entre la Synagogue et l'Église n'eut lieu qu'à la fin du IIe siècle ou au commencement du IIIe siècle.

§ 2. — EMIGRATIONS SUCCESSIVES DES JUIFS DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE

D'Égypte, les Juifs s'étaient répandus, dès le IIIe siècle avant Jésus-Christ en Cyrénaïque, où, comme on l'a vu, Ptolémée les avait établis et où ils formaient, au Ier siècle, 25 pour 100 de la population, et de là gagnèrent le pays de Carthage. Ils appartenaient au Judaïsme alexandrin.

Un second flot d'émigrants juifs vint d'Italie, à la suite de la conquête de l'État carthaginois par les Romains. Ils s'établirent en général dans les villes maritimes, à Carthage, à Hippone, à Cæsarea-Augusta (Cherchell). Ils fondèrent des comptoirs de commerce à Scina-Iscina ou *Locus Judæorum Augusti* (aujourd'hui Medinat-el-Soultan), à Ras-el-Jehoudi (Simman), à Œa (auj. Tripoli). On a retrouvé en cette dernière ville une inscription grecque[2] relatant que les Israélites de Béré-

1. P. Delattre, *Gamart*, p. 40 et Monceaux, *Revue des Études juives*. Janv. 1902.

2. Transportée au musée d'Aix en Provence.

nice (auj. Benghazi) réunis à l'amphithéâtre ont voté des remerciements au gouverneur Marcus Titius. On a découvert à Hammam-Lif, jadis *Ad aquas Gummitanas* (un peu au sud de Tunis) les ruines de la synagogue de Naro et on a exhumé des tombes juives au djebel Nefouça. C'est là ce qui faisait dire à saint Jérôme dans son épître à Dardanus « que les colonies juives formaient de son temps une chaîne ininterrompue à travers l'Afrique, depuis la Mauritanie jusqu'à l'Inde ».

La prise de Jérusalem par Titus (70 ans ap. J.-C.) et la destruction du temple accrut encore la *Diaspora* des fils d'Israël. On sait qu'après deux tentatives désespérées pour conquérir leur indépendance et restaurer le royaume de Juda, les Juifs retombèrent sous le joug des Romains. Les victoires de Pompée (63 av. J.-C.) et de Titus (70 ap. J.-C.), enfin la défaite de Bar Kokeba (135 ap. J.-C.), le dernier champion de la cause messianique, consommèrent la ruine d'Israël, en tant que nation indépendante. La dispersion des Juifs qui jusque-là n'avait eu que des causes économiques ou politiques amena un troisième flot considérable d'émigrants dans l'Afrique romaine. La plupart s'adonnèrent à l'agriculture et à l'élève des trou-

peaux. Ces derniers venus, quoiqu'observant rigoureusement le sabbat et les rites mosaïques, furent d'abord regardés avec méfiance par les Juifs déjà établis, parce qu'ils haïssaient les Romains, parlaient le syro-chaldéen et avaient modifié la religion mosaïque, dans le sens du Talmud. Peu à peu l'ancien noyau d'Israël fut absorbé par le flot des derniers émigrants, plus homogènes et plus zélés. Ces derniers firent une propagande religieuse si active dans la population romaine que les empereurs durent intervenir pour l'arrêter [1].

Le Judaïsme avait pénétré en Numidie et jusque chez les montagnards berbères de l'Aurès. Les *Cœlicoles*, ces hérétiques signalés par saint Augustin et visés par deux édits d'Honorius, étaient sans nul doute des Berbères professant la religion de Moïse. Il en était de même de la tribu des Djéraoua, des Fendelma, des Medicma et des Ghiatha, habitant l'Aurès [2].

Le fameux Tarik, conquérant de l'Espagne sur les Wisigoths, était issu d'une de ces familles

1. Voir édits d'Antonin (198) et de Septime-Sévère, 202. On en rencontre encore des débris nomades : 1° chez les Khroumirs, entre Béja et La Calle; 2° chez les tribus Hammacha, près de Kef; 3° chez les Drid, près de Gabès.

2. Monceaux, *Revue des Études juives*, 1902.

berbères juives, ce qui explique la faveur dont il jouissait auprès des Juifs d'Espagne.

Les Israélites se multiplièrent surtout dans les provinces romaines d'Afrique; ils avaient des colonies florissantes à Carthage, à Cæsarea Augusta (Cherchell), à Naro, à Sitifis (Setif), à Utica (Bou-Chateur), mais, aux IIIe et IVe siècles, étaient notoirement hostiles à l'Église. Ils se joignirent même souvent à la population romaine pour dénoncer les Chrétiens au glaive des magistrats, et prirent part aux persécutions. En guise de représailles, les empereurs chrétiens, depuis Théodose jusqu'à Justinien, exclurent les Juifs de toute charge publique, proscrivirent leur culte et ordonnèrent que leurs synagogues fussent affectées au culte orthodoxe.

Les rois catholiques de Castille et d'Aragon, au cours de leur lutte contre les Sarrasins, furent en général hostiles aux Juifs, et leur firent expier la faveur dont ils avaient joui auprès des émirs musulmans. Après la prise de Grenade, Ferdinand d'Aragon et Isabelle, sur les instances du grand inquisiteur, Torquemada, signèrent l'édit qui prononçait l'exil de tous les Israélites d'Espagne. Quatre mois après (juillet 1492) commença l'exode

lamentable de ces 300 000 proscrits pour cause de religion. Ils se réfugièrent, en partie en Navarre et Portugal ; en partie au Maroc, dans le royaume de Fez ; en partie dans le royaume de Naples et en Toscane où ils furent d'abord bien accueillis. C'est d'Italie et aussi du Portugal, d'où, après mille vexations on finit par les expulser, qu'un groupe important alla chercher asile en Tunisie. Ce fut la quatrième émigration des Juifs en Afrique.

Un cinquième flot d'émigrants juifs était venu d'Orient comme le premier et le troisième. Après la défaite du faux Messie Bar Kokeba, une foule de Juifs palestiniens s'étaient réfugiés dans l'Yémen et l'Hedjaz, où ils étaient tranquilles, ayant repris leur genre de vie primitive, la vie pastorale. Ils n'étaient pas au bout de leurs tribulations. Cinq siècles plus tard, après le triomphe de Mohammed à la Mecque et la rapide expansion de sa religion en Arabie, on leur imposa l'alternative d'embrasser l'Islam ou d'émigrer. Les fils d'Israël ne voulurent pas plus s'incliner devant l'autorité du Prophète de la Mecque qu'ils ne l'avaient fait devant le Nazaréen ; ils reprirent le chemin de l'exil. Une partie d'entre eux passa la

mer Rouge, se réfugia dans l'Abyssinie, avec laquelle ils étaient depuis longtemps en relation. C'est l'origine des Fallacha de Gondar et des coutumes juives qu'on trouve encore dans ce pays.

Un second groupe prenant la route bien connue de l'Égypte et suivant le littoral de la Méditerranée, alla rejoindre les colonies juives déjà nombreuses en Tripolitaine et en Tunisie. On trouve dès les VIIIe et IXe siècles des colonies juives à Kairouan, à Kalaâ, à El-Mehdia, à Mansourah. Enfin, au milieu du XIe siècle, un troisième convoi d'émigrants, accompagnés de Bédouins himyarites fidèles à leur cause, suivant la route habituelle des caravanes du Dar-Four, et traversant les régions de Ouadaï, Bornou et Sokoto, parvint à la vallée du Niger, descendit le fleuve jusqu'à la boucle et se fixa en un point appelé Teklessyn, situé entre cette boucle et le littoral de l'Atlantique.

C'est à la présence de cette colonie juive au centre du Soudan, que M. A. Le Châtelier[1] attribue, avec vraisemblance, l'origine des légendes bibliques, qu'on trouve accréditées chez les nègres

1. *L'Islam et l'Afrique occidentale*, Paris 1889, chap. II, p. 123.

de l'Afrique occidentale. Mais ces Israélites, en outre, on dû faire un ardent prosélytisme au profit du monothéisme. Ils ont introduit en Afrique trois ou quatre idées qui ont été un ferment de culture intellectuelle et de moralité; l'idée d'un Dieu saint et juste, dont le nom est ineffable, qui rétribue le bien et le mal, la notion d'une loi morale élevée et de la justice désintéressée, le modèle d'une famille où la mère soit respectée, et surtout l'espérance du Messie, cette notion qui, sous la forme du *Mahdi*, devait jouer un si grand rôle dans l'Islamisme africain.

En résumé, les Israélites, habitant actuellement le nord-ouest de l'Afrique, proviennent d'au moins cinq émigrations, qui se sont succédé depuis le IIIe siècle avant, jusqu'au XVIe après Jésus-Christ; la première, la troisième et la cinquième venaient d'Égypte et de Palestine, tandis que la deuxième et la quatrième étaient issues d'Italie et d'Espagne. Ces divers groupes, tout en professant les mêmes croyances et observant certaines règles de vie, ordonnées par la loi de Moïse, admettaient des interprétations assez divergentes, avaient des rituels et parlaient même souvent des dialectes différents.

Ces divergences entraînèrent quelquefois des controverses et des schismes, par exemple celui du *Grana* à Tunis (1710), entre les Juifs livournais et les Juifs anciennement établis : chaque parti voulut avoir son temple et son tribunal, son abattoir et son cimetière séparés. Bien que, par suite des mariages qui, en dépit de ces divisions de parti, se produisirent fréquemment entre jeunes gens de diverses tribus, une partie de ces divergences se soient atténuées, on distingue encore aujourd'hui nettement en Tunisie le type du *Juif levantin*, provenant de Palestine et d'Égypte de celui du *Juif livournais* ou occidental, issu des émigrants venus d'Espagne et d'Italie[1].

§ 3. — STATISTIQUE. ÉTAT ACTUEL

La population juive du nord de l'Afrique s'élève actuellement à environ 260 000 âmes, qui se répartissent ainsi qu'il suit :

Égypte	30 678
Tunisie	62 545
Algérie	57 044
Maroc	109 712
Total	259 979

1. Voir D. Cazès. *Histoire des Israélites de Tunisie.*

Égypte. — Nous dirons peu de chose des premiers, parce que, depuis l'accord franco-anglais, l'Égypte n'est plus dans notre sphère d'influence. D'ailleurs, depuis l'invasion musulmane, les Juifs de ce pays ont singulièrement négligé l'étude de la philosophie et des sciences religieuses, où plusieurs de leurs écrivains avaient brillé d'un si vif éclat. Ceux d'aujourd'hui sont en partie des émigrants de Syrie, d'où la misère causée par l'administration turque les a chassés, en partie des banquiers venus de France et d'Italie. Plusieurs d'entre eux consacrent leurs capitaux aux travaux d'irrigation et aux exploitations agricoles. Par là ils s'efforcent d'étendre la zone des terres arables. L'Alliance israélite universelle, de son côté, par les écoles qu'elle entretient à Alexandrie et au Caire, contribue à élever le niveau moral et intellectuel de la population[1].

Algérie. — En Algérie, le décret Crémieux (1870), qui a donné les droits civiques à 30 000 Israélites des provinces d'Alger, Oran et Constantine, les a soumis aux obligations de la loi militaire, des lois scolaires et a substitué le Code civil français

1. Les écoles juives, en 1904, recevaient 534 garçons et 376 jeunes filles.

à leur statut personnel. Si l'exercice des droits de citoyen français et l'instruction obligatoire n'ont pu encore les élever beaucoup au-dessus du niveau moral et social très bas, où les avaient tenus certains articles de la loi mosaïque et les édits des princes musulmans, ils ont du moins amélioré leurs mœurs et relevé la condition de la femme et des enfants. Ainsi la polygamie, qui était encore assez fréquente chez les riches avant 1810, est abolie, les mariages prématurés interdits ; le père de famille ne peut plus ni faire jeter en prison, ni déshériter tel de ses enfants majeurs. Cependant la condition de la femme laisse encore à désirer ; elle est souvent tenue dans l'ignorance, n'étant pas obligée de savoir lire la *Torah*. Aussi, malgré la beauté des jeunes Juives, les mariages sont-ils rares entre juifs et chrétiens ; c'est dans la province d'Oran qu'ils sont le plus fréquents et entraînent en général la conversion d'un des deux époux.

Tunisie. — En Tunisie, la situation des Juifs a été beaucoup améliorée depuis un demi-siècle. Mohammed bey, à son avènement (1858), avait spontanément aboli la corvée et les surtaxes sur

les marchandises, imposées aux Israélites de ses États. A la suite de l'exécution capitale d'un Juif, accusé d'avoir blasphémé contre Mahomet, et sur l'intervention énergique de Napoléon III, le bey accorda une Constitution (septembre 1867) qui proclamait la liberté des cultes et l'égalité de tous les Tunisiens devant la loi[1]. Malheureusement elle fut rapportée à la suite de l'insurrection de 1864. Pendant cette guerre civile, les Juifs de Sfax menacés par un Musulman fanatique durent s'enfuir à Tripoli et dans l'île de Malte. En 1877, la bastonnade, qui leur était appliquée pour le moindre délit, fut supprimée sur les instances de l'Alliance israélite universelle, mais ils restaient encore à la merci des agents subalternes du bey. C'est seulement l'établissement du protectorat français (1881) qui les a affranchis du régime de l'arbitraire et des vexations de la police.

Le premier effet a été de supprimer l'obligation de porter un certain costume bleu ou noir, le blanc et le vert étant réservé aux Musulmans, et de retirer au père de famille le droit de faire emprisonner ses fils, même majeurs, ou bien, comme

1. C'est alors que fut supprimé le *hara* ou quartier spécial, où tous les Juifs étaient contraints de demeurer.

cela arrivait, hélas! souvent, de prostituer sa fille pour de l'argent. Mais il y a encore des cas nombreux de bigamie, ce qui nuit à la dignité morale de l'épouse. Il est vrai que l'Israélite tunisien ne se décide à prendre une seconde femme, que si la première n'a pas eu d'enfant pendant les dix premières années de mariage.

Maroc. — C'est au Maroc que les Israélites sont au niveau le plus bas de moralité, d'instruction et de considération sociale. Il y a pourtant des degrés dans cet abaissement, il faut distinguer entre ceux qui habitent le *Blad-el-Makhzen*, les pays soumis au sultan de Fez, et ceux du *Blad-el-Sidah* (pays de la révolte), région à peu près indépendante de son autorité et où les cheikhs de tribus jouissent d'une position analogue à celle des grands vassaux du régime féodal en France.

Les Juifs de la première zone, souvent enrichis par la libéralité des sultans, qui avaient et ont encore besoin d'eux comme banquiers et pour favoriser le commerce, ou qui sont placés sous la protection officielle de tel ou tel consul européen sont orgueilleux, ivrognes, sensuels et avides ; ils tiennent les magistrats par la corruption et exploi-

tent sans pitié les Musulmans pauvres ou endettés. Cependant une grande partie d'entre eux, 8 ou 10 000, habitant les provinces montagneuses du nord, situées entre les sources de l'oued Sous et le Haut-Draa, vivent les uns de la terre, prise à bail qu'ils cultivent eux-mêmes, les autres du commerce.

Les plus aisés, relégués dans le *mellah*, sorte de ghetto, enclos de murs et fermé tous les soirs, sont forcés de porter une calotte et des babouches noires; l'usage de chevaux et d'armes leur est interdit. Les cas de bigamie et même de trigamie ne sont pas rares; on marie souvent les garçons à douze ans avec des filles de six à huit ans. Leurs habitations et leur genre de vie violent les règles élémentaires de l'hygiène. Cependant le père de famille n'abuse pas en général de son autorité, qui trouve des limites dans le Code talmudique; il ne peut ni frapper de châtiments corporels, ni déshériter ses enfants. Si, n'ayant pas d'enfants d'une première femme, il veut convoler en secondes noces, il n'a pas le droit de répudier la première, et il est d'usage qu'il la consulte sur le choix de la seconde.

La femme de son côté ne peut être mariée par

le père sans son consentement, et elle a droit à être entretenue selon les conditions des personnes de sa qualité. Elle peut réclamer l'annulation de son mariage pour cause de sévices, ou si, à la suite d'un examen médical qu'elle est en droit d'exiger, il est établi que la stérilité est imputable au mari. Ensuite elle a le droit de ne pas quitter son pays si son mari veut l'y forcer, elle a celui de réclamer le divorce avec l'indemnité stipulée en sa faveur dans le contrat de mariage, au cas où le divorce serait prononcé contre le mari. En cas de décès de son mari et même de son vivant, la femme peut réclamer non seulement l'indemnité stipulée dans le contrat de mariage, mais encore la moitié des biens ayant appartenu à son époux. De même, si le mari est joueur ou se livre à des spéculations hasardeuses, la femme a le droit de retirer sa part de biens pour la mettre en sûreté. Si le mari est mort, ne laissant qu'une petite fortune, la femme a droit à avoir la première part de ses biens et est considérée comme la première créancière.

Si, dans le *Blad-el-Makhzen*, la condition des Israélites est tolérable et les droits de la femme — malgré la polygamie — assez étendus, par contre

la situation de leurs coreligionnaires dans le *Blad-el-Sidah* est des plus misérables. Là, le Juif appartient corps et âme à un cheikh ; parfois même toute une communauté juive est échue, suivant le droit musulman, en héritage à un seigneur. Ce *sidi*, par contre, le protège contre les attaques du dehors. Il lui permet de voyager pour son commerce, mais sans sa femme et ses enfants, qui demeurent en gage. Il ne peut s'affranchir de ce servage que moyennant une grosse rançon ou par la fuite; dans ce dernier cas il risque sa vie. En somme, le Juif est bien ou mal traité, suivant que son seigneur est bon ou mauvais administrateur de sa propriété.

§ 4. — CULTE ET CLERGÉ

Les ministres du culte israélite, les rabbins, sont-ils d'une valeur morale et intellectuelle, qui leur permette de faire l'éducation de leurs coreligionnaires ? Sauf les grands rabbins qui viennent de France et ont été élevés à l'école rabbinique de Paris, et dont quelques-uns sont éminents, il est permis d'en douter. En effet, les rabbins indigènes n'ont reçu aucune préparation scolaire ; il n'y a aucun diplôme d'études exigé pour porter

le titre de rabbin. Tout homme qui sait tant bien que mal lire la *Torah*, c'est-à-dire la loi de Moïse, et chanter les prières et qui se coiffe d'un turban noir, peut se faire accepter comme rabbin. Il y a toutefois différentes catégories : 1° le rabbin officiant, qui célèbre la liturgie et qui, en certains cas, fêtes ou obsèques, prononce un *darouchim*, ou dissertation sur un passage de la Bible ou du Talmud, approprié à la circonstance. Cette allocution se fait en arabe (Tunisie), en judéo-arabe (Algérie), ou en judéo-espagnol (Maroc).

2° Viennent ensuite les rabbins sacrificateurs, chargés de la circoncision des enfants et de la *schehita* ou abatage de la viande *kocher*[1]. Ceux qui s'y destinent doivent étudier les prescriptions du rituel, qui se rapportent à ces opérations, c'est-à-dire à la préparation du couteau, qui doit être sans aucune brèche. Cela fait, il passe un examen devant un sacrificateur en renom, qui lui délivre un diplôme appelé *semicha*.

3° Puis, il y a les rabbins notaires. Ceux-ci doivent s'exercer à faire l'écriture cursive, dite *raschi*, et apprendre par cœur un certain nombre de for-

1. On appelle ainsi la viande abattue suivant le rite mosaïque, de manière à être exsangue.

mules, en hébreu talmudique, consacrées par l'usage pour les actes de naissance, contrats de mariages, actes de divorce, contrats d'association, etc.

4° Enfin, il y a les grands rabbins, qui, dans les pays où les Juifs ont encore conservé leur statut personnel comme au Maroc, exercent en même temps les fonctions de juge ou président du tribunal rabbinique. Ceux-là doivent être versés dans la connaissance du *Code talmudique*, outre celle des livres de la Bible. Les grands rabbins ont aussi à prononcer des sermons qui ont le caractère de dissertations. Il n'y a, d'ailleurs, pas de jury universitaire pour donner une sanction à leurs études. Ce sont les membres de l'*École rabbinique* (*Jechiva*) qui désignent le titulaire de ce poste ; en général ils choisissent le fils ou le petit-fils du grand rabbin défunt, pourvu qu'il ait déjà exercé comme rabbin. Cette élection est ratifiée par la vénération des fidèles. Il serait bien à désirer que le gouvernement français, de concert avec l'Alliance israélite universelle, fondât des écoles rabbiniques en Algérie et en Tunisie comme il a établi des *médersas*, pour la préparation rationnelle des oulémas officiants ou des cadis qui sont appelés à siéger dans les tribunaux mixtes.

§ 5. — ÉDUCATION PRIMAIRE ET PROFESSIONNELLE

Tant que les rabbins ne seront pas assez instruits pour donner, soit par l'instruction religieuse des enfants, soit par leurs discours une impulsion à la vie morale et religieuse, c'est l'école qui sera le grand facteur de la civilisation. Ce qui y contribuera puissamment, c'est le principe, inscrit dans la loi juive comme dans la tradition protestante, que tout Israélite doit être en état de lire les livres saints et de réciter certaines prières. En général, à treize ans l'adolescent a acquis cette connaissance. On le mène à la synagogue, il monte à la tribune, fait une lecture de la Bible, passe un examen sur le rite et la doctrine. Dès lors, il est considéré comme majeur et responsable de sa conduite[1].

Mais il n'en est pas de même des jeunes filles ; la femme n'ayant pas le droit de prier à la synagogue. C'est pour donner cette instruction aux fils d'Israël qu'il y avait et qu'il y a encore dans toutes les colonies juives des *talmud-torah*, ou écoles pour l'enseignement de la loi. Si l'on en

1. Lapie, *Les Civilisations tunisiennes*, p. 227.

juge par un rapport fait sur celles de Tunisie, en 1895, elles se tenaient dans des locaux insalubres et ne s'occupaient d'autre chose que de lecture et d'écriture.

Aussi est-il très heureux, pour la cause du relèvement moral et social des Israélites, que le gouvernement français et l'« Alliance israélite universelle » aient fondé partout des écoles primaires sur le modèle de celles de France. L'empressement des parents israélites à envoyer leurs enfants à l'école laïque municipale est de bon augure pour les résultats de leur influence ; à défaut de place, quelques-uns vont même à l'école congréganiste (Oran). Outre ces écoles, l'Alliance israélite en entretient à Alger et à Constantine, qui étaient suivies par 1079 élèves (1904).

En *Tunisie*, les écoles primaires publiques reçoivent 4 622 enfants israélites, contre 3 933 musulmans, bien que la colonie juive forme une fraction minime de la population. En outre, celle-ci affecte une taxe de 0 fr. 10 par kilogramme de viande *kocher*, afin de soutenir les écoles fondées par l'Alliance israélite universelle à Tunis, à Sousse et à Sfax. Dans la capitale, l'école de garçons compte 1 231 élèves (1904), l'école de

jeunes filles 486 ; et l'école maternelle, qui a été annexée, reçoit 356 enfants. L'école de Sousse est suivie par 228 garçons. A Sfax, enfin les écoles de garçons et de filles renferment en tout 300 élèves. Dans toutes ces écoles, l'enseignement se donne en français, les programmes d'étude sont calqués sur ceux de nos écoles primaires et primaires supérieures.

Au Maroc, c'est par les écoles que la civilisation européenne pénètre peu à peu dans ce pays si arriéré à tant d'égards ; c'est surtout depuis la guerre avec l'Espagne (1860-62), que cette influence s'est fait sentir et tend à relever le niveau des mœurs. Auparavant, il n'y avait que des écoles coraniques, les zaouïas et l'université de Fez pour les Musulmans et chez les Israélites deux sortes d'écoles. D'abord les *talmud-torah*, où l'on apprenait à lire, à écrire, à traduire l'hébreu en espagnol (pour les Israélites d'origine castillane ou andalouse), ou en patois judéo-arabe (pour les Juifs autochtones). Au-dessus, il y avait les *Jechiva* ou écoles rabbiniques, dans les grandes villes, Fez, Tanger, Tétouan, Marrakêch et Méquinez, où enseignaient les grands rabbins. Depuis 1860, il y a, en outre, des écoles espa-

gnoles, celles de l'Alliance française et celles de l'Alliance israélite universelle. Les premières, dirigées en général par des religieux, ne servent qu'aux enfants d'Européens. L'Alliance française a ouvert des écoles laïques, spécialement pour les enfants marocains, à Tanger, à Arzila et à Aksar-el-Kebir; on y enseigne en arabe et en français[1]. Elle projette d'en ouvrir d'autres à Casablanca et à Larache, sans préjudice des subventions qu'elle accorde à celles de l'Alliance israélite, à Fez, Mogador, Tanger et Tétouan.

L'Alliance israélite universelle a créé des écoles, ouvertes aux enfants chrétiens comme aux israélites, à Tétouan, Tanger, Larache, Mogador, Casablanca, Fez et Marrakech; ces écoles sont fréquentées par 1 616 garçons et 1 064 jeunes filles environ, et le programme est à peu près le même que celui des écoles primaires en France. Dans les trois premières, l'enseignement se donne en français et en anglais simultanément; dans les autres, en français, en judéo-arabe et en hébreu. Chose étrange et sans doute regrettable, la langue arabe est facultative.

1. Voir *Bulletin de l'Alliance française* n° 96. Comp. Ed. Montet, *Voyage au Maroc*, p. 350-351.

Au témoignage de M. J. Perdicaris, le célèbre philanthrope américain de Tanger, ces « écoles de l'Alliance israélite sont les seuls foyers de lumière au Maroc, et si jamais la civilisation européenne pénètre dans ce pays, elles auront grandement contribué à sa première expansion ». Ce témoignage a été confirmé de tous points par M. Ed. Montet, dans son récent voyage au Maroc, à la suite de la visite à ces écoles. « L'Alliance israélite, dit-il, par l'action excellente qu'elle exerce au Maroc, non seulement y propage « d'une manière sensible la langue et l'esprit français, mais lutte, dans les milieux juifs du pays, contre l'ignorance fanatique et superstitieuse, l'immoralité et l'étonnante malpropreté qui y règnent. Elle y accomplit une œuvre de relèvement et de progrès social d'une évidence telle, que même des Européens antisémites du Maroc sont contraints de reconnaître ses bienfaits. »

L'Alliance israélite ne se contente pas de pousser ses coreligionnaires d'Afrique vers l'école primaire laïque, de leur faire enseigner dans des cours du soir l'hébreu, la loi de Moïse et l'histoire si tragique de leurs ancêtres; elle encourage, de tout son pouvoir, la pratique des arts et

métiers, elle s'efforce même d'en ramener un grand nombre à l'agriculture et à la viticulture, qu'ils avaient délaissées depuis tant de siècles[1]. En quoi elle rend un double service : d'abord, en empêchant l'accumulation des artisans et des petits commerçants dans les villes, cause de ruine et de démoralisation pour beaucoup, et puis en fournissant des bras à la colonisation proprement dite, c'est-à-dire la mise en valeur des produits du sol. Quelques chiffres donneront l'idée de l'importance des résultats obtenus, depuis vingt et un ans environ qu'elle s'est appliquée à cette tâche.

§ 6. — COLONISATION. MÉTIERS

A Alger, les Israélites, sur l'initiative de M. Moïse Stora, bijoutier, ont fondé une société dite *Le Travail*, pour favoriser l'apprentissage des professions manuelles par les garçons. Cette société a un budget de 20 000 francs, dont un cinquième formé par l'Alliance israélite, et une subvention du gouverneur général. La direction, après avoir fait passer aux enfants un examen médical minutieux et s'être assuré qu'ils ont une bonne

1. P. Lapie, *Ouv. cité*, p. 68-69.

instruction primaire, les place chez des patrons, qu'elle choisit avec soin, leur fournit des outils, des vêtements, lorsque les parents sont trop pauvres, leur paie un salaire, tant qu'ils ne gagnent rien et les surveille pendant les deux ou trois années que dure leur éducation professionnelle. Pendant les vingt dernières années, elle a formé 272 ouvriers qui se répartissent entre les métiers les plus divers, depuis le typographe jusqu'au minerviste et au vermicellier. Voici les professions les plus recherchées par eux : cordonnier, 35, bijoutier, 38, menuisier, 26, ferblantier-plombier, 25, tailleur, 24. Pour les jeunes filles, l'Alliance a ouvert des ateliers de lingerie, broderie et couture, qui donnent de bons résultats ; en outre, un manufacturier français a introduit une industrie nouvelle en établissant en Algérie des ateliers pour la fabrication des tapis d'Orient. Celui d'Alger occupe déjà 48 jeunes filles israélites sur 53 ouvrières.

De semblables ateliers doivent être organisés sous peu à Constantine, etc. Dans cette dernière ville l'Alliance a fondé pour les jeunes filles deux ateliers de couture et de lingerie, elle a patronné, en 1904, 27 apprentis, dont 13 menuisiers et

11 forgerons. La colonie juive d'Oran brille par son absence dans ces œuvres d'apprentissage. A Tunis, l'Alliance israélite a patronné, en 1903-1904, 26 apprenties; grâce à son initiative si remarquable, on commence à trouver des Israélites exerçant des métiers, qui naguère leur étaient étrangers, par exemple ceux de charron, ciseleur sur cuivre, ébéniste, électricien, forgeron, graveur, mécanicien. Au Maroc, les Juifs exercent en général les professions de brodeurs sur velours et sur cuir, bâtiers, cordonniers, ébénistes, fabricants de cordes, menuisiers, orfèvres et fabricants de plateaux en cuivre repoussé, peintres en bâtiment, tapissiers, typographes, etc. L'Alliance israélite accorde des subventions à deux ateliers de couture et de lingerie pour une trentaine de jeunes filles à Tétouan et à Tanger.

Agriculture. — Mais la tâche la plus belle, et jusqu'ici la plus ingrate, serait de ramener les Israélites pauvres à la culture des champs, car par suite d'une longue désuétude et peut-être de l'insuffisance de force musculaire, ils sont rebutés par les travaux plus rudes de la terre et préfèrent vivre dans les villes, où trop souvent ils végètent,

s'étiolent et meurent dans la misère. L'Alliance israélite qui avait déjà créé à Jaffa une école agricole, a acquis en Tunisie trois domaines d'une étendue totale de 4 000 hectares, et à organisé à Djedeïda une ferme-école, pour servir de pépinière de cultivateurs, métayers et viticulteurs. Les 86 élèves, formés dans cette école agricole depuis dix ans, ont trouvé les emplois qui suivent : 3 ont été installés chez leurs parents, pour diriger l'exploitation de propriétés qu'ils possèdent à Béja, aux environs de Sousse et de Zaghouan ; 8 sont employés comme agronomes chez des propriétaires israélites aux environs d'Alger, de Constantine et de Sousse ; 8 remplissent les mêmes fonctions chez des propriétaires italiens et dans d'autres parties du monde ; 8 sont en quête d'emplois semblables en Égypte et reçoivent encore des subsides de l'Alliance ; 6 sont allés, en 1904, faire leur apprentissage pratique chez des agriculteurs en Bulgarie ; 6 ont dû rentrer après des tentatives infructueuses et travaillent comme ouvriers à Djedeïda ; 9 sont employés comme métayers à Béjama, un des domaines de l'Alliance. Au Maroc, hélas ! on ne peut en faire autant, car les Israélites, comme les étrangers en général,

n'ont pas le droit d'acquérir des propriétés à l'intérieur du pays. En Algérie, chose étrange, une exclusion partielle pèse encore sur eux : ils ne peuvent acquérir des *concessions*, dites terres de colonisation, sans quoi ils auraient pu s'adonner dans une plus large mesure à la viticulture, comme en Tunisie [1].

En résumé, si les 260 000 Juifs d'Afrique ne jouent plus un rôle aussi brillant qu'autrefois ceux d'Alexandrie et des provinces voisines de l'Égypte, ils sont aujourd'hui un facteur notable de la colonisation dans le nord-ouest africain : 1° par les capitaux qu'ils apportent à l'industrie et au commerce, spécialement à celui des grains (minoterie), des peaux et des métaux ; 2° par la tendance à exercer de plus en plus des professions manuelles et l'agriculture; et surtout 3° par les écoles de l'Alliance israélite, qui s'efforcent d'inculquer aux jeunes Israélites des sentiments religieux élevés, de la dignité morale et l'attachement à la République française, qui a tant fait pour leur émancipation des servitudes du moyen âge.

1. Nous devons la plupart de ces renseignements à feu M. le grand rabbin Zadoc Kahn et à M. Bigard, l'intelligent secrétaire de l'Alliance israélite universelle.

CHAPITRE II

LA CIVILISATION CHRÉTIENNE EN AFRIQUE
(60-650)

Que faut-il voir dans le récit évangélique de la fuite en Égypte de l'enfant Jésus, échappant au massacre des innocents ? Sans doute une légende, destinée à montrer dans la vie de Jésus-Christ l'accomplissement d'une prophétie messianique. *D'Égypte j'ai rappelé mon fils,* voilà les paroles que le prophète Osée (ch. XI, vol. I) avait mises dans la bouche de Yahweh. En tous cas, le texte de saint Mathieu atteste la continuation des rapports religieux qui unissaient la Judée à cette contrée de l'Afrique, depuis l'époque des patriarches et de Moïse. L'Égypte n'avait-elle pas donné à Moïse son berceau et son école ? Plus tard, aux jours sombres de la prise de Jérusalem par les Assyriens, n'avait-elle pas offert un sûr asile à Jérémie, le prophète ? Alexandrie n'était-elle pas

la plus grande ville juive après Jérusalem[1] ? Hospitalière dans le passé aux prophètes du monothéisme, l'Égypte fut la porte ouverte par laquelle les apôtres du Nazaréen pénétrèrent dans le continent noir. L'Évangile y fit des progrès assez lents, quoique le terrain y eût été préparé par les missionnaires israélites.

Nous étudierons séparément l'influence du Christianisme en Égypte et dans la Mauritanie, car ces deux régions de l'Afrique avaient déjà reçu l'empreinte de deux civilisations différentes et l'Évangile ne leur fut ni prêché dans la même langue, ni inculqué sous la même forme. L'Égypte était très imbue d'hellénisme, avec une infiltration d'idées juives : le Christianisme lui fut apporté par des missionnaires judéo-chrétiens venus de Palestine et parlant grec. Au contraire, la civilisation de l'Afrique proconsulaire et de la Mauritanie était toute romaine, et ce furent des missionnaires latins qui y organisèrent l'Église. Après la chute des conquérants vandales, ces provinces du nord-ouest passèrent sous la domination des Byzantins, dont l'action se fit sentir

1. Voir l'art. Alexandria, dans la *Jewisch Encyclopedia*. New York, 1901.

pendant deux siècles et qu'il faudra aussi étudier à part.

§ 1. — L'AFRIQUE GRECQUE OU LE CHRISTIANISME EN ÉGYPTE, CYRÉNAIQUE, NUBIE ET ABYSSINIE

La fondation de cette Église d'Alexandrie, qui brilla d'un si vif éclat du IIIe au Ve siècle, est enveloppée de mystère. Avant Pantène, le premier directeur de l'école chrétienne de cette ville (vers 180), on n'a que de vagues traditions conservées par Eusèbe de Césarée[1], l'historien, et par saint Épiphane, évêque de Chypre. Elles s'accordent du moins à en attribuer l'origine à Marc et à Barnabas, compagnons de saint Paul. On sait d'ailleurs qu'Apollos, l'émule de ce dernier dans l'apostolat des Gentils, était un juif alexandrin. D'après tous ces indices, il est très probable que la capitale de l'Égypte eut une Église chrétienne sous le règne des empereurs Flaviens : Vespasien ou Titus, et qu'elle était en relations étroites avec les églises de Palestine.

D'Alexandrie, le Christianisme se propagea dans la Basse-Égypte ; pourtant, avant le concile de

1. Eusèbe. *Histoire ecclesiastique*, V. 25.

Nicée (325), on ne connaît guère les noms que d'une quinzaine d'églises, dont les principales étaient Saïs, Arsinoé, Antinoé, Philadelphie. Les premiers Chrétiens se recrutèrent en partie dans la population juive, en partie chez les païens. De là deux branches, qui avaient chacune sa rédaction des Évangiles : la première, l'*Évangile selon les Hébreux*, la deuxième, l'*Évangile aux Égyptiens*. La vie morale et la pensée théologique étaient intenses au second siècle dans ces chrétientés d'Égypte, témoin la littérature abondante qu'elles produisirent, par exemple : l'*Épître de Barnabas*, la *Prédication de saint Pierre*, peut-être la *Doctrine des XII Apôtres*[1] et surtout une foule d'apocalypses mi-juives et mi-chrétiennes. Ce qui caractérise ces écrivains, c'est une tournure d'esprit métaphysique, une tendance à soulever les voiles de l'avenir et une morale rigoureuse jusqu'à l'ascétisme[1]. Mais ce qui l'emporte à Alexandrie, du moins chez un grand nombre de membres de cette Église, ce sont les préoccupations d'ordre philosophique, l'effort pour construire un système de philosophie chrétienne.

Au temps de saint Athanase, il y avait déjà une

1. Justin martyr. Apolog. major., I. 29.

centaine d'églises, ce qui révèle une expansion rapide du Christianisme sur ce sol d'Égypte, éminemment favorable à la culture religieuse. Trois indices révèlent la facile assimilation du Christianisme par les Égyptiens des IIIe et IVe siècles.

D'abord, le fait que la langue copte, dérivée de l'ancien égyptien, fut de bonne heure usitée dans le culte public, concurremment avec le grec. En effet, après le renversement du trône des Ptolémées par les Romains, la langue nationale, longtemps supplantée par le grec dans les actes publics, reprit sa place légitime. On a les fragments de trois versions de la Bible en copte, correspondant aux dialectes des provinces différentes[1]. Ainsi on sait qu'au IVe siècle, le grec était ignoré de la plupart des moines de la Thébaïde; l'ascète Héraclas, un contemporain d'Arius, avait écrit ses études bibliques en langue copte.

En second lieu, les constitutions de l'Église copte, qui datent de l'époque des persécutions,

1. La plus ancienne est la Sahidique, qui était en usage dans la Haute-Égypte ; puis vient la Memphitique, qui était celle de la Basse-Égypte et qu'on rencontre dans des manuscrits gréco-coptes : enfin il y a eu une troisième version, appelée à tort Bachmourienne, dont on se servait dans les oasis de l'ouest. Voir Ed. Reuss, *Geschichte der heiligen Schriften N. T.* Brunswick, 1874, § 430. Cf. Nestle : *Bibeluebersetungen* dans la *Real. Encyclop. für prot. Theologie*, 3e édit.

accusent une organisation et une discipline, remarquables et propres aux Chrétiens d'Égypte[1]. L'évêque était élu par le suffrage universel des fidèles et jusqu'à l'époque de saint Jérôme[2], n'était considéré que comme le doyen des prêtres (*primus inter pares*). Les diacres étaient spécialement chargés d'assister les malades et avaient, pour auxiliaires auprès des femmes, des veuves et des vierges, qui sans doute avaient fait le vœu de se consacrer au service du Christ.

Le troisième fait caractéristique de l'Église égyptienne, c'est l'existence, dès la moitié du IIe siècle à Alexandrie, d'une « école catéchétique ». Cette école avait pour objet d'instruire les prosélytes qui sortaient du *Serapeum*, tout imbus de philosophie grecque. Les chefs de l'Église copte, en effet, comprirent de bonne heure qu'il ne suffisait pas de leur faire un simple exposé de la vie et de la doctrine de Jésus; mais qu'il fallait leur montrer la concordance de son Évangile, d'une part avec les sublimes enseignements d'un Platon et d'un Zénon, de l'autre avec

1. Voir C.-C.-J. Bunsen, *Analecta ante Nicæna*, t. II, p. 451.

2. « Alexandriæ, usque ad Heraclam, presbyteri semper unum ex se delectum, in gradum excelsiorem collatum, Episcopum nominabant. » (Ep. ad Evangel, Opera, tome IV).

les aspirations fondamentales de l'âme humaine. De là, des cours qu'ils devaient suivre pendant trois années et qui roulaient sur la théodicée et l'histoire des révélations successives de Dieu, sur la personne de Jésus-Christ, la morale, etc. L'élite des catéchumènes, ceux sans doute qui se destinaient à être à leur tour prédicateurs et ministres de l'Évangile, faisaient une quatrième année d'études. Les Chrétiens d'Égypte ont donc créé la plus ancienne faculté de théologie.

C'est de cette école d'Alexandrie que sortirent les missionnaires, qui portèrent le Christianisme dans la presqu'île du Sinaï, dans l'Arabie heureuse, dans la Pentapole et d'autre part en Thébaïde et dans la Haute-Égypte. Pantène, le premier directeur connu de l'école, passe pour avoir été missionnaire aux Indes, sans doute dans l'Yémen.

C'est à cette école que se sont formés et puis ont enseigné les plus illustres docteurs de l'Église d'Orient : les Clément (d'Alexandrie), les Athanase, les Cyrille et le plus grand de tous, Origène. Ce dernier, qu'on pourrait appeler l'Aristote chrétien, fut tour à tour philologue et exégète, apologète et missionnaire, et sacrifia sa vie, en confessant Jésus-Christ dans les chaînes. Son livre des

Principes est le plus grandiose système conçu pour expliquer la création et la rédemption.

La ville d'Alexandrie, avec les ressources qu'offraient le Musée, le Serapeum et l'école catéchétique, fut du début du IIIe au Ve siècle, le foyer le plus brillant de philosophie religieuse qui ait éclairé le monde gréco-romain, la médiatrice entre la doctrine chrétienne et les plus vieilles théories de l'Égypte, de la Judée et de la Grèce. C'est dans ce milieu que les gnostiques Basilide et Valentin élaborèrent des systèmes cosmogoniques, qui eurent un grand nombre d'adeptes dans les rangs de l'Église et qui essayaient de combiner le panthéisme égyptien avec l'enseignement des apôtres du Christ.

Plus tard (au IIIe siècle), Ammonius Saccas, Plotin, les auteurs du néo-platonisme, vécurent à Alexandrie et y enseignèrent une théorie de la délivrance de l'âme des misères physiques, qui forme la transition entre les doctrines de Philon et les maximes des grands mystiques du moyen âge, Denys l'Aréopagite, Richard de Saint-Victor, Eckhart et Tauler. Les moyens préconisés par eux, le détachement des créatures et le retour à Dieu, comme au sein du principe d'où nous sommes sortis, furent adoptés avec

empressement par les solitaires de la Thébaïde.

C'est en Égypte que parut, au milieu du IIIe siècle, une des formes les plus étranges de la vie religieuse. Le monachisme n'est pas d'invention chrétienne, on pourrait même soutenir qu'à beaucoup d'égards il est en contradiction avec l'esprit de Jésus et de ses disciples immédiats. L'Inde bouddhique et l'Égypte polythéiste eurent leurs ascètes et leurs solitaires, longtemps avant les ermites de la Thébaïde ; témoin cette communauté de « Thérapeutes »[1], décrite par Philon, sûrement d'après un modèle réel et le reclus vivant près du Serapeum de Memphis, Ptolémée fils de Glaucias, dont les papyrus conservés au Louvre, nous ont révélé le genre de vie, très semblable à celui des ermites du moyen âge. Certains hommes, tels que Pacôme, se sont convertis du Paganisme au Christianisme, sans changer leur vie d'anachorète.

Dans l'Église chrétienne, le monachisme, qui exprime un violent effort de l'homme pour s'arracher des étreintes de la sensualité et s'unir à Dieu, a pris d'abord en Thébaïde la forme de la vie solitaire.

1. Voir Lucius, *Die Therapeuten*. Strasbourg, 1880.

2. Voir Les papyrus grecs du Louvre et de la Bibliothèque impériale, par Letronne et Brunet de Presles et Egger. Paris, 1866.

Cependant, l'homme ne peut se maintenir longtemps sur ces hauteurs, l'instinct de sociabilité le ramène vers ses semblables, de là la deuxième forme de la vie monastique, le couvent, le monastère. L'œuvre commencée par saint Antoine sur sa montagne (djebel Qolzoun) fut continuée par Macaire dans le ouadi Natron, par Jean Hermès, dans les caveaux funéraires des environs de Lycopolis, par Siméon, sur une colline près de Syène, en face du temple d'Isis à Philæ, à Sketis (Schid) et les monastères se multiplièrent sur la terre d'Égypte.

On peut distinguer, parmi ces anachorètes, deux genres de caractère bien différents : les uns doux, pacifiques, bienveillants pour toute créature humaine, vrais précurseurs de saint François d'Assise, les autres violents, batailleurs, destructeurs des païens et des hérétiques, héritiers de l'esprit des Boanerges. Ces deux types ont un trait commun : la méfiance contre la femme, qu'ils considèrent comme fille de Satan, la grande tentatrice. Le type du premier genre, c'est Macaire le chamelier. Quel être étrange que ce jeune berger qui, marié de force à dix-huit ans, se sauve en s'évadant d'une équipe de chameliers et puis, faisant

remonter son sexe au cerveau, va vivre seul dans une caverne creusée dans la montagne au désert de Natron ! Sentant le besoin d'un guide pour sa vie spirituelle, il va consulter, au désert de Qolzoun, saint Antoine, qui lui conseille de retourner à Nitrie. C'est là que, quelques années après, il fonda un monastère, bientôt peuplé de moines, et qui devint célèbre à l'époque des controverses sur les deux natures de Jésus-Christ. Macaire ne fuyait que les femmes, mais il était débonnaire avec les animaux, parlait aux hirondelles, guérissait les éperviers blessés et apprivoisait les loups.

Tout autre est Schenoudi, originaire du bourg Schenaloli, près Panopolis (ve siècle). Lui aussi commence par garder les moutons ; mais de bonne heure il s'absorbe dans les prières, il a des extases. Il entre à quinze ans dans un couvent, et, bientôt s'y distingue par ses exploits d'ascétisme et par sa violence. « Comme un homme, dit son biographe, possédé de Satan était venu l'écouter, Schenoudi prit une pioche et en frappa le démoniaque, pour en expulser le diable. » Une autre fois, il lapida une femme adultère, ignorant ou oubliant la leçon de clémence donnée par Jésus dans un cas semblable. Devenu prieur

du couvent d'Athribis, il mène ses moines à l'assaut des temples païens, attaque leurs défenseurs à coups de pierres, détruit les idoles et ne craint pas de mettre le feu à ces temples remplis d'adorateurs, si bien que tous périrent dans les flammes[1].

Les derniers historiens des monastères d'Égypte ont avancé que leurs habitants, même leurs abbés, ne méritaient pas l'auréole de sainteté qu'Athanase et Jérôme ont placée sur leur front. Cette accusation ne me paraît pas tout à fait juste. D'abord il faut discerner les époques : à ses débuts le monachisme qui prenait la forme de vie solitaire au désert, a réellement atteint un niveau élevé de pureté morale, d'intuition et de foi religieuse, très près de l'idéal. Après cette première phase est venue celle des *laures* ou petits groupes de six à dix moines, qui se réunissaient pour se prêter un mutuel secours, contre le péril des bêtes fauves ou des brigands ; en cette phase on trouve encore certaines vertus. Mais en dernier lieu se forment les grandes agglomérations les « cœnobies » vraies casernes renfermant jusqu'à 200 et 300 moines, et où se glissent les superstitions, les que-

1. Voir Albert Gayet, *Coins d'Égypte ignorés*, Paris, 1904.

relles et même l'immoralité. Moïse et Schenondi appartiennent à la dernière phase. Macaire et Jean de Lycopolis à la première.

En outre, quand on considère la part importante que les moines de Nitrie et de Sketys ont prise aux controverses christologiques du IVe siècle et le nombre considérable de manuscrits retrouvés dans les tombes de moines coptes ou dans les monastères encore existants au Sinaï, on ne saurait nier que ces derniers — au moins pendant les premiers siècles de l'institution monastique — n'aient été non seulement des foyers de pensée théologique, des ateliers de copie des écrits des Pères de l'Église, mais encore des asiles pour les victimes de la persécution et des « hospices » pour les voyageurs.

« Gardez les commandements que je vous ai donnés de la part de Dieu, dit Schenoudi, en mourant, à ses moines[1]. Aimez vos frères, soyez charitables, recevez les pauvres et les étrangers. Recevez chacun près de vous pour l'amour du Christ, afin que les anges de Dieu viennent aussi vers vous[1]. »

Le paganisme persista à Philæ (temple d'Isis)

1. Amelineau, Histoire des monastères de la Basse-Égypte. *Annales du Musée Guimet*, 1894.

jusqu'au VIe siècle et il ne fallut rien moins que l'intervention de l'empereur Justinien pour l'y abolir, à l'occasion d'une expédition en Nubie.

De la Haute-Égypte le Christianisme pénétra en Nubie, après la mort de Constantin et bien après que l'Éthiopie eût été convertie[1]. Ce fut le premier contact du Christ avec la race nègre. Les Nubiens, qui avaient sans doute dans le sang quelque infiltration sémitique, adoptèrent l'Évangile avec empressement. Après que leur roi eût été baptisé par Julianus, missionnaire envoyé de l'impératrice Théodora (545), la masse de la population se convertit, on érigea à Dongola une église dédiée à Jésus. — Un siècle après, le pays était envahi par les Musulmans, qui exigèrent la construction d'une mosquée dans la capitale. Le roi de Nubie Kalidara conclut avec l'émir arabe Abd Allah ben Saad, un traité (653), qu'il jura sur ce que la religion du Christ a de plus sacré : « le Messie, les apôtres et les saints ». Entre autres choses, il s'engageait à respecter la liberté de culte des Musulmans, qui voyageraient dans le pays. Les Chrétiens de Nubie résistèrent pendant sept siè-

1. Étienne Quatremère. *Mémoires sur l'Égypte*. Paris 1811 (2e vol.).

cles aux assauts de l'Islam et ne furent définitivement convertis à la religion de Mahomet qu'au milieu du XIIIe siècle.

Le Christianisme se propagea dans la région au sud de Philæ et en Éthiopie, par la mer Rouge et grâce aux relations commerciales que les Grecs d'Asie entretenaient avec l'Yemen. Le baptême de l'eunuque de la reine (ou *candace*) d'Éthiopie, par Philippe, reste un fait isolé et sur les conséquences duquel l'histoire est muette. Le Christianisme pénétra en Éthiopie, de la même façon que l'Hébraïsme était jadis entré en Égypte, par un captif. L'histoire qui fait le pendant de celle de Joseph ben Jacob, vaut la peine d'être contée.

Mérope, marchand grec de Tyr, était parti pour un voyage d'affaires sur les côtes de la mer Rouge, il avait emmené ses deux neveux Edesius et Frumentius. Leur navire fit naufrage et ils furent jetés sur la côte inhospitalière d'Éthiopie. La petite troupe de naufragés fut attaquée par des brigands et Mérope tué. Ses deux neveux furent épargnés et vendus comme esclaves sur le marché d'Axum [1].

1. Letronne, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. IX et X. Cf. Socrate, *Histoire ecclésiastique*, I, 19.

De main en main, ils vinrent en la possession du roi qui, frappé de leur intelligence, en fit ses domestiques et plus tard ses favoris. Frumentius fut chargé de l'éducation du prince royal et lui inculqua la doctrine chrétienne. Après celui-ci, il eut d'autres néophytes, qu'il réunissait dans sa maison et il se mit à traduire le Nouveau Testament en langue gheez. Le roi l'ayant député à Alexandrie, Frumentius y trouva comme évêque Athanase qui, ravi de ce nouveau progrès de l'Évangile, l'ordonna prêtre et le sacra premier évêque des Éthiopiens (336). Sa mémoire est encore aujourd'hui vénérée par les Abyssins sous le nom d'Abba Salamah.

Dans la deuxième moitié du IVe siècle, l'Éthiopie fut envahie par des moines, qui se trouvaient à l'étroit dans la Thébaïde; ils y fondèrent plusieurs couvents et furent sans doute les introducteurs du culte de la Vierge Marie. Au Ve siècle, les Éthiopiens, suivant l'exemple de Dioscore, évêque d'Alexandrie et de la plupart des Coptes, adoptèrent la doctrine d'Eutychès, qui n'admettait qu'une seule nature, la divine, en Jésus-Christ. Cela ne les empêcha pas de conserver de bons rapports avec les empereurs byzantins.

Le dernier événement des annales d'Éthiopie, au VIe siècle, est la campagne que fit le roi Elesbaam, allié de Justinien, pour secourir les chrétiens Homérites persécutés par le roi juif Ibn-Noura. Ce dernier, vaincu en deux batailles rangées par le roi d'Éthiopie, dut abdiquer et céder le trône à un prince chrétien[1].

§ 2. — LE CHRISTIANISME DANS L'AFRIQUE LATINE

Tandis que l'Égypte et la Cyrénaïque, à l'avènement du Christianisme, avaient une culture gréco-juive trois fois séculaire, la partie nord-ouest de l'Afrique avait reçu la forte empreinte de la civilisation phénicienne et surtout de Rome, qui lui avait imposé ses lois, en respectant son culte et sa langue. De la langue punique, il ne reste guère que des inscriptions sur des stèles funéraires ou des sceaux, les Carthaginois n'ont eu qu'une littérature rudimentaire. D'autre part, les Juifs avaient à Carthage une colonie importante, dont le P. Delattre a retrouvé la nécropole et c'est chez elle que le christianisme recruta ses premiers adeptes[2].

1. Procope. *De Bello Persico*, I. 28.
2. Voir Chapitre I, page 6.

L'Évangile y fut apporté vers la fin du 1er siècle par des marchands et des soldats romains, et ces chrétiens de l'Afrique latine eurent leurs versions des Écritures, peu avant que les Italiens eussent leur *Vetus Itala*. De Carthage le Christianisme se répandit dans l'Afrique proconsulaire, la Byzacène et la Numidie, malgré les persécutions sanglantes. Ces Églises ont fourni au martyrologe un fort contingent ; les plus anciens sont les martyrs Scillitains (202), dont les actes nous ont été conservés en grec et le plus illustre est saint Cyprien évêque de Carthage[1] (258). Au concile de cette ville présidé par lui (256) assistèrent quatre cent vingt-huit évêques, ce qui suppose plus de cent évêques dans les quatre provinces d'Afrique, dont trente dans la seule Numidie.

Au siècle suivant, les évêques envoyèrent des missionnaires chez les Berbères de l'intérieur, les Garamantes, qui se convertirent. C'est de cette époque que datent les vestiges de Christianisme qui se retrouvent encore chez certaines tribus kabyles, par exemple[2] les Aït-Izaten, qui ont des

1. Les premiers noms d'évêques de Carthage connus sont ceux d'Optatus et d'Agrippinus.

2. Voir *Bulletin de Correspondance africaine*, année 1852, art. de Masqueray, p. 334.

croix gravées sur la porte de leurs maisons ou tatouées sur leurs fronts.

L'empressement, que cette population de race si mêlée mit à embrasser le Christianisme, s'explique par les motifs suivants. Les *latifundia* qui abondaient dans l'Afrique latine, comme en Italie, étaient peuplés d'une multitude d'esclaves employés aux plus rudes travaux, soit de l'agriculture, soit des mines, et très misérables. Cette masse de prolétaires, à qui se joignirent une élite d'âmes en quête de vérité ou de consolation, accueillirent avec joie ceux qui leur apportaient la bonne nouvelle d'un Dieu paternel et miséricordieux, leur prêchaient l'égalité et la fraternité de tous les hommes et commandaient aux riches la charité, aux puissants la justice et la miséricorde. Dès qu'il y eut des monastères, au IVe siècle, les esclaves et les affranchis y entrèrent en foule, les premiers pour chercher un refuge contre les exactions de leurs maîtres, les seconds, pour y trouver du pain assuré, quelques-uns par manque d'énergie au travail. Nous voyons, en effet, par les actes des conciles ou les épîtres des évêques africains, que la protection des veuves et des orphelins, des infirmes et le rachat des captifs, emmenés

en esclavage, fut leur grande préoccupation[1].

Cependant à la fin du IVe siècle, le paganisme subsistait encore dans les grandes villes et surtout dans les *pagi* des campagnes. Les habitants de Carthage cumulèrent même quelque temps les deux cultes ; ils allaient parfois en sortant de l'église, offrir des sacrifices à Astarté, la grande déesse du ciel, identifiée à Junon. A Hippone, le jour de l'Ascension, on faisait un festin d'origine idolâtrique dans l'église même et saint Augustin eut grand'peine à abolir cette coutume[2]. Quant aux gens cultivés, beaucoup s'étaient fait une religion composée d'éléments chrétiens et de philosophie grecque ; Longin, Maxime de Madaure reconnaissaient un Dieu suprême, dont les attributs s'incarnaient dans les divinités particulières.

Ce qu'il y a de remarquable, en Afrique, c'est que l'expansion du christianisme coïncide presque avec l'apogée de la civilisation romaine. Les livres d'un Septime-Sévère (l'aïeul de l'empereur de ce nom), d'un Cornélius Fronto (de Cirta), d'un Apulée, sont presque contemporains de ceux de Tertullien et de

1. Cyprien, par une lettre aux évêques de Numidie, leur annonce qu'il a recueilli dans son église 100 000 sesterces pour cet objet. Voir *Cypriani Opera*. Vienne, 1868, vol. 1, ép. 62.

2. Voir *Augustini Opera*. Ed. Gaume, ép. 47 à Publicola.

Minucius Félix. Il y eut pendant quelque temps émulation entre les rhéteurs païens et les apologistes du Christianisme. Bien que soutenant des thèses adverses, ils ont des traits communs, qui leur donnent un air de famille : l'intransigeance sur les principes, le goût des antithèses et de la dialectique, le style imagé et parfois heurté.

Qui ne connaît Tertullien ? (160-240.) Tour à tour apologiste et polémiste, moraliste et théologien, il fut le plus éloquent défenseur du Christianisme contre les ennemis du dehors, les païens persécuteurs et contre les ennemis du dedans, les Gnostiques. Nul n'a mieux démontré que lui la supériorité du christianisme sur le polythéisme, réfuté les aberrations des Gnostiques ; mais d'autre part, il a été le champion de l'indépendance du peuple chrétien contre la tendance autoritaire des évêques de Rome, de la pureté et discipline contre l'indulgence excessive des évêques. De là son adhésion au parti montaniste. Ses écrits offrent les contrastes les plus étonnants.

Tertullien est à la fois observateur de la tradition catholique et adversaire de la dictature de l'évêque de Rome, épris d'un idéal moral très pur et, en dogmatique, ayant des conceptions

grossièrement réalistes, très respectueux de l'autorité civile et, pourtant, défenseur de la liberté de conscience. C'est lui qui a prononcé cette grande parole trop vite oubliée par les évêques catholiques : *Non est religionis cogere religionem*[1]. Tertullien a été le plus grand théologien de l'Église latine, avant saint Augustin ; à telles enseignes que lorsque Cyprien, évêque de Carthage, était perplexe sur une question de discipline ou de doctrine, il demandait à son clerc de consulter un livre de Tertullien, en disant : *Da magistrum*.

Minucius Félix, bien qu'ayant exercé au barreau de Rome la profession d'avocat, est Africain par son origine, comme par le style de son ouvrage. Son dialogue, intitulé *Octavius*, est un écrit de la même famille que l'*Apologeticus* de Tertullien, ou le *De vanitate idolorum*, de Cyprien. C'est une apologie pour l'Évangile, écrite à une époque où les chrétiens persécutés, désespérant d'obtenir justice des empereurs, s'adressaient à l'opinion publique. On incline à penser que son traité fut composé en réponse à un livre, aujourd'hui perdu, de Fronto (de Cirta) contre le chritianisme. Il s'adresse aux gens cultivés de son temps et s'efforce

1. Ad Scapulam, II.

de les persuader de l'existence d'un Dieu unique. Il réfute les calomnies qui étaient répandues contre le christianisme et essaie de démontrer qu'il est aussi raisonnable que les systèmes des philosophes. Chose étrange! Minucius Félix ne dit mot de la personne de Jésus, ni de son œuvre, soit par prudence, soit parce qu'il pensait que ses lecteurs païens n'étaient pas encore dignes de comprendre les mystères de la rédemption.

Saint Cyprien a subi, comme Minucius Félix, l'influence de Tertullien, mais en y mettant plus de mesure. Fils d'un sénateur païen, il se convertit à trente ans, et, deux ans après son baptême, fut élu évêque de Carthage. Il se tint à égale distance des partis extrêmes. Si, dans son *De unitate Ecclesiæ Catholicæ*, il revendiqua l'autorité de l'évêque sur les fidèles et les confesseurs (martyrs); dans ses rapports avec le pape Étienne, il maintint son indépendance vis-à-vis de Rome. Tandis que dans son traité *De lapsis*, il se montra indulgent vis-à-vis des chrétiens qui avaient faibli sous le coup de la persécution, par contre il flagella sans pitié, en paroles, comme dans ses écrits, les femmes coquettes et les chrétiens, qui allaient aux spectacles obscènes ou sanglants des païens,

par exemple aux combats de gladiateurs ou aux jeux de l'amphithéâtre [1]. On a cité plus haut sa sollicitude pour les captifs, à la rédemption desquels il intéressait les membres de son église. Saint Cyprien couronna sa belle carrière épiscopale par le martyre (258).

Arnobe, professeur de rhétorique à Sicca-Venerea (le Kef) et Lactance, son élève italien, sont aussi des représentants remarquables du génie africain. Le second, qui fut à juste titre surnommé par saint Jérôme le « Cicéron chrétien », a écrit deux belles apologies du christianisme : les *Institutiones divinæ* et le *De morte persecutorum*.

Optat (né en 315, mort après 386), évêque de Milève (Numidie), laissa une grande réputation de vertu et de talent comme écrivain. De ses ouvrages on n'a conservé que celui qu'il avait écrit contre les Donatistes.

Tous ces écrivains furent éclipsés par l'évêque d'Hippone, qui a nom saint Augustin et qui fut la manifestation la plus extraordinaire du génie de l'Afrique chrétienne. De même que saint Athanase, évêque d'Alexandrie, résuma et couronna l'évolu-

1. Voir *Cypriani Opera, Adversus Novatianos, De habitu virginium.*

tion de la pensée chrétienne en Orient, saint Augustin incarne en lui les aspirations et les croyances du christianisme latin.

Nous ne parlerons ici ni de l'œuvre théologique de saint Augustin, dont le point capital est la défense du rôle de la grâce divine dans le salut contre Pélage ; ni de sa conception de la philosophie de l'histoire, qu'il a exposée dans sa *Cité de Dieu*. Mais il nous faut signaler son action morale et sociale, qui a été rejetée dans l'ombre par l'éclat de son génie comme penseur. Le bruit de ses controverses avec Pélage, les Manichéens et les Donatistes a, en effet, trop fait oublier les services qu'il a rendus à la civilisation.

En premier lieu, suivant l'exemple des évêques ses prédécesseurs, saint Augustin s'est efforcé d'abolir ce qui restait de paganisme, soit en faisant supprimer les pratiques superstitieuses qui s'étaient glissées dans le culte chrétien, soit en envoyant des missionnaires chez les Berbères encore païens. Puis, il a combattu chez les fidèles de son diocèse la passion des spectacles et des jeux du cirque, qui n'était pas moins grande que chez le peuple de Rome, au temps des derniers Césars. Or ces jeux étaient si licencieux ou si cruels, qu'ils avaient des

effets corrupteurs sur les mœurs. Il ne fut pas moins sévère pour le clergé. Il lui interdit de s'occuper d'entreprises commerciales ou de posséder des esclaves, comme choses incompatibles avec les principes de la morale chrétienne. Tout laïque, avant d'entrer dans les ordres, devait émanciper ses esclaves. D'ailleurs, afin de mettre les prêtres de sa ville épiscopale à l'abri des tentations du siècle, il les obligea d'habiter en commun dans une maison voisine de la sienne, sous une règle, ce qui fut l'origine des chapitres de chanoines.

La charité du grand évêque d'Hippone égalait son souci de la discipline. Il avait ouvert, dans une partie de sa maison, une sorte d'hospice où il accueillait les pauvres passants et les infirmes et les faisait soigner. Il s'occupait aussi avec zèle de racheter les captifs et de faire travailler les affranchis.

On peut voir, par ses écrits, la méthode suivie par l'Église primitive vis-à-vis de l'esclavage. Les évêques, à l'instar de saint Paul, ne réclamaient pas l'abolition de l'esclavage, car c'était une institution légale d'après le droit romain, mais ils prêchaient aux maîtres la douceur et encourageaient les émancipations et, comme les affranchis

eussent pu, dans les premiers temps, mourir de faim, ils leur procuraient du travail lucratif ou leur offraient l'hospitalité dans les monastères. — Ainsi, du IVe au VIe siècle, c'est l'Afrique latine, et non pas Rome qui fut le foyer le plus ardent de la vie et de la pensée chrétienne.

§ 3. — L'AFRIQUE LATINE SOUS LA DOMINATION DES VANDALES ET DES BYZANTINS

Malheureusement saint Augustin, au lieu de n'employer, comme il l'avait fait envers les Pélagiens, que les armes de la raison et de la charité, inaugura contre les Donatistes cette politique violente du recours au bras séculier, qui a été reprise dans les temps modernes par le clergé des églises d'État, catholiques ou protestantes, et a rendu le christianisme odieux aux philosophes. A la suite du concile de Carthage (411), les évêques donatistes furent exilés, les troupeaux, dépouillés de leurs églises et de leurs biens. Ainsi mis hors la loi, un grand nombre se firent brigands et, sous le nom de *circoncellions*, portèrent les ravages dans les campagnes et les villages. En détruisant la barrière des colonies romaines, ces schisma-

tiques favorisèrent le retour offensif des Berbères, restés indomptables.

Lorsque, d'autre part, les Vandales ariens, appelés d'Espagne par un traître, le gouverneur Boniface, envahirent la Mauritanie et la Numidie, les Donatistes saluèrent en eux des libérateurs du joug orthodoxe. Ils leur facilitèrent la conquête de ces provinces romaines et applaudirent, certes, à la prise d'Hippone (431) et de Carthage (439). Saint Augustin, mourant dans la première de ces villes (28 août 430), dut entrevoir avec mélancolie le triomphe des hérétiques.

En effet, à peine assuré de la possession de sa nouvelle conquête, Genséric, roi des Vandales, revendiqua pour les Ariens leur place et leur part dans les églises ; les orthodoxes lui ayant opposé une fin de non recevoir, il publia des édits contre ces derniers.

Hunéric, fils de Genséric, alla plus loin et, exaspéré par la persécution que les empereurs orthodoxes d'Occident avaient fait subir aux Ariens, ses coreligionnaires, traita les Catholiques romains avec cruauté. Il usa des procédés les plus brutaux pour les convertir à l'arianisme. Un jour, il convoqua

plusieurs centaines d'évêques, prêtres et diacres orthodoxes à Sicca Venerea et les fit conduire sous escorte au pays des Berbères. C'était les mener à la mort (483). L'année suivante, pourtant, sur les instances de l'empereur Zénon, il convoqua à Carthage les évêques orthodoxes, ariens et donatistes, afin de les réconcilier. La majorité rejeta la formule de Nicée et proclama vraie la doctrine d'Arius. En conséquence, les orthodoxes furent condamnés à remettre leurs églises aux Ariens. Beaucoup de prêtres et d'évêques se réfugièrent alors sur le continent.

Hilderic, fils d'Hunéric, montra un peu plus de tolérance ; il convoqua à Carthage un nouveau concile pour tâcher de réunir Ariens et Orthodoxes, mais en vain ; la condition des catholiques resta précaire[1].

Ainsi la domination des Vandales fut doublement nuisible à la civilisation du nord-ouest de l'Afrique. D'une part, en détruisant la colonisation latine, elle fraya les voies à une restauration, et, partant, à un retour offensif de la puissance des Berbères à demi sauvages. De l'autre, en exacerbant les discordes entre Catholiques, Ariens et

1. Voir Labbe, *Concilia*. lib. IV. Lettre du Concile de 534.

Donatistes, elle affaiblit l'Église chrétienne et prépara sa ruine par l'Islamisme.

Domination byzantine. — Pourtant la catastrophe devait être retardée de deux siècles environ par l'intervention des Byzantins. Le trône de Constantinople, au début du VIe siècle, était occupé par un empereur qui avait un égal souci de la majesté romaine et de l'intégrité de l'Église chrétienne. Justinien, offensé par la réponse hautaine de Gélimer, roi des Vandales, forma le projet de reconquérir l'Afrique latine et y réussit, avec l'aide d'habiles généraux, Bélisaire, Salomon, Jean Troglita. L'empereur, par deux rescrits adressés à Archelaüs (13 avril 534), ordonna que les officiers s'efforçassent avant tout de préserver ses sujets d'Afrique des incursions de l'ennemi et d'étendre ses provinces jusqu'aux frontières, qu'avait eues la république romaine avant l'invasion des Maures et des Vandales.

Par d'autres édits, Justinien interdit aux Ariens, Donatistes et Juifs l'exercice du culte public et les exclut de tout office public (535). Par contre, les églises étaient rendues aux Catholiques romains, qui étaient rétablis dans tous leurs privilèges.

L'Église chrétienne d'Afrique, sous la domination byzantine, formait quatre provinces : 1° la Tripolitaine, avec cinq évêchés ; 2° la Byzacène, avec quatre-vingt à quatre-vingt-dix évêchés, dont les principaux étaient : Hadrumète (Sousse), Iunca, Ruspæ (Sbia), Hermione, Sufetula (Sbeïtla), Leptis Minor (Lamta), Thysdrus (El-Djem) ; 3° la Proconsulaire, avec une centaine d'évêchés ; là, sous la protection du gouverneur de Carthage, le catholicisme reprit possession des diocèses perdus : Utique, Hippo-Zaryte (Bizerte), Curubis, Bulla Regia ; 4° la Numidie, avec une quinzaine d'évêchés. Les provinces de Mauritanie et de Tingitane avaient été réduites à quelques évêchés par l'invasion vandale.

La vitalité de l'Église byzantine d'Afrique, pendant le VIe et la première partie du VIIe siècle, est attestée par la fréquence des conciles (une dizaine de 534 à 602) par la construction des églises et des monastères et surtout par une vraie floraison de la littérature théologique. Justinien, qui était amateur de belles églises, favorisa l'essor de l'architecture religieuse de l'Afrique reconquise et ses successeurs l'imitèrent. On en voit encore de beaux vestiges à Carthage (basilique de Damous-karita) ;

à Lamta (Leptis Minor, cinq églises) ; à Sousse (Hadrumète) ; au Kef (église de Dar el kou) ; à Timgad, à Tebessa (basilique de Sainte-Salsa). Les couvents se multiplièrent en Afrique proconsulaire et en Byzacène, devinrent florissants et le siège d'études théologiques. Chose remarquable, les conciles en général maintinrent l'autonomie des moines vis-à-vis des évêques.

Ce nouveau contact, établi par Byzance entre la culture grecque et l'esprit latin, ne fut pas seulement favorable au développement de l'architecture sacrée, il produisit une vraie renaissance de la littérature théologique. Le plus connu des écrivains de cette époque est Fulgence, évêque de Ruspe. A l'instar de beaucoup d'ecclésiastiques de son temps, il passa la première partie de sa vie dans des monastères, où il se partageait entre les études théologiques et les pratiques ascétiques. Élu évêque (508) il ne craignit pas de combattre l'Arianisme triomphant, ce qui lui valut d'être deux fois exilé en Sardaigne. Il a laissé des ouvrages contre le semi-pélagianisme, qui l'ont fait comparer à saint Augustin [1]. Primasius, évêque d'Hadrumète, écrivit un Commentaire estimé sur

1. Voir sa vie, par Ferrand, diacre de Carthage.

l'Apocalypse et sur les Épîtres de saint Paul.

On sait que la publication de l'*Édit des trois chapitres* par l'empereur Justinien (544), au lieu de calmer la querelle entre orthodoxes et monophysites, déchaîna les passions les plus violentes dans les églises d'Orient. La controverse se propagea dans l'Afrique occidentale et n'y fut pas moins ardente. Facundus, évêque d'Hermione et Ferrand, diacre de Carthage, se prononcèrent contre cette ordonnance qui remettait en honneur l'hérésie d'Eutychès.

Mais, c'est surtout après que le pape Vigile, cédant aux obsessions de l'empereur Justinien, eut rendu son *Judicatum*, favorable à l'Édit, que les évêques d'Afrique protestèrent presqu'à l'unanimité.

Tandis qu'à Constantinople Facundus et Félix, abbé de Gillitan, organisaient la résistance contre l'empereur et le patriarche Maxime, les évêques de l'Afrique latine se réunirent en concile (550) pour faire l'apologie des trois chapitres incriminés et excommunièrent le pape Vigile, coupable de faiblesse. La controverse sur cette question fit rage de 548 à 556. L'empereur, ne pouvant venir à bout de leur résistance, fit venir de gré ou de

force à Constantinople les chefs des diocèses africains : Reparatus, évêque de Carthage, Firmus, évêque de Tipasa ; Primasius, évêque d'Hadrumète, etc., et là les chapitra. Deux évêques seulement capitulèrent ; les récalcitrants furent exilés. C'est en 565 que la paix fut renduè à l'Église d'Afrique par l'édit de Justin II.

Trois quarts de siècle après, la conquête arabe faisait refluer vers l'Afrique byzantine un grand nombre de prêtres et moines de Syrie et d'Égypte. Le préfet de Carthage, Georges, les accueillit avec bonté, sans se douter de l'orage qu'il allait déchaîner. Beaucoup de ces réfugiés étaient monophysites et firent une propagande ardente. Les Orthodoxes s'alarmèrent et eurent pour champion l'abbé Maxime. En vain, les empereurs intervinrent en faveur des monophysites ou des monothélètes, la majorité des évêques et des fidèles africains, s'appuyant sur l'autorité des papes précédents, restèrent inébranlablement attachés à la doctrine de Chalcédoine.

Ce fut là une des principales causes qui aliénèrent à l'empire grec les populations chrétiennes d'Afrique et, par conséquent, paralysèrent la défense contre les Arabes musulmans.

CHAPITRE III

CONQUÊTES DE L'ISLAMISME EN AFRIQUE JUSQU'AUX CROISADES (638-1050)

On peut distinguer trois phases dans l'expansion de l'Islamisme en Afrique. Dans la première (638-1050), les Arabes, d'un mouvement rapide comme leur conquête, le propagèrent sur tout le littoral de la Méditerranée, depuis l'Égypte jusqu'au Maroc. Cependant la résistance des Berbères et celle des Byzantins et, surtout les discordes entre les émirs musulmans en paralysèrent les progrès aux IXe et Xe siècles. La seconde (1050-1750) commença avec l'invasion des Bédouins himyarites, lancés par le khalife du Caire, El-Mestouner, pour châtier le Magreb[1]. La Mauritanie et le Maroc furent définitivement islamisés et devinrent à leur tour des foyers de propagande chez les

1. Magreb en arabe veut dire l'Occident et désigne le nord-ouest de l'Afrique, depuis Tripoli jusqu'au Maroc.

tribus berbères du Sahara, du Sahel et chez les nègres du Soudan. Les Croisades, qui n'affectèrent guère ces régions, provoquèrent par contre, au nord-est, le fanatisme musulman, qui s'apaisa aux XVIe et XVIIe siècles.

La troisième (1750-1900) est marquée par un réveil de l'Islam et, partant, une recrudescence du prosélytisme. Et, chose remarquable, ce réveil coïncide avec la restauration de l'Église morave en Allemagne, avec le réveil méthodiste en Angleterre et avec la fondation des grandes sociétés missionnaires allemandes et anglo-saxonnes.

§ 1. — CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE ET DU MAGREB

Aussitôt maîtres de la Palestine et de la Syrie, les khalifes[1] de Mahomet passèrent en Afrique (638). L'Égypte fut une proie facile pour les conquérants, car ce riche pays était exploité sans vergogne par les gouverneurs byzantins et, d'ailleurs, offrait un champ de bataille aux sectes chrétiennes, qui s'y combattaient furieusement. La masse de la population copte, très attachée à la doctrine d'Eutychès[2], était opprimée par le pa-

1. Khalife signifie lieutenant.
2. Eutychès était un moine de Constantinople qui ensei-

triarche d'Alexandrie et par les évêques orthodoxes, qui leur appliquaient impitoyablement les canons du concile de Chalcédoine.

Aussi les Coptes accueillèrent-ils les Arabes comme des libérateurs. Pendant le siège de Memphis, le patriarche copte Benjamin sortit de sa retraite pour aller rendre hommage au général Amrou; il obtint de lui la garantie d'une pleine liberté religieuse, à condition que les Coptes paieraient un impôt annuel de deux pièces d'or (15 à 20 francs) par tête. Cette liberté fut étendue à la Nubie et à la Cyrénaïque[1].

Par contre, les Chrétiens orthodoxes, beaucoup moins nombreux, composés surtout de fonctionnaires, d'officiers, de soldats et de prêtres, se refusèrent à toute transaction. Ils se renfermèrent dans Memphis et Alexandrie, où ils firent aux Arabes une résistance acharnée. Il fallut à Amrou sept mois pour réduire la première et quatorze pour prendre la seconde de ces villes (640). En conséquence, les Égyptiens orthodoxes subirent la

gnait que, dans la personne de Jésus-Christ, il n'y avait de réel que la nature divine. Sa doctrine, appelée *monophysitisme* fut déclarée hérétique par le Concile de Chalcédoine (451).

1. Voir Sismondi, *Chute de l'Empire romain*, II, 54. Cf. Weil, *Geschichte der Khalifen*, I p. 105.

loi du vainqueur, qui d'ailleurs n'usa pas de représailles.

On leur offrit trois partis au choix : ou d'embrasser l'Islamisme, en ce cas ils jouiraient des mêmes privilèges que les Musulmans ; ou de payer un tribut, s'ils voulaient demeurer dans le pays en qualité de Chrétiens ; ou enfin de s'en aller. Ayant opté pour ce dernier parti, les Orthodoxes se virent enlever leurs plus belles églises, qui furent changées en mosquées. La majorité des fidèles, sous la conduite de leurs évêques, émigra et se dispersa dans le reste de l'Empire ; mais la minorité, qui resta, abjura le christianisme plutôt que de payer la taxe.

Quant aux Arabes, traversant le Cyrénaïque, ils poursuivirent leurs conquêtes le long du littoral de la Méditerranée. Le général Sidi Okba ben Nafi, après avoir remporté la victoire d'Hadrumète (Sousse) sur les Byzantins, envahit la province d'Afrique et le Fezzan, balayant les faibles résistances qu'opposaient les Berbères. Dans une deuxième campagne, il traversa le Djérid, prit Gafsa et, en grande partie avec des matériaux provenant de la démolition des villes romaines, bâtit Kairouan (675), qui devint bientôt, avec ses

mosquées, la ville sainte du Magreb. Enfin Okba, dans une troisième campagne, subjugua les tribus indépendantes de l'Aurès, de l'Atlas et poussa ses conquêtes jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Mais, au retour, il périt dans la bataille de Tehouda (683), au nord de Biskra, victime de la vengeance d'un roi berbère, vaincu, qu'il avait humilié. Autour de son tombeau, où les Musulmans viennent encore le vénérer comme un martyr, se forma le bourg actuel de Sidi-Okba.

Cependant, que devenaient les Chrétiens de l'Afrique latine ? Le plus grand nombre, comme en Égypte, abjura pour éviter la taxe de 20 pour 100. Mais une élite opposa à l'Islamisme une résistance plus opiniâtre que les Orthodoxes égyptiens ; il ne fallut pas moins de cinq siècles pour en venir à bout. Ici la conversion des églises à la religion de Mahomet fut plutôt l'effet d'une désagrégation que de la force brutale. Le témoignage d'El-Tidjani, cheikh arabe qui voyagea dans le Magreb au commencement du XIVe siècle, est bien significatif à cet égard : « La preuve, dit-il, que cette contrée (l'Ifrikya) fut conquise sans lutte, résulte de ce que les églises chrétiennes y subsistent jusqu'à nos jours, en ruines, il est vrai. Elles ne furent

point démolies par les conquérants, qui se bornèrent à ériger une mosquée en face de chacune d'elles. Ceux-là seulement qui ne se convertirent pas à l'Islam ou qui, conservant leur foi, se refusèrent à payer la taxe de capitation, durent prendre la fuite[1]. » Au début du VIIIe siècle, ces familles furent remplacées par quelques centaines de familles coptes qu'on transporta d'Égypte.

Omar II retira aux Chrétiens d'Afrique leurs franchises, et les mit dans l'alternative d'embrasser l'Islamisme ou de s'exiler. Beaucoup partirent et se réfugièrent dans les divers pays de l'Europe, mais le plus grand nombre abjura.

§ 2. — LA REVANCHE DES NATIONS CHRÉTIENNES D'OCCIDENT EN AFRIQUE

Par contre, au milieu du XIe siècle, les nations chrétiennes, riveraines de la Méditerranée, profitant de l'affaiblissement des États musulmans en Afrique, commencèrent à prendre leur revanche de ces défaites. Le général byzantin Maniakès, aidé par les Normands, battit les Arabes en Sicile (1036) et rétablit la domination des empereurs

1. Voir le *Voyage de El-Tidjani*, cité par Mas-Latrie.

sur cette île. De leur côté, les troupes alliées du pape, des républiques de Pise, de Gênes, reprirent la Sardaigne sur les émirs d'Espagne (1050).

Appuyés sur ces deux bases d'opération, les Pisans et les Gênois renouèrent, au XIIe siècle, des relations commerciales avec Bône, Tunis, El-Mehdia, Bougie et même Tanger. Les Arabes ou les Berbères venaient y échanger des cuirs, des laines, du corail, du blé, du miel et de la cire, produits de l'Afrique, contre les étoffes, la quincaillerie et les armes fabriquées en Europe[1]. Quelques émirs musulmans du Mâgreb allèrent même plus loin.

Le fondateur de Bougie, entre autres, En-Nacer, attira dans sa capitale des commerçants européens, et, à cet effet, entra en relations avec le pape. D'après les lettres de Léon IX à l'évêque de Gummi (1053), il y avait encore à cette époque trois ou quatre évêchés chrétiens en plein pays musulman ; l'un à Carthage, l'autre à Hippone et le troisième à Constantine. En outre Kalaâ (aujourd'hui Djebel-Nechari, dans le bassin de l'Hodna), était habité par un groupe nombreux de Berbères chrétiens; il y en avait aussi au pays de Kastilya

1. Voir Mas-Latrie, *Ouv. cité*, p. 67.

(Tunisie) et l'on trouve des petites églises chrétiennes jusqu'au XVIe siècle chez les Nefzaouïas[1].

Encouragé par ces causes, le pape ne désespérait pas de l'avenir de l'Église, et voici ce qu'il écrivait aux évêques d'Afrique ci-dessus mentionnés : « Carthage conservera sa prédominance canonique tant que le nom du Christ sera invoqué dans ses murs, soit que ses monuments épars gisent toujours comme aujourd'hui dans la poussière, soit qu'une glorieuse résurrection vienne un jour en relever les ruines ! »

Ne dirait-on pas qu'il y a dans ces paroles de Léon IX comme une prophétie de la restauration de l'Église catholique de Tunisie, par le cardinal Lavigerie, sous les auspices de Léon XIII ? Mais ces rares débris d'Église furent sans doute balayés par la seconde invasion arabe du milieu du XIe siècle.

§ 3. — CONVERSION DE L'AFRIQUE ORIENTALE A L'ISLAMISME, SAUF L'ABYSSINIE

Tandis que le littoral nord-ouest de l'Afrique avait été islamisé de gré ou de force, l'Islam avait

1. Voir Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, I, p. 231.

fait la conquête de l'Afrique orientale d'une façon pacifique. Ce furent des marchands, arabes ou hindous, qui vinrent par petits groupes occuper différents points de la côte est, du cap Guardafui au tropique du Capricorne. On trouve, dès l'an 1000 après Jésus-Christ, des Musulmans établis à Kiloane par plus de 20° latitude Sud, plus bas que le Zambèze[1]. Ils firent peu de prosélytes parmi les nègres fétichistes, mais par contre introduisirent la traite des esclaves, en ayant besoin pour transporter l'ivoire et peupler les harems de la Syrie, Turquie, Perse et Égypte.

Ainsi, à la fin du XIe siècle, la masse des églises orthodoxes du littoral de l'Afrique septentrionale, de l'Égypte au Maroc, avait disparu, sauf quelques rares groupes qui étaient comme des îlots perdus au milieu de l'océan islamique. L'étendard vert du prophète de la Mecque flottait sur les mosquées, dressées en face des églises chrétiennes en ruines.

Et pourtant, au milieu de cet effondrement des chrétientés d'Afrique, jadis si florissantes, une église restait debout, assise sur son bloc de montagnes, comme un oasis au milieu du désert.

1. Voir Allégret, *L'Islamisme en Afrique*. Dôle, 1901.

C'était l'église d'Éthiopie qui, grâce à sa position et à ses vaillants montagnards, repoussa victorieusement les assauts de l'invasion musulmane. Mais, ces Chrétiens étaient schismatiques; comme les Coptes, comme les Arméniens ils avaient embrassé la doctrine d'Eutychès. Ils n'étaient pas moins méprisés des Orthodoxes byzantins que des Catholiques romains et des Musulmans. Ces derniers leur ont infligé le nom méprisant de *Habesch*, qui signifie « ramassis de peuples » et d'où dérive le nom d'Abyssinie[1].

§ 4. — LA PÉNÉTRATION DE L'ISLAMISME AU SOUDAN

Après avoir établi sa domination sur tout le littoral africain de la Méditerranée, les apôtres de Mahomet, plus hardis dans leur expansion que ne l'avaient été les évêques de l'Afrique latine, même à l'apogée de leur domination, s'avancèrent dans le « hinterland », au delà du Tell, et dans la région saharienne occupée par les Berbères nomades.

Les noirs du Soudan reçurent le Coran par

1. Il est à remarquer que les seules Églises proto-chrétiennes d'Afrique, qui aient survécu à la conquête musulmane, sont celles qui possédaient une version des Ecritures en langue vulgaire, à savoir l'Eglise copte et l'Église éthiopienne.

deux côtés, par les Berbères islamisés et par les caravanes arabes qui, venant de Tripoli, traversaient le Fezzan et, par les oasis, arrivaient à Timbouktou. Les progrès de l'Islamisme, interrompus pendant un siècle ou deux, par l'insurrection victorieuse des Berbères païens (XIe siècle) et puis par la résistance de quelques souverains nègres fétichistes, reprirent de plus belle, après la deuxième invasion arabe, lancée contre les émirs du Magreb par le khalife El-Mestouner.

On peut distinguer deux courants dans cette pénétration de l'Islamisme au Soudan. D'un côté les princes Almoravides, Musulmans fanatiques, partis du Maroc, firent campagne dans l'Afrique centrale, afin de convertir de gré ou de force les royaumes nègres de Ghana et de Mali. Abou bekr ben Omar, ancien conseiller du roi Sunni Ali et sans doute un Berbère, s'étant emparé du pouvoir, organisa le royaume des Songhaï, de Ghana[1] (en 1087). Il s'étendait alors, au delà de la boucle du Niger,

1. Ces Songhaï, qui avaient un type plutôt nubien que nègre, venaient de la Haute-Égypte, qu'ils avaient quittée au IIIe siècle, sans doute au moment de la conquête arabe. Le déclin de l'empire songhaï commença lors de la conquête du Soudan par El-Mansour, sultan du Maroc.

Voir Allegret, *L'Islamisme en Afrique*. Dôle, 1901. Cf. A. Le Châtelier, *Ouv. cité*.

sur tout le hinterland de ce qui forme aujourd'hui la Côte de l'Or, le Dahomey, la province de Nigeria jusqu'au lac Tchad. Cette vaste région fut divisée en quatre vice-royautés. A Djenné, sa capitale, il attira des commerçants et des savants du Maroc, de l'Algérie et du Caire... Une flottille sur le Niger, des caravanes sur les pistes du Sahara, portaient jusqu'aux extrémités de cet empire les produits du pays : l'or, l'ivoire, le cuivre et le musc, et la religion de Mahomet. Des marabouts s'installaient dans les villages, enseignant à lire le Coran et à écrire l'arabe. Les fils de cheikhs venaient étudier à Timbouktou, qui devint alors non seulement le grand marché commercial du centre africain, mais une université dont la renommée s'étendait jusqu'aux rives de la Méditerranée. A la mort d'Abou bekr ben Omar vers 1120, toute la Nigritie jusqu'à Gogo était musulmane.

Le second courant partit du nord-est. Une des trois tribus hilaliennes, lancées par El-Mestouner, les Beni-Hassem, s'avança jusqu'à l'oasis d'Ouadan (au sud de Tripoli) et, suivant la lisière du Sahara, parvint à Oualata, où elle fit halte. Continuant leur route, ils rencontrèrent des tribus berbères, venant du nord-ouest, et s'y mêlèrent. Aux Oua-

dia échut la domination du Sahara occidental, Timbouktou, fondé en 1077 par les Touareg, fut ainsi, au XIIe siècle, le confluent de ces deux courants de propagande et devint à son tour un foyer religieux d'où l'islamisme rayonna dans toutes les directions.

Au sud-ouest, il gagnait les Bambarras, les Mandingues et les Peulhs qui, aux XIXe siècle, devaient en être les plus ardents missionnaires dans le bassin du Niger et le Haut-Sénégal. Dans l'empire mandingue de Melle, les chefs, nobles et marchands, étaient déjà Musulmans au XIIe siècle, tandis que le peuple était resté fétichiste ; au sud-est l'Islamisme parvenait à la région du lac Tchad (XIIIe siècle). Enfin, au nord-est, les Gallas et les Nubiens, longtemps réfractaires, finissaient par se convertir (1300-1350).

§ 3. — CONTRIBUTION DE L'ISLAMISME A LA CIVILISATION AFRICAINE

Nous n'avons considéré jusqu'ici les effets de la conquête arabe qu'au point de vue religieux. Il nous reste à voir maintenant, si, dans cette première phase de leur expansion (638-1050), les Musulmans ont contribué à la civilisation de

l'Afrique septentrionale. Quelle part ont-ils prise au développement des arts, des lettres et des sciences ?

Pour cet examen, il nous faudra encore distinguer entre l'Égypte et le Magreb ; comme si la différence de culture initiale qu'avaient reçue ces deux provinces, l'une des Grecs, l'autre des Romains, avait exercé son influence sur l'islamisation.

Considérons d'abord l'Égypte. Nous devons, avant tout, faire justice d'une légende accréditée pendant tout le moyen âge, d'après laquelle la bibliothèque d'Alexandrie aurait été détruite par ordre du khalife Omar. Les Arabes de cette époque étaient déjà trop admirateurs de la science et des arts grecs pour avoir commis une telle action. On sait d'ailleurs qu'une partie de la bibliothèque (fonds de Pergame) déposée au Bruchium, avait péri longtemps avant, dans l'incendie de la flotte de César, lors d'une émeute des Alexandrins ; l'autre (fonds d'Attale), déposé au Serapeum, fut détruite par les Chrétiens au IVe siècle. Il en restait une part plus ancienne, contenant la bibliothèque d'Aristote et déposée au Sérapeum : celle-ci disparut lors de l'occupation de la ville par les Turcs seldjoucides.

Laissant aux Coptes l'antique Memphis, sur la rive gauche du Nil, les Arabes vainqueurs s'établirent sur la rive droite, au faubourg Misrah ; là ils bâtirent la nouvelle capitale, qu'ils appelèrent El-Kahira, c'est-à-dire la Victorieuse[1]. Amrou, comme on l'a vu, respecta les coutumes et la religion des Coptes monophysites, leur permit d'élire un patriarche et de bâtir des églises. Il se contenta d'interdire un vieil usage païen, que les évêques n'avaient pas réussi à abolir. On précipitait chaque année dans le Nil une jeune fille afin d'obtenir la crue du Nil.

Après la séparation de l'Égypte du khalifat de Bagdad, les arts et les sciences prirent un grand essor dans le premier de ces pays[2]. Le Caire eut son université, qui existe encore dans la mosquée d'El-Hazar; à cette école était annexée une bibliothèque de 6000 volumes, qui possédait deux globes terrestres. Il y avait aussi un observatoire astronomique qui eut des savants de premier ordre, tels que Ibn Jamin, le rédacteur de la table, dite Hakemite. Grâce à leurs connaissances

1. Voir Girault de Prangey, *Architecture des Arabes et des Maures*. Paris, 1841.

2. Voir Dr G. Lebon, *La Civilisation des Arabes*.

astronomiques et aux notes de leurs explorateurs, les Arabes rectifièrent la plupart des données des géographes grecs et devinrent les maîtres des Européens, en matière de géographie. Il suffit de citer les noms de Maçoudi et d'Ibn Haukal, (xe siècle), d'Ibn Batouta (xive siècle), et d'Abou'l Hasân pour montrer l'éclat de cette science chez les Arabes. Parmi les causes qui y contribuèrent, il faut signaler en première ligne l'obligation édictée par le Coran de faire au moins une fois le pèlerinage de la Mecque[1].

Quant à l'architecture, tout en étant plus ou moins les imitateurs des Byzantins, les Arabes ont néanmoins produit des chefs-d'œuvre d'architecture civile et religieuse. Mentionnons, comme spécimen de la première, le palais des Khalifes au Caïre ; ceux de la Cuba et de la Ziza, près de Palerme (en Sicile). En fait de mosquées, quel voyageur n'a admiré celles de Hassan, d'El-Hazar et d'Amrou[2] ? Le minaret, dans ces mosquées d'Égypte, est caractérisé par la forme polygonale

1. Voir Vivien de Saint-Martin. *Histoire de la géographie.* Paris, 1873, p. 238.

2. La dernière a servi de modèle à la Djama-el-Kebir de Kairouan, à la mosquée de Zaïtoun (Tunis) et à la Mansourah de Tlemcen.

ou ronde, et les mosquées ont des toits en coupole. On remarque dans les palais ou maisons de riches particuliers le *moucharaby* ou balcon en encorbellement, placé au-dessus de la porte principale et la décoration au moyen de carreaux de faïence émaillée, pour les maisons particulières.

Dans les États du Magreb, plus tard appelés barbaresques, le développement des lettres et des sciences paraît avoir été médiocre à cette époque. Cette médiocrité pourrait s'expliquer en partie par la résistance désespérée des Berbères, dont la *Kahina* ou reine fit détruire sur une vaste étendue tous les monuments de la civilisation romaine et byzantine ; en partie par les longues discordes entre les émirs musulmans.

Dans la période suivante, on verra s'élever des écoles auprès des mosquées de Kairouan, de Bougie[1] et de Tlemcen. Bougie, au XIIe siècle, avait des professeurs célèbres : Sidi Bou Medine y enseigna le çoufisme ; le Pisan Léonard Bonacci, dit Fibonacci, y apprit les principes de l'arithmétique, de l'al-

1. Bedjia. (l'ancienne *Saldæ* des Romains) fut restaurée en 1068 par En-Nacer. Son fils El-Manzor compléta l'œuvre paternelle et embellit la ville d'El-Kala, où il bâtit quatre palais superbes (Voir sa description par Edrisi).

gèbre et de la géométrie[1]. Tlemcen eut aussi une école renommée : là enseignèrent Ibn Khaldoun, l'historien des Berbères, et, au dernier siècle, Mohammed el-Snoussi. Mais cette floraison des sciences date de la période ultérieure. Les œuvres d'architecture ont précédé.

Quelques-unes des plus belles mosquées datent des VIIIe et IXe siècles. Les plus remarquées sont celles de Sidi Okba, bâtie auprès du tombeau du conquérant du Magreb (après 683) ; celle de Sidi-Bou-Médine, au faubourg de Tlemcen et enfin la *Djama-el-Kebira*, de Kairouan (675, reconstruite en 821). Sidi Okba, qui édifia cette dernière, prit le plus grand soin pour déterminer la *kibla*, c'est-à-dire l'orientation vers la Mecque, et ensuite il la para des plus belles colonnes de marbre ou de porphyre enlevées aux temples romains et aux églises chrétiennes. La décoration de son *mihrab* et l'ornementation de sa chaire en chêne sculpté révèlent des goûts artistiques. A cette mosquée est attachée une école, dont la riche bibliothèque existe encore[2].

Mais les plus beaux édifices de l'Algérie et de la

1. Voir Mas-Latrie, *Ouv. cité*, p. 237.
2. Cagnat et Saladin, *Voyage en Tunisie*. Paris, 1902.

Tunisie n'approchent pas des palais et des mosquées du Maroc, qui rappellent à beaucoup d'égards les monuments mauresques de l'Andalousie. Les mosquées se distinguent de celles d'Égypte par leurs toitures, qui sont en surface plane, couvertes de tuiles vertes au lieu de coupoles et par leurs minarets qui sont quadrangulaires ou octogones, et vont en se rétrécissant de la base vers le sommet. Les faces sont ornées d'ogives et d'arabesques. On cite, comme étant les plus beaux spécimens, le minaret de la mosquée dite *Koutoubia* à Marrakech, la porte de la rue *El-Andalous*, à Fez, en forme d'arche gigantesque, composée d'une série de petits arcs, qui laissent pendre leurs extrémités, comme une légère dentelure; la *djama-el-Qarouïne*, fondée à Fez par les soins d'une dame pieuse et à laquelle est attachée une célèbre université.

D'après ces quelques exemples, on peut conclure que, sauf pour les sciences exactes et pour l'architecture, l'apport de l'Islamisme à la civilisation africaine a été inférieur à la contribution du Christianisme, dans la culture morale et littéraire des indigènes.

CHAPITRE IV

LA REVANCHE DU CHRISTIANISME. LES CROISADES. ORDRES CATHOLIQUES RÉDEMPTEURS ET CONFRÉRIES MUSULMANES (1050-1495).

L'Europe chrétienne, sauf quelques grands papes, gardiens du souvenir des martyrs et des docteurs, qui avaient illustré l'Église d'Afrique, délaissa celle-ci pendant la première moitié du moyen âge. Il fallut le mouvement des Croisades et la fondation des ordres mendiants pour ramener sur elle l'attention. D'ailleurs bien différente fut l'attitude des Musulmans du nord-ouest de l'Afrique et celle des Arabes d'Égypte et de Syrie vis-à-vis des nations chrétiennes : ces derniers furent haineux et belliqueux sans merci, tandis que les premiers se montrèrent pacifiques et presque bienveillants.

§ 1. — RAPPORTS DES NATIONS EUROPÉENNES AVEC LES MUSULMANS DU NORD-OUEST DE L'AFRIQUE

Au début des Croisades, les Maugrebins déclinèrent la solidarité avec leurs coreligionnaires

d'Orient, en refusant d'envoyer des renforts au khalife du Caire et de s'allier à lui contre les Chrétiens d'Occident. D'où vient ce contraste? Pourquoi ce refus ? D'abord, parce que les habitants du nord-ouest africain, plus Berbères qu'Arabes, étaient d'assez tièdes Musulmans ; en second lieu, les Chrétiens, établis sur le littoral opposé de la Méditerranée, ne revendiquaient aucune cession de territoire, comme les Lieux saints, mais demandaient seulement le droit de faire de la pêche ou du négoce sur la côte d'Afrique, et la liberté d'exercer leur culte dans leurs comptoirs. Ici l'intérêt commercial l'emporta sur le zèle religieux. La confiance réciproque alla même plus loin. Les rois du Maroc, les émirs de Tunis et de Tlemcen prirent à leur service des milices chrétiennes, appelées *Frendji*, à qui l'on permettait de faire célébrer des services religieux à la caserne ou dans leur camp.

D'autre part, les républiques italiennes, la ville de Marseille et les rois de France conclurent des traités de commerce avec les princes africains[1]. Ces conventions se multiplièrent au

1. Voir Elie de la Primaudaie, *Revue Africaine*, N° 42. — Mas-Latrie, *Relations de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes*. Paris, 1886.

cours des XIIe et XIIIe siècles et furent en général loyalement observées par les douanes maugrebines ; par exemple : le traité de la république de Pise avec le sultan du Maroc, les émirs de Tlemcen et des Baléares (25 juin 1133) ; celui signé par le doge de Gênes avec Abd el-Moumen, Almohade (1135), conquérant du Magreb. Ces traités, en résumé, octroyaient aux Européens trois choses : la protection de leurs personnes et de leurs marchandises, le droit de juridiction des consuls sur leurs nationaux et la liberté d'exercer leur culte et d'avoir à leur service un ou plusieurs prêtres de la religion chrétienne. A cet effet, les émirs accordaient aux négociants, à côté du *fondouk* ou maison d'entrepôt, un terrain pour y enterrer leurs morts et y bâtir une chapelle, où ils pussent prier et chanter leurs hymnes à haute voix. Ces établissements avaient lieu aux frais du trésor de l'émir et ce fut l'origine du quartier franc dans les villes arabes.

L'un des documents les plus curieux, à cet égard, est le traité conclu par Abou Abdallah el-Mostancer, émir de Tunis, avec Philippe le Hardi, roi de France, Charles, duc d'Anjou et Thibaut, roi de Navarre, après la mort de saint Louis (1270).

« Les moines et les prêtres chrétiens, y est-il dit à l'article VI, peuvent demeurer dans les États de l'émir des Croyants, qui leur donnera un lieu où ils pourront bâtir des églises et des monastères et enterrer leurs morts. Lesdits prêtres et moines prêcheront et prieront publiquement dans leurs églises et serviront Dieu suivant les rites de leur religion comme ils ont coutume de le faire en leur pays. » On ne saurait être plus tolérant.

A la faveur de ces dispositions libérales, des colonies chrétiennes se formèrent à El-Kala, près Bougie, à Serdonia, près de Kairouan et autour du Chott el-Djerid[1]. Au Maroc même, les Chrétiens devinrent assez nombreux pour avoir un évêque, qui résida d'abord à Fez, puis fut transféré à Marrakech (1223), où il subsista jusqu'au XVIe siècle[2]. Après la conquête de Ceuta par Jean Ier, roi de Portugal, un second évêché y fut établi (1418). Outre les villes déjà nommées, il y avait des chapelles catholiques à Oran, Tlemcen, Bône, Bougie, El-Mehdia, Tunis et jusqu'à Tripoli, etc.,

1. Le plus oriental des chotts du Sahara, au sud de la Tunisie.

2. Voir Abbé Godard, *Marochitana ecclesia, sola unica in partibus infidelium, filia Romanæ Ecclesiæ*. Cf. Mas-Latrie, *Ouvr. cité*, 225 et 226.

c'est-à-dire partout où se trouvait un comptoir de marchands espagnols, français ou italiens. Ces oratoires furent desservis au XIIIe siècle par les franciscains et les dominicains, venus dans le Magreb sous le règne des fils d'Al-Manzor ; mais toute propagande chez les Musulmans et toute prédication publique étaient interdites.

On trouve dans la correspondance des papes au moyen âge les preuves de leur sollicitude pour ces chrétientés, renaissant sur le sol de l'Afrique. Ainsi Innocent III ménagea les Arabes de Sicile dans l'intérêt de son pupille Frédéric II, et, par là, se concilia la bienveillance des Musulmans. Voici en quels termes il écrivait à Al-Manzor, sultan du Maroc, pour lui recommander les moines, dévoués à la rédemption des captifs : « Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à l'illustre émir Al-Mounenim, roi de Maroc, et à ses sujets. Qu'ils parviennent à connaître la vérité et y persévèrent pour leur plus grand avantage !

« Entre les œuvres miséricordieuses, recommandées par Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile, la rédemption des captifs n'est pas la dernière. Nous devons donc accorder la pro-

tection apostolique à ceux qui se dévouent à de pareilles entreprises. Des hommes généreux, au nombre desquels sont les porteurs de nos présentes lettres, se sont donné récemment la loi et l'obligation de consacrer le tiers de ce qu'ils possèdent au rachat des captifs[1]. Afin de réaliser plus complètement leur projet, il leur a été permis de racheter aussi des captifs païens, afin qu'ils puissent quelquefois, par le moyen des échanges, retirer de l'esclavage quelques captifs chrétiens. Comme une telle œuvre ne peut qu'être avantageuse aux païens et aux chrétiens, nous avons cru convenable de vous en donner connaissance. Que Celui qui est la voie, la vérité et la vie vous fasse reconnaître la vérité, c'est-à-dire le Christ et vous conduise au plus tôt à elle! Donné à Latran, le 8 des Ides de Mars, deuxième année de notre pontificat[2]. »

Un demi-siècle après, le nombre des Chrétiens s'était singulièrement accru au Maroc. El-Mamoun,

1. Il ne s'agit, ici, ni des Trinitaires, ni des Pères de Notre-Dame de la Mercy, qui furent organisés peu après ; peut-être le pape fait-il allusion aux *Alfakker*, les premiers rédempteurs espagnols.

2. Lettre du 8 mars, 1189. Ceux que le pape appelle païens ne sont autres que les Musulmans. Ce terme, en latin *pagani*, n'avait pas le sens injurieux qu'il a pris plus tard.

sultan almohade, avait à sa solde un corps de dix à douze mille Espagnols ramenés d'Andalousie, qui furent conservés par les sultans mérinides. Ils étaient armés de lances et très réputés pour leur bravoure. D'autres Européens s'y étaient fixés pour faire du commerce, mais étaient menacés par les incursions des ennemis du sultan. Encouragé par la tolérance des sultans du Maroc, le pape Innocent IV demanda à El-Saïd, puis à El-Morteda son successeur, la permission pour ces auxiliaires francs d'occuper quelques villes enceintes de murailles, sans doute Tanger, Ceuta et Salé, qui leur servissent de places de refuge. La lettre d'Innocent IV à l'illustre roi de Maroc, datée de Lyon, mérite d'être citée (31 octobre 1346).

« Nous nous félicitons, y disait-il, de ce qu'à l'exemple des princes chrétiens et, en conformité de tes propres actes et de ceux de tes prédécesseurs qui ont conféré à l'Église du Maroc des possessions et de nombreux privilèges, tu as non seulement défendu cette Église contre les gens malintentionnés et opposés à la foi chrétienne, mais encore augmenté ses immunités et privilèges et accordé aux Chrétiens des faveurs nouvelles.

« Aussi espérons-nous que tu es disposé à pro-

téger encore davantage les établissements pieux et les Chrétiens, qui se trouvent dans tes États. Le monde connaîtra ainsi que ton nom n'est pas moins glorieux que celui de tes pères, et nous, préoccupé de tes intérêts, nous emploierons tous les efforts de la puissance de l'Église à te défendre contre tes ennemis.

« Tu as en effet des ennemis acharnés et puissants, qui cherchent à s'emparer de ton royaume par les machinations et par les armes. Les Chrétiens, sachant bien que l'assistance céleste, plus que le nombre, donne la victoire, leur ont jusqu'à présent résisté énergiquement. Ils ont souvent triomphé d'eux, pour la défense de leur foi et la protection de tes États. Ils ne s'épargnent pas à ton service et tu sais que, plus d'une fois, ils ont laissé un grand nombre des leurs sur les champs de bataille. Il est possible qu'un jour la ruse ou une invasion soudaine les surprennent mal préparés. On peut craindre qu'à la longue le nombre ne l'emporte sur la valeur. Il faut prévenir un pareil malheur, qui serait aussi désastreux pour ton royaume que pour les Chrétiens, par une mesure efficace. Nous prions donc Ta Sérénité de donner aux Chrétiens quelques lieux fortifiés où

ils puissent se renfermer aux moments difficiles; nous te prions de leur confier la garde de quelques ports de mer, par le moyen desquels ils puissent au besoin s'éloigner et revenir à ton secours avec de nouvelles ressources. »

Le sultan El-Saïd n'ayant pas fait droit à cette requête, l'évêque du Maroc vint à Rome, vers 1250, et en exprima au pape ses regrets. Alors Innocent IV écrivit à El-Morteda, successeur d'El-Saïd, en insistant sur l'octroi de ces places de sûreté et le menaçant, en cas de refus, de défendre aux Chrétiens habitant le Maroc d'entrer à son service et d'interdire aux autres Chrétiens d'Europe de se rendre dans ses États.

Mais, ni ces promesses, ni ces menaces du pape ne purent déterminer les sultans du Maroc à octroyer de tels avantages; il était, évidemment, trop risqué de confier à la garde de mercenaires chrétiens des places fortes situées sur la côte de la Méditerranée. Malgré ce refus, des corps francs demeurèrent longtemps encore au service des rois de Maroc, de Tlemcen et de Tunis; on voit, par une bulle du pape Nicolas IV adressée aux « nobles hommes, barons, chevaliers et autres gens d'armes chrétiens engagés

au service de ces émirs, qu'il les exhorte à rester fidèles à l'Évangile et à donner le bon exemple, afin d'amener les infidèles à la voie du salut (1290)[1]. »

§ 2. — RAPPORTS AVEC LES MUSULMANS DU NORD-EST DE L'AFRIQUE

Tout autre fut l'attitude des Musulmans du nord-est africain qui, surexcités par le fanatisme des Croisés, usèrent de représailles et exterminèrent toutes les chrétientés de cette région. On sait que la cinquième croisade, commandée par André, roi de Hongrie, et composée surtout de Magyars et d'Allemands, et la septième, conduite par saint Louis, roi de France, furent toutes deux dirigées contre l'Égypte; elles ne firent qu'aigrir les Musulmans, jusque-là assez tolérants pour les Chrétiens, et déchaîner leur fureur. Après avoir repris Damiette (1228) les premiers démolirent l'église Saint-Marc, à Alexandrie, qui avait subsisté jusque-là, de peur que les seconds n'en fissent une place forte.

Le successeur du terrible Bibars, l'émir Kelaouan, à partir de 1280, entreprit la destruction

1. Voir Mas-Latrie, *Ouv. cité*, p. 213.

systématique de toutes les villes de la côte nord de l'Afrique, de l'est à l'ouest, afin d'empêcher les Européens d'y débarquer des troupes et de s'y établir; il poussa jusqu'en Tripolitaine, prit et rasa Markab, place forte des Hospitaliers de Saint-Jean (1285) et s'empara de Tripoli (1289), qui appartenait au roi de Sicile, massacrant tous les hommes valides et emmenant femmes et enfants en captivité. Ce fut un gros dommage pour les princes normands de Sicile, qui depuis cent quatre-vingts ans étaient en possession de cette dernière ville et y avaient 4000 métiers à tisser la soie.

C'est vers cette époque que les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, chassés de Palestine et d'Afrique, s'établirent dans l'île de Rhodes. La haine entre Musulmans et Chrétiens était si violente que le terme qui, en arabe désigne la cessation de la guerre (*hodna*), veut dire trêve et non pas paix, comme s'il ne pouvait y avoir de paix durable entre les disciples de Mahomet et ceux du Christ. C'est alors aussi, au XIVe siècle, que les Chrétiens de Nubie et les Gallas furent convertis de gré ou de force à l'Islamisme.

Notons, par contre, un effet plus heureux des

Croisades, au nord-est de l'Afrique. Elles éveillèrent chez les Abyssins le désir de se réunir à l'Église latine. Le négus Zera Jacob envoya au concile de Florence (1452) des délégués, qui adhérèrent à la formule d'union des deux confessions grecque et romaine ; mais tel était encore le fanatisme des Coptes, qu'à leur retour ces députés furent massacrés par eux comme apostats de la foi monophysite.

§ 3. — ORDRES RÉDEMPTEURS ET PREMIÈRES TENTATIVES DU PROSÉLYTISME CHRÉTIEN AU MAGREB

Les religieux, desservant les chapelles établies dans les « fondouks » ou quartiers francs, ne se bornaient pas à dire la messe et à confesser les pénitents. Brûlant de zèle, ils allaient souvent fort loin dans l'intérieur pour visiter les pauvres esclaves chrétiens, travaillant chez des propriétaires musulmans, afin de leur distribuer des secours et de fortifier leur foi. Beaucoup, en effet, poussés à bout par la misère et isolés, étaient tentés de renier le Christ, pour obtenir de leurs maîtres un adoucissement à leur sort. L'ordre espagnol de Saint-Jacques

comptait parmi ses membres des *Al-fakker* ou *Rescatadores*, hommes d'élite, chargés d'aller racheter les captifs[1].

Mais ce sont surtout deux ordres français qui eurent le mérite de se consacrer à cette œuvre périlleuse entre toutes : les trinitaires et les religieux de Notre-Dame de la Mercy.

Le premier, plus connu sous le titre de *Mathurins*, *Trinitaires* ou *Frères aux ânes*, fut fondé (1198) par Jean de Matha, un Provençal qui, dans sa jeunesse, avait été témoin des razzias humaines, exécutées par les corsaires barbaresques sur les côtes de son pays natal. Ce philanthrope, qui n'était rien moins que prêtre et docteur en théologie de la Faculté de Paris, renonça à l'avenir brillant qui s'ouvrait devant lui pour se consacrer à la délivrance des captifs maures et chrétiens. Ses religieux portaient une tunique blanche, ornée sur la poitrine d'une croix rouge et bleue ; ils ne devaient aller, pour faire leurs quêtes, qu'à pied, tout au plus, pour de longues traites, leur permettait-on de monter à âne. Le tiers du produit des quêtes et des

1. Les Al-fakker (*ille-liberans*) étaient des hommes d'élite choisis pour aller racheter les captifs pris par les Sarrasins. Voir Rosseuw-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. III et IV. Organisation militaire.

revenus de l'ordre devait être employé au rachat des esclaves. A l'aide de riches donations des rois Philippe-Auguste et saint Louis, ils bâtirent des couvents à Cerfroid, près de Gandelu (Aisne), à Meaux, où le parc de leur maison subsiste encore sous le nom de « promenade des trinitaires », à Paris, près l'église des Mathurins, à Marseille, etc., et, par suite, ils se propagèrent dans toute l'Europe occidentale. Au XVIe siècle, ils comptaient cent cinquante maisons en France, quarante-trois en Angleterre, cinquante-deux en Irlande, neuf en Écosse, etc.

L'année de leur fondation (1198), ils commencèrent leur œuvre par un voyage au Maroc et continuant par les autres États barbaresques, ils délivrèrent environ 900 000 esclaves jusqu'au XVIIIe siècle. Ils ne se contentaient pas de payer la rançon des captifs, ils soignaient les esclaves infirmes ou malades. C'est ainsi que le P. Sébastien Duport, un trinitaire espagnol, fut amené à ouvrir le premier hôpital pour les Européens à Alger (1551)[1].

1. Cet hôpital se trouvait derrière le bagne du dey, qui occupait l'emplacement situé entre la place de Chartres, la rue Saint-Louis et la rue Bab-Azoun.

Les Trinitaires avaient porté secours aux misères les plus urgentes des esclaves détenus en Barbarie; mais, au point de vue catholique, ces derniers couraient un danger plus grand encore, celui de l'apostasie qui entraînait les peines éternelles dans l'autre vie, et même dans ce monde, s'ils retournaient en Espagne, la peine du feu qui était appliquée sans pitié aux renégats. D'ailleurs, il ne suffisait pas de faire de temps à autre un voyage rapide en Afrique et d'en ramener une centaine de captifs. On y laissait souvent les plus intéressantes victimes de la tyrannie barbaresque : les adolescents et les femmes. C'est pour remédier à ces maux que fut institué l'ordre de Notre-Dame de la Mercy.

Son fondateur, Pierre Nolasque, était Français (né en 1190, près Castelnaudary), comme Jean de Matha, et avait fait ses premières armes sous Simon de Montfort. C'est sans doute la raison pour laquelle il donna à sa compagnie un cachet militaire et chevaleresque. Ses chevaliers s'engageaient à défendre au besoin la foi chrétienne les armes à la main. Outre les trois vœux ordinaires des moines, ils en faisaient un quatrième, à savoir de demeurer en otage, si cela était néces-

saire, pour délivrer les fidèles en puissance de Musulman et tentés d'abjurer le Christianisme : *Et in Saracenorum potestate*, devait jurer le nouveau membre, *in pignus detentus maneho, si necesse fuerit in redemptionem Christi fidelium.*

L'ordre des mercédaires, né dans le midi de la France, se développa surtout en Espagne, où le roi d'Aragon, Jacques Ier, le prit sous son patronage ; il avait sa maison mère à Barcelone (1228). Ils exerçèrent leurs bons offices d'abord dans les royaumes de Valence et de Grenade, qui étaient encore au pouvoir des Arabes. Il se propagea aussi en France, où leurs maisons étaient réparties dans huit provinces. Le vicaire général, pour notre pays, résidait à Paris. Marie de Médicis leur avoir fait construire un couvent ; ils avaient aussi un collège dépendant de l'Université. Lorsqu'au xve siècle, ils entreprirent leurs voyages de rédemption au Magreb, ils furent souvent retenus comme otages, et subirent de mauvais traitements de la part des maîtres des esclaves rachetés. Par exemple les PP. Vigo et Jacques Castellar demeurèrent plusieurs années dans les fers, afin de sauver de jeunes garçons en péril d'apostasie. Louis XIII tenait ces Pères de la Mercy en parti-

culière estime et, par ordonnance du 24 juillet 1636, enjoignit à tous les évêques du royaume de lever des aumônes en faveur de leur œuvre. En 1602, ils avaient accompli soixante-treize voyages de rachat dans la seule ville d'Alger et délivré de là douze mille cinq cents captifs.

Quelques prêtres, moins prudents que les Mathurins et les Mercédaires, s'enhardirent à prêcher l'Évangile aux Musulmans. Ils n'en convertirent pas un seul et risquèrent leur liberté, plusieurs même payèrent de leur vie cette tentative téméraire. Tels furent Antoine de Rivoli, Daniel de Belvedère et le plus célèbre de tous, Raymond Lulle.

L'île de Majorque, reprise aux Arabes par Jacques Ier d'Aragon (1269) pouvait servir de base d'opération pour des missions au nord-ouest de l'Afrique. R. Lulle, ancien sénéchal de ce prince et versé dans la connaissance de l'arabe, fonda dans cette île un couvent de franciscains, pour l'étude de la langue des Sarrasins et la prédication de l'Évangile en Afrique (1275). Il conçut le projet de fonder des séminaires, pour l'éducation spéciale des missionnaires, mais ne put le faire agréer par Nicolas II. Les premiers prêtres qu'il

y envoya furent mis à mort ; lui-même, dix-sept ans après, ayant voulu joindre l'exemple au précepte, s'embarqua pour Tunis. Là, il se mit à disputer avec les muftis et s'efforça de leur prouver que Mahomet avait été un faux prophète. Il fut, au bout de quelque temps, jeté en prison et n'échappa à la mort que par la clémence de l'émir. Délivré, il reprit ses prédications en Algérie et finit par mourir martyr à Bougie (21 juin 1315). Dès lors les papes, très sagement, interdirent aux religieux des divers ordres tout acte de propagande chez les Musulmans. Lulle était venu trop tôt ; deux cents ans plus tard, son idée fut réalisée par la congrégation romaine *de propagande fide* (1622-1623).

En résumé, dès le XIVe et au XVe siècle, le Christianisme, grâce aux relations commerciales de Marseille et des républiques italiennes, et à l'œuvre humanitaire des moines rédempteurs, avait repris pied en Afrique ; il avait même obtenu des lieux de culte au Maroc, en Algérie, en Tunisie. Ainsi des marchands ou des religieux dévoués étaient parvenus à faire respecter et bénir le nom du Christ par les Musulmans ; tandis qu'à l'autre bout de l'Afrique septentrionale, là

où s'était exercée directement ou indirectement l'action militaire des Croisades, en Égypte, en Cyrénaïque, en Tripolitaine, toutes les chrétientés étaient détruites ou réduites à une situation humiliante. Le contraste est saisissant. Ne fournit-il pas la preuve éclatante, qu'en fait de mission religieuse et de civilisation, la méthode pacifique, par le bon exemple, la douceur et la charité vaut infiniment mieux que la méthode agressive et polémique, soutenue ou non par la force des armes ?

§ 4. — LES PREMIÈRES CONFRÉRIES MUSULMANES ET LEUR PROPAGANDE AU SOUDAN

Pendant que les nations européennes, les unes par la guerre, d'autres mieux avisées par le commerce et le rachat des esclaves, s'efforçaient d'exercer leur influence en Afrique, il se produisit une révolution religieuse chez les Musulmans du nord-ouest de ce continent. Les Berbères, d'abord soumis de vive force par les généraux arabes et convertis à l'Islamisme d'assez mauvais gré, avaient repris peu à peu leur indépendance vis-à-vis des khalifes d'orient. Ils avaient fondé l'émirat de Fez et de Sidjilmassa, ainsi que les deux royaumes des Senoudja, allant jusqu'à la Tripoli-

taine. C'est parmi ces Berbères, superficiellement islamisés, que nous allons voir naître et se développer les sociétés de derviches ou confréries religieuses musulmanes.

Elles doivent leur origine à plusieurs causes, dont voici les principales. D'abord, la tendance, très générale chez les hommes religieux, à s'isoler et à supprimer tous les intermédiaires humains, afin de parvenir à l'intuition directe de la divinité. C'est ce que nous appelons le mysticisme et les Musulmans, le çoufisme.

La seconde cause fut le désir de convertir à l'orthodoxie musulmane soit les hétérodoxes, Chiites ou Wahabites, soit les infidèles, c'est-à-dire les Chrétiens et les Juifs. Les traits distinctifs du *derviche* ou *khouan* (c'est-à-dire frère) sont, comme pour le moine catholique, la pauvreté volontaire, la vie solitaire ou conventuelle passée dans la prière et certaines mortifications, le zèle missionnaire. D'ailleurs, comme nos anciens ordres militaires et comme les Pères blancs, ils se croient autorisés à prendre les armes pour défendre leur cause. Mais, ils en diffèrent par le manque de continence ou de chasteté, vertus qui leur sont totalement étrangères.

Ces *derviches* formèrent d'abord des *ribats* ou groupes de deux ou trois *fokra*[1], puis des *zaouïas*, sorte de monastères annexés à la tombe d'un marabout[2]. La plupart de ces marabouts sont l'objet d'une vénération analogue à celle des saints catholiques.

La première *ribat* ou laure musulmane fut fondée vers 1040 par Abdallah ben Yacine el-Dezja et par Yajia ben Brahim, un néophyte de Kairouan, dans une île au pays des Kedallah. Cet ermitage donna naissance à la confrérie des Almoravides, c'est-à-dire des « religieux », qui convertit de gré ou de force les tribus berbères des Kedallah, des Lemtouna et des Sidjilmassah. Les Almoravides parvinrent à l'apogée de leur puissance avec Youseph ben Tachefir, qui fonda Marrakech vers 1050; conquit Fez (ou Fas) et une partie du Magreb et, à la fin du XIe siècle, envahit l'Espagne.

On sait qu'au XIIe siècle leur domination fut supplantée par celle des Almohades (c'est-à-dire les Unitaires); ceux-ci formèrent aussi une confrérie religieuse organisée par Abou Abdallah ben Mo-

1. Fokra est le pluriel de fakir.

2. La *zaouïa* participe du monastère et de l'école missionnaire.

hammed. C'est un de ces derniers, Ibn Toumert, qui introduisit en Occident le dogme favori des Ismaïlyia et se proclama le XIIe imam, le *Mahdi*, c'est-à-dire celui qui est dirigé par Dieu. Ces Almohades dominèrent tout le nord-ouest de l'Afrique jusqu'à l'année 1273.

D'autre part les *Chorfa*, qui, eux aussi, étaient des frères mystiques, issus d'Idris ben Abdallah, avaient fondé la ville de Fez, qui devint le siège d'une université musulmane très active. C'est de ces deux foyers de Kairouan et de Fez, que les doctrines çoufiques rayonnèrent dans tout le hinterland de la Tunisie et de la Tripolitaine, de l'Algérie et du Maroc. Or ce mouvement, à la fois mystique, monastique et missionnaire, allait engendrer deux autres puissantes confréries ou ordres religieux, qui ont joué un rôle considérable jusqu'à nos jours.

L'ordre des Qadryia fut fondé par Abd el-Qader el Djilani ben Abou Salah. Ce derviche, né à Djilan (Perse) et élevé par sa mère dans l'horreur du mensonge, éprouvait une réelle vénération pour Jésus-Christ (en arabe Sidna Aïssa); il admirait surtout son immense charité. De là venait sa tolérance pour les Chrétiens, qu'il appelait « les hommes

de l'Écriture » et dont il disait que « Dieu les éclairerait un jour ». Il se mit à enseigner la pure doctrine du Coran, non seulement du haut de la chaire, mais en prédicateur itinérant. Sa résidence ordinaire était Bagdad, où il mourut (1166). Ses disciples propagèrent sa doctrine au bout du monde musulman, jusqu'en Espagne. Après la prise de Grenade par la reine catholique Isabelle, les Qadryia s'établirent à Fez ; c'est de là qu'ils exercèrent leur action sur les Berbères du Magreb et contribuèrent à les ramener à l'orthodoxie. Plus tard, au milieu du XVe siècle, ils devaient être les apôtres heureux de l'Islam auprès des tribus nègres de l'ouest africain. Leurs missionnaires se distinguent encore entre tous par leur désintéressement.

Le second ordre de derviches, fondé au XIIIe siècle, est celui des Chadelyia. Il doit son nom à Tadj el-Din Abou el-Hassan Chadeli (mort en 1258). Cet apôtre avait été instruit par Abd er-Selem el-Mechich, qui lui-même était le disciple de Bou Medine [1]. Ce dernier, né à Séville en 1127, après avoir étudié à l'école de Fez, puis fait le pèlerinage à la Mecque, vint ouvrir une école à Bougie.

1. Abou Median el-Andalous.

Ce fut lui qui importa dans le Mâgreb la pure doctrine des *çoufis* musulmans. Il eut de nombreux disciples qui, après sa mort, se divisèrent en trois écoles : les Chadelyia proprement dits, qui sont surtout répandus en Algérie, où leur siège principal est à Ghrib ; les Derqaoua, qui ont leur centre à Bou Berit, au Maroc et enfin les Madanyia, qui dominent en Tripolitaine.

Ces différents ordres professent, en commun, cinq doctrines fondamentales : 1° Il faut aimer et craindre Dieu de tout son cœur, de manière à dompter ses mauvaises passions et à faire le bien ; 2° On doit se conformer à la *sonna*, c'est-à-dire à la tradition musulmane orthodoxe ; 3° Ne ressentir pour les créatures ni amour ni haine ; 4° Il faut se contenter du lot de biens matériels qui est échu à chacun ; 5° Nous devons attribuer tous les événements à Dieu, parce que tout vient de lui.

Ils ont des organisations semblables et ne diffèrent que par des détails secondaires. Au sommet de la hiérarchie se trouve le *cheikh*, c'est-à-dire l'ancien ou le vénérable. Il a sous ses ordres immédiats le *khalifa* ou *naïb*, sorte de vicaire général, et le *naqib* ou gardien de la liturgie. Au-dessous viennent les *moqaddim*, ou vicaires

provinciaux, à qui sont subordonnés les *khouans* (frères) ou *ashab* (amis) et les *kreddas*, sorte de frères lais.

Le khouan, pour être admis dans la confrérie, doit faire trois vœux : celui d'être fidèle à l'Islam, de garder le secret des rites et d'obéir aveuglément au moqaddem ou au cheikh. La dignité de cheikh est héréditaire, car tous ces religieux sont mariés et souvent polygames ; dans quelques ordres elle est élective, par exemple dans les ordres fondés par un savant docteur.

La maison commune aux khouans s'appelle *zaouïa*, chacune ayant à sa tête un prieur ou moqaddem, mais il y a des moqaddim qui n'ont pas de zaouïa. Le chapitre général de la confrérie se compose de tous les moqaddim et se réunit une ou deux fois par an, au siège central, sous la présidence du cheikh. Le moqaddem, en revenant du chapitre à sa zaouïa, convoque les frères à un repas commun ou *djelah*. C'est là qu'il leur annonce les décisions prises, distribue les chapelets et donne sa bénédiction. Les khouans, en retour, lui offrent leurs cadeaux ou *ziria*. C'est dans cette réunion qu'a lieu l'initiation des néophytes. Il est impossible de ne pas être frappé des ressemblances

qu'il y a entre cette organisation et celle des ordres mendiants catholiques au moyen âge.

Les Arabes musulmans n'avaient pas attendu la naissance des confréries pour faire de la propagande au milieu de tribus nègres de l'intérieur. Dès la fin du VIIe siècle, l'Islam, à travers le Fezzan, pénétra au Soudan. Ces premiers missionnaires de l'Islam étaient Arabes ; ils formèrent, au milieu des noirs, des colonies distinctes avec des écoles où l'on enseignait le Coran ; la ville de Ghana, au VIIIe siècle, n'en avait pas moins de douze. Toutefois, les khouans furent les plus ardents et les plus heureux apôtres de Mahomet. Ce furent eux qui réchauffèrent la foi musulmane quand elle commença de tiédir ; ce furent eux qui, soit par des écoles, soit par le commerce, soit même en épousant des filles de roitelets nègres, ont converti la plus grande partie du Soudan.

En 1087, Abou bekr ben Omar, fils d'un chef Lemtouna, reprenant le mouvement de pénétration au Soudan, commencé au VIIe siècle par les Berbères, conquit le Songhaï de Ghana ; à sa mort, tous les pays limitrophes du Sénégal et du Niger, la Nigritie jusqu'à Gogo, étaient sous le joug des princes musulmans (voir au chapitre précédent).

D'autre part, les tribus arabes hillaliennes, lancées contre le Magreb par El-Mestouner, ayant été arrêtées autour de Kairouan par la résistance des Berbères, se répandirent vers le Sahara. Une de leurs tribus, les Beni-Hassan, s'avançant jusqu'à l'oasis de Ouadan (au sud de Tripoli) et suivant la lisière du désert, parvint à Oualata. Là eut lieu, pour ainsi dire, le confluent des deux courants islamiques, l'un venu du nord-ouest, l'autre du nord-est, d'où sortirent les tribus araboberbères du Mechdouff[1].

1. Voir A. Le Châtelier, *L'Islam et l'Afrique occidentale*. Paris 1899, chap. IV.

CHAPITRE V

DÉCOUVERTE DES PORTUGAIS SUR LA COTE D'AFRIQUE. REPRISE DES MISSIONS CATHOLIQUES (1450-1900)

On sait comment le flot de l'invasion arabe, mélangée d'un fort contingent de Berbères, submergea la péninsule Ibérique et, débordant par-dessus la digue naturelle des Pyrénées, inonda la Gaule franco-romaine. Nul doute que celle-ci ne fût devenue la proie des Arabes et n'eût été sans peine islamisée, sans la victoire des Francs à Poitiers. L'épée de Charles Martel sauva l'Église gallicane du sort qui avait atteint et l'Église d'Afrique et celle d'Espagne ; elle ne lui en sut, d'ailleurs, aucun gré, à cause de la désinvolture avec laquelle le vainqueur dépouilla les églises et les abbayes pour distribuer leurs biens à ses capitaines. Cependant, les Chrétiens de la Navarre, des Asturies et du Portugal entamaient contre les Sarrasins une lutte héroïque, mais inégale, qui

dura sept siècles et aboutit à la chute de la domination maure en Espagne, après la prise de Grenade (1492).

C'est aux Portugais, petite nation de laboureurs et de marins, resserrée entre le Douro, le Tage et l'Atlantique, qu'appartient l'honneur d'avoir, les premiers, secoué le joug des soldats de Mahomet et d'avoir pris leur revanche de l'invasion musulmane dans la péninsule. Non contents de les avoir expulsés de leur territoire, ils les poursuivirent à leur tour sur les rivages du nord-ouest de l'Afrique. Fait d'une portée considérable pour l'avenir de la civilisation. En effet, la prise de Ceuta (1415), puis de Tanger et de Tétouan sur les Maures, fut le point de départ de l'exploration des côtes de l'Afrique : en soixante-quatorze ans, les Portugais eurent entièrement reconnu la côte occidentale.

C'est à l'initiative géniale et aux efforts persévérants d'un de leurs princes, qu'ils sont redevables d'avoir réussi dans cette entreprise hardie et périlleuse, si l'on songe aux navires de cette époque. « Le mariage d'une princesse anglaise avec Jean Ier, dit Villemain[1], qui régnait sur le

1. Voir *Tableau de la littérature au moyen-âge*. Paris, 1862. t. II, p. 299.

Portugal à la fin du XIVe siècle, donna naissance au plus habile promoteur de l'instinct des Portugais pour les entreprises de mer; ce fut le prince Henri, infant toute sa vie, sujet fidèle d'abord de son père, puis de son frère; mais l'homme le plus utile à ses compatriotes, parce qu'il porta leurs forces vers le seul point où elles pouvaient agir et s'étendre. Il ne pouvait pas accroître le territoire de son peuple : il lui a donné l'Océan. Doué d'un génie pénétrant et studieux, après l'expédition de Tanger, à laquelle il avait pris part dans sa jeunesse, il se retira loin de la cour de Lisbonne, à Sagres, près du cap Saint-Vincent. Là, entouré de quelques Juifs savants et de quelques-uns de ces Maures du Maroc et de Fez, qui étaient alors les savants du monde, il médite sur les ouvrages géographiques des anciens et sur les récits des voyageurs du moyen âge. Il étudie Ptolémée et Benjamin de Tudèle. Il profite de quelques notions que les croisades avaient fait arriver en Occident, de quelques récits hyberboliques de cosmographes arabes; il induit la vérité et enfin dans sa retraite, il dispose, il combine un plan certain de découvertes. Il le suit avec persévérance durant un

grand nombre d'années. Il traçait lui-même pour ses navigateurs des instructions et des cartes. Il leur disait : Allez vers le cap Bojador, cette barrière infranchissable. Vous ne la franchirez pas, peut-être ; mais vous vous élèverez au large et vous ferez d'autres découvertes. Puis, vous reviendrez et nous recommencerons jusqu'à ce qu'il soit franchi.

Voilà le génie ! cette sagacité pleine de prévoyance et d'audace, qui mesure la portée des autres hommes et, en leur commandant, les élève à la hauteur de ses propres desseins[1]. Ce fut le caractère des plus grands hommes : le prince Henri, dans son observatoire du cap Saint-Vincent, a montré cette rare puissance. Comme il l'avait prédit, comme il l'avait voulu, le cap Bojador fut franchi et les grandes découvertes commencèrent. Ces grandes découvertes, ces merveilleuses nouvelles des pays lointains, cette habitude de la hardiesse et du succès animaient sans cesse le génie portugais et lui communiquaient une ardeur utile à toutes choses. Le prince

1. La légende du Prêtre-Jean, ce prétendu roi chrétien, qui régnait dans l'Asie centrale au milieu des Tatars, a joué un rôle important dans les projets du prince Henri de Portugal.

Henri a beaucoup fait pour son pays et pour l'Europe, car les hommes qui donnent ainsi le premier mouvement sont en partie les auteurs des grandes choses qui se font après eux. » C'est pourquoi, bien qu'il n'ait jamais navigué, on lui décerna le titre de navigateur.

Munis de ses instructions, à la lueur de l'incendie des bois de Madère, qui dura sept années, les capitaines de vaisseau portugais dépassèrent le cap Bojador (1433), atteignirent le « rio de Ouro » (1442), doublèrent le cap Vert (1444) et parvinrent à Sierra Leone. A chaque but atteint, les explorateurs dressaient une « *pedrao* » ou borne en pierre et peuplaient la station nouvelle de condamnés à mort. — A la mort de don Henri, les explorations furent suspendues; mais en 1471, elles reprirent de plus belle : la ligne de l'Équateur fut franchie, Diego Cam arriva à l'embouchure du Zaïre (Congo) et remonta le fleuve, jusqu'à 1125 milles du cap Sainte-Catherine. Bartholomeo Diaz découvrit le cap des Tempêtes et poussa jusqu'à la baie d'Algoa (1486).

Enfin, Vasco de Gama, parti de Lisbonne avec trois caravelles le 8 juillet 1497, après avoir longé la côte du Mozambique jusqu'à Malindi, atteignit

le but si ardemment poursuivi depuis quatre-vingts ans ; il débarqua à Calicut, aux Indes orientales le 20 mai 1498.

Ce n'était pas seulement la soif de l'or ou la passion de l'inconnu qui avaient animé ces hardis navigateurs, mais aussi le prosélytisme religieux. Ils désiraient ardemment annoncer l'Évangile du Christ à ces pauvres noirs, espérant qu'ils en seraient plus touchés que les fiers et farouches Arabes. Les découvertes de Vasco de Gama donnèrent l'essor aux missionnaires ; dès lors quatre nations catholiques prirent part à cette œuvre civilisatrice : les Portugais et les Espagnols, les Italiens et les Français.

§ 1. — MISSIONS PORTUGAISES ET ESPAGNOLES

A peine eurent-ils conquis Ceuta sur les Musulmans, que les Portugais y établirent un évêché, qui a passé ensuite aux mains des Espagnols et a été rattaché au diocèse de Cadix. Chose remarquable et qui dénote leur prudence, c'est de préférence dans des îles qu'ils fondèrent les premiers évêchés, qui servirent de base d'opération pour la propagande chrétienne sur la côte ouest de l'Afri-

que. Par exemple, une des îles Canaries devint le siège de l'évêché de Las Palmas (1404) ; l'île Madère eut celui de Funchal (1514) ; une île du cap Vert reçut l'évêque de Sant Iago et enfin l'évêque de San Thomé se fixa dans une île, à l'embouchure du fleuve Zaïre. C'est de ce dernier poste que les Dominicains partirent pour évangéliser les nègres du Congo ; ils obtinrent de tels succès que le pape, au bout de quelques années, créa un évêché à San Salvador, capitale du pays (1595). Vingt-cinq ans après, un roi du Congo, Alvarès III, envoya au pape Urbain VIII une ambassade pour lui demander des missionnaires. On lui dépêcha des Capucins qui firent merveille (1620-1640). Les Jésuites succédèrent aux capucins et établirent des collèges à Sao Paulo (1578) et à San Salvador (1619). L'année suivante, pénétrant hardiment à l'intérieur, ils établirent un poste missionnaire à Benguela ; en 1630, le siège de l'évêché fut transféré de San Salvador à Saint-Paul de Loanda, et trente ans après ils s'étaient avancés jusqu'à Kasangui, à 600 milles à l'intérieur. Ce furent ces missionnaires catholiques qui importèrent au Congo le caféier de Moka et plusieurs arbres fruitiers d'Europe.

Ces premières œuvres civilisatrices des Portugais sur la terre d'Afrique, après avoir été florissantes, étaient bien déchues au milieu du XVIIIe siècle; la suppression de l'ordre des Jésuites par Pombal leur porta le coup de grâce. Les agents de la Société des Missions étrangères de Paris essayèrent de les relever (1760), mais en vain; il n'en reste plus que des ruines. Et pourtant, le travail de ces pionniers obscurs n'a pas été inutile, au témoignage des explorateurs subséquents.

C'est ainsi que Livinsgtone, visitant le Congo en 1854, constatait que l'évêché Saint-Paul de Loanda avait contribué à substituer le mariage aux unions libres et inculqué aux indigènes le goût de l'instruction. Beaucoup de noirs savaient lire et écrire ; en dépit du petit nombre d'écoles — une quarantaine seulement en 1896 — des milliers de nègres, descendant des néophytes instruits par les missionnaires des XVIIe et XVIIIe siècles, enseignaient à lire à leurs enfants, à deux et trois cents lieues de toute école[1].

Les Pères du Saint-Esprit reprirent, en 1867, la tâche apostolique au Congo, interrompue depuis un siècle. Ayant établi un séminaire des missions

1. Voir Elisée Reclus, *Afrique occidentale*, t. XIII, p. 401.

à Santarem (en Portugal), ils retrouvèrent la trace des anciennes stations dominicaines et jésuites et n'eurent qu'à ranimer des germes de Christianisme latent, pour faire de nombreux prosélytes. Grâce aux travaux du P. Duparquet (24 août 1888), la mission portugaise d'Angola compte deux préfectures apostoliques : 1° celle du Congo ; 2° celle de Cimbébasie, limitée à l'ouest par l'Atlantique, à l'est par le Zambèze et le Transvaal, au sud par le fleuve Orange, au nord, par le Counéné.

Il vaut la peine de signaler les services rendus par eux à la cause de l'humanité. En premier lieu, ils ont grandement contribué à la suppression de la traite des noirs au Congo et, chose à noter, l'abolition de ce honteux trafic loin de ruiner la ville de Saint-Paul de Loanda, qui avait été longtemps un marché d'esclaves, lui donna un nouvel essor. En outre, ils ont fourni leur contingent aux découvertes géographiques du XIXe siècle. Bien avant les voyages de Stanley et de Savorgnan de Brazza, les Spiritains avaient exploré les deux rives de la partie navigable du Congo, de Banane à Noki et Vivi. Venus de Loango, ils parvinrent jusqu'au delà des cataractes à Linzolo, puis à Kouamouth,

ouvrant partout des écoles, des ateliers d'arts et métiers, et recueillant des plantes exotiques, entre autres textiles, qui pouvaient être utiles à l'industrie européenne.

Suivant la route frayée par Vasco de Gama, les missionnaires portugais allèrent prêcher l'Évangile aux indigènes de la côte orientale. La première station des Dominicains fut à Mozambique, où une prélature fut établie en 1614 ; saint François-Xavier, se rendant aux Indes orientales, s'y arrêta six mois et séjourna aussi quelque temps à Melinda et à Sokotora.

Le couvent d'Augustins, fondé par Vasco de Gama à Zanzibar, encore dans une île, devint la base d'opérations des missions catholiques pour entamer l'œuvre sur la côte africaine, en face, à Mombaça et à Paté, etc. Il y eut là des chrétientés florissantes aux XVIe et XVIIe siècles, mais en 1698 une invasion des Arabes, venus de Mascate, ruina ces églises et implanta de force l'Islamisme. Une tentative de restauration faite en 1728 échoua. Il fallut attendre jusqu'au milieu du XIXe siècle pour voir la restauration du Christianisme.

En 1859, Mgr Maupoint, évêque de Saint-Denis, (île de la Réunion) ayant été nommé par le Saint-

Siège délégué apostolique de l'Afrique orientale, envoya à Zanzibar son vicaire, l'abbé Fava, pour y rétablir le culte catholique. Ce dernier réussit, grâce au concours intelligent des Pères du Saint-Esprit, qui ont créé là une mission modèle. Outre des écoles, ils ont établi à Bagamoyo des ateliers de forge, de fonderie, d'ajustage et de mécanique, qui forment des ouvriers habiles, ils ont d'ailleurs pris une part active à l'affranchissement des esclaves, et, tâche plus difficile, ils leur ont donné le goût du travail libre et appris des métiers lucratifs. Les jeunes ouvriers formés à l'école professionnelle de Bagamoyo et les négresses, élevées par les sœurs de Saint-Joseph, en la même ville, vont ensuite s'établir au milieu des tribus païennes de l'intérieur et y forment comme un « levain moral et social » qui fera un jour lever, c'est-à-dire progresser la lourde et massive pâte noire.

Mais revenons aux missionnaires portugais et au xve siècle. Les Portugais, d'autant plus impatients d'arriver aux Indes orientales qu'ils en approchaient davantage, se mirent aussi en quête de routes de terre pour atteindre le but ardemment poursuivi. En 1487, le roi de Portugal, Jean II,

chargea deux gentilshommes, Alfonso de Païva et Pero de Covilham de se rendre, par l'Égypte et le golfe Persique, aux Indes et de tâcher d'y trouver le fameux Prêtre-Jean, qu'on disait chrétien. Ils se rendirent de conserve au Caire et de là à Aden ; c'est dans ce dernier port que Covilham s'embarqua pour aller aux Indes, il débarqua à Comanor et à Goa, une dizaine d'années avant que Vasco de Gama eût atteint Calicut. De là, il revint à Sofala, sur la côte est d'Afrique, un degré et demi au sud de l'embouchure du Zambèze. Là, ayant appris la mort de son compagnon Païva, qui était resté en Égypte, il se dirigea vers le nord et contournant le cap Guardafui, mit pied à terre et pénétra en Abyssinie. Il y fut bien accueilli par le négus ; mais on ne lui permit point d'en sortir. Il put néanmoins faire passer de ses nouvelles au Portugal.

Le roi Emmanuel envoya alors au négus une ambassade (1520) dont faisaient partie les seigneurs Andrad, Bermudez et le chapelain Alvarez. Celui-ci ne put fonder des églises en Abyssinie, bien qu'il eût obtenu l'autorisation d'explorer le pays. Par contre, le gouvernement de Lisbonne envoya en Abyssinie une colonie de maçons, de

charpentiers, de forgerons et de médecins, qui eurent un grand succès. Un siècle après, un savant jésuite portugais, le P. Paëz (1603-1624), ayant converti le négus Socinius, obtint la permission de prêcher l'Évangile dans les provinces du Tigré et de Dembea (sur les rives du lac Tsana).

Une grande partie des Abyssins était sur le point de se réunir à l'Église catholique romaine. Le P. Mendez, patriarche latin, reçut l'abjuration de la famille royale, de la cour et du clergé copte. Mais, ayant voulu imposer au peuple de nouveaux rites pour le baptême et l'ordination, persécuté les récalcitrants et essayé d'introduire l'inquisition, il provoqua une réaction formidable. Socinius eut beau, pour l'apaiser, proclamer un édit de tolérance. Il était trop tard ; le sentiment d'indépendance nationale et religieuse violenté refusa de se plier à ces exigences. Après sa mort, son successeur Basilidès se mit à la tête de la réaction copte. Tous les prêtres portugais furent bannis, les Abyssins catholiques qui refusèrent de rentrer dans le giron de l'Église copte durent subir des supplices atroces. Telle fut la triste fin des missions portugaises en Abyssinie[1] (1640).

1. Le P. Balthazar Teller a recueilli les récits de ces pre-

§ 2. — MISSIONS ITALIENNES

Les Français, disciples de saint François, envoyés par Louis XIII en Abyssinie, sous la protection des consuls de France, ne réussirent pas mieux que les Jésuites portugais. Leurs efforts pour fonder des stations missionnaires à Souakim et à Massaoua n'aboutirent qu'à faire massacrer les frères Agathange (de Vendôme) et Cassien (de Nantes), qui cueillirent les palmes du martyre. Il était réservé aux missionnaires italiens de planter définitivement la croix latine sur cette terre ingrate d'Abyssinie. Ces derniers n'étaient pas à leur coup d'essai; des Franciscains de cette nation avaient déjà établi des postes à Tripoli (1654) et chez les Gallas (1839-1846) et des capucins en avaient fait autant à l'estuaire du Gabon (1750-1767).

Ce fut le voyage de deux explorateurs français, les frères Antoine et Arnauld d'Abbadie, accompagnés d'un Lazariste, M. Sapeto, qui fournit au collège romain de la Propagande, l'occasion de reprendre l'œuvre apostolique en Abyssinie, interrompue depuis deux cents ans. Elle résolut (1839)

miers explorateurs de l'Abyssinie dans son *Historia general de Ethiopia*. Lisbonne, 1660.

d'y envoyer M. Justin de Jacobis, prêtre de la « Congrégation de la mission » de la province de Naples, assisté de MM. Sapeto et Montuori (de Naples)[1]. Les deux lazaristes, passant par Massaoua, sur la côte ouest de la mer Rouge, se rendirent à Adoua, où ils rencontrèrent leur confrère Sapeto et se partagèrent le champ de la mission. M. de Jacobis devait rester à Adoua, à proximité du négus, Sapeto, se rendait à Gondar, d'où il évangéliserait la province d'Amhara ; enfin Montuori devait pousser jusqu'à Khartoum, au cœur du Soudan égyptien. Le plan, quoique hardi, était bien conçu. D'ailleurs, Jacobis était un homme doué des qualités missionnaires les plus éminentes, à la fois audacieux et prudent, ferme et accommodant, souple et opiniâtre dans ses desseins. Voici les résultats obtenus au bout de cinq années : l'établissement d'un collège à Gouala, pour le recrutement des évangélistes indigènes, la fondation de trois églises à Adoua et aux environs, et de quatre dans la province d'Agamié.

Malgré la persécution suscitée par l'abouma Salama, primat de l'Église copte d'Abyssinie, les

1. Voir M. Deminnid : Vie du vénérable Justin de Jacobis. Paris, 1905, avec portrait.

communautés catholiques se développèrent au point qu'en 1853 elles comptaient cinq mille membres. Mais l'avènement du négus Théodoros donna le signal d'une réaction plus violente, à laquelle l'héroïsme de Jacobis finit par succomber ; il mourut au camp de Théodoros, qui le tenait enchaîné, dans les monts Lasta (31 juillet 1860).

A sa mort, son œuvre fut reprise par Mgr Bianchesi, assisté de Mgr Massaïa, qui se consacra spécialement à l'évangélisation des Gallas. Grâce à l'intervention du gouvernement français auprès du sultan, souverain du littoral africain de la mer Rouge, le siège de la mission fut fixé dans l'île de Massaoua par un firman de 1861 ; mais Mgr Biancheri mourut en 1864. L'année suivante, la préfecture apostolique de l'Éthiopie fut confiée à un lazariste français, Mgr Bel (vers 1868) qui s'efforça de restaurer les paroisses organisées par Jacobis et détruites par la réaction. Son successeur, Mgr Touvier, secondé par le consul de France à Obock acheva l'œuvre de restauration.

Malheureusement, la rivalité entre l'Italie et la France, provoquée par la politique « mégalomane » de Crispi en Afrique, compromit ces progrès de la mission lazariste. Le gouvernement

italien ayant fondé la colonie d'Érythrée, avec Massaoua pour chef-lieu, obtint de la Propagande la création d'une préfecture apostolique, indépendante du vicariat d'Abyssinie, qui avait alors pour titulaire un Français. Ce nouveau poste fut confié à un Capucin de la province de Naples, qui hérita des travaux des Lazaristes italiens et français. En conséquence, tous les missionnaires de notre pays, même les Filles de la Charité, furent expulsés du territoire de l'Érythrée, par ordre du roi d'Italie (22 janvier 1896). Le vicariat d'Abyssinie, réduit à la province de Tigré, comptait encore les trois stations d'Abitiena, de Gouala et de May Brazio qui, sous la direction intelligente de M. Coulbeaux, étaient florissantes. Nos missionnaires conçurent alors le projet d'étendre leur action sur la province d'Amhara. Outre la prédication de l'Évangile, ils ont ouvert des écoles, des ateliers professionnels, des hôpitaux et dispensaires, des orphelinats et des léproseries.

C'est aussi à un Italien, mais à un Italien ami de la France, Mgr Guillaume Massaïa, Capucin du Piémont, que l'on doit l'établissement définitif du Christianisme chez les Gallas, ce peuple noir, intelligent et brave, qui habite entre l'Abyssinie

et le lac Victoria Nyanza. Au bout de trente-cinq ans de travaux apostoliques, et au prix de mille dangers, venant surtout de l'hostilité du haut clergé abyssin, ce grand missionnaire parvint à fonder plusieurs chrétientés vivaces dans ce pays et dans la contrée voisine de Kaffa. Il fut secondé, pendant neuf ans, par le Français Léon des Avanchers, qui s'est distingué par ses travaux sur la langue des Gallas; il eut pour successeur Mgr Tassin, un Français qui, malgré l'opposition des émirs musulmans, fit pénétrer le Christianisme au Harrar. L'institut de Vérone fut, d'autre part, fondé par les missionnaires italiens, pour l'éducation de jeunes noirs qui servent d'auxiliaires à la mission catholique.

§ 3. — MISSIONS CATHOLIQUES FRANÇAISES

I. Lazaristes. — Nous avons déjà rencontré les Lazaristes français au XVIIe siècle, collaborant aux missions catholiques d'Abyssinie, sous le protectorat de la France. A la même époque, saint Vincent de Paul avait jeté les yeux sur la grande île africaine de Saint-Laurent (Madagascar), dont le Dieppois Rigaut avait pris possession, au nom du roi de France, sur l'ordre de Richelieu.

Peu après, des marchands de Paris avaient formé une « Société de l'Orient », pour exploiter les richesses présumées de l'île (20 septembre 1643). Un de ses premiers agents, Pronis, avait bâti le fort Dauphin, à la pointe sud-est et établi quelques comptoirs sur la côte orientale. Trois ans après, d'accord avec le Collège de la Propagande, le supérieur des Prêtres de la Mission y envoyait MM. Nacquart et Nicolas Gondrée. C'étaient deux Picards et ils étaient animés de l'esprit d'initiative qui caractérise les hommes de cette province. Voici les instructions que leur donna saint Vincent de Paul, dans une lettre adressée au premier, la veille de leur embarquement à la Rochelle (22 mai 1648).

« La première chose que vous aurez à faire, ce sera de vous mouler sur le voyage que fit le grand saint François-Xavier, de servir et édifier ceux des vaisseaux qui vous conduiront ; d'y établir les prières publiques, si faire se peut. A l'égard de ces messieurs[1], leur garder toujours grand respect ; être partout fidèle à Dieu et jamais ne trahir sa conscience par aucune considération...

1. Les directeurs de la Société de l'Orient, dont plusieurs étaient protestants.

Quand vous serez arrivés dans cette île, vous ferez toutes les fonctions curiales à l'égard des Français et des idolâtres convertis. Vous suivrez en tout l'usage du Concile de Trente et vous servirez du rituel romain... Le capital de votre étude, après avoir travaillé à vivre parmi ceux avec qui vous devez converser, en bonne odeur de sainteté et de bon exemple, sera de faire concevoir à ces jeunes gens, nés dans les ténèbres de l'ignorance de leur Créateur, les vérités de notre foi, non pas par des raisons subtiles de la théologie, mais par des raisonnements pris de la nature. »

Il ajoute qu'on va leur envoyer un paquet de livres, parmi lesquels nous remarquons deux Bibles, la vie et les épîtres de saint François-Xavier.

Ils partirent, en effet, en avril 1648, accompagnés du frère Meusnier, et arrivèrent au bout de deux mois à Fort-Dauphin. Nos deux Lazaristes se mirent aussitôt à l'œuvre ; il paraît que leur parole eut plus d'écho chez les Hovas qu'auprès des colons ou soldats européens. Ils trouvèrent bon accueil auprès d'un chef, nommé Audian Ronach, qui avait été à Goa et avait gardé quelques souvenirs de l'instruction des prêtres portugais.

Cependant le climat meurtrier faisait son

œuvre : l'année ne s'était pas écoulée que tous deux étaient morts. Ils n'avaient pas donné leur vie sans résultat : ils laissaient 600 indigènes baptisés et le P. Nacquart avait écrit une relation détaillée de son voyage et de ses travaux missionnaires.

Les quatre autres Lazaristes qui furent envoyés pour les remplacer furent également victimes de la fièvre. Mais, le fléau n'était pas fait pour décourager les Prêtres de la Mission ; les demandes pour aller à Madagascar affluèrent, et voici ce qu'écrivait saint Vincent au P. Toussaint Bourdaise, un des survivants, en octobre 1659 : « Ces pertes n'ont pas été capables de rien rabattre de notre résolution à vous secourir, ni d'ébranler celle des quatre prêtres qui vont vers vous, lesquels ayant eu de l'attrait pour votre mission, nous ont fait de longues instances pour y être envoyés... Priez aussi Notre Seigneur pour moi ; car je ne la ferai pas longue, à cause de mon âge qui passe quatre-vingts ans et de mes mauvaises jambes qui ne veulent plus me porter. Je mourrais content si je savais que vous vivez et quel nombre d'enfants et d'adultes vous avez baptisés. Mais, si je ne le puis apprendre en ce monde, j'espère de le voir devant Dieu, en qui je suis pour l'amour

de Notre Seigneur. » Neuf mois après cet admirable testament, le grand apôtre de la mission mourait. Les Lazaristes, au sujet desquels il avait écrit, ne parvinrent pas tous à bon port : une tempête les dispersa.

Le P. Alméras, qui succéda à saint Vincent comme supérieur, continua la mission à Madagascar avec plus de persévérance que n'en mirent les ministres de Louis XIV dans leur entreprise sur la grande île africaine.

Douze ans après, Colbert interdisait à nos vaisseaux même d'y faire relâche, abandonnant les Prêtres de la Mission à leur triste sort. Le départ des derniers officiers français fut le signal d'une réaction furieuse des Malgaches païens. Deux Lazaristes, le frère Étienne et le frère Patté, furent jetés en prison, puis assommés à coups de bâton; les autres purent se réfugier à l'île Bourbon, d'où ils revinrent en France. Honneur à ces pionniers de la civilisation française à Madagascar! Ils n'ont pas semé en vain la bonne semence : aujourd'hui, Jésuites et Quakers, Protestants français et norvégiens récoltent à l'envi sur ce sol arrosé de leurs sueurs et de leur sang.

II. Pères du Saint-Esprit. — Après les Lazaristes, ce sont les Pères du Saint-Esprit, la plupart Français, qui ont le plus contribué au développement moral et social des Africains. Cette congrégation eut des origines très humbles. Un jeune Breton, étudiant à Paris, Claude Fr. Poulart-Desplaces[1], frappé de la vie désœuvrée et partant licencieuse de beaucoup de ses condisciples, organisa, vers 1700, une compagnie intitulée : *Établissement des pauvres écoliers*. Elle avait pour objet « d'élever, dans une vie dure et laborieuse et avec un complet désintéressement — on était alors au temps de la fameuse feuille des bénéfices, pour les nominations d'évêques — des vicaires et des missionnaires destinés à servir dans les hôpitaux, les paroisses pauvres et d'autres postes abandonnés ». N'est-ce pas une pensée analogue à celle qui avait inspiré la fondation des Prêtres de la Mission? Cette compagnie reçut le nom de Compagnie du Saint-Esprit.

Peu à peu le zèle pour la mission étrangère s'y alluma; en 1778, les PP. Berthaut et de Glicourt s'embarquèrent pour le Sénégal, où ils évangéli-

1. Né à Rennes 1679, mort à Paris 1709.

sèrent, non sans succès, les noirs à Saint-Louis et dans l'île de Gorée.

En 1848, la Compagnie fusionna avec les missionnaires du Saint-Cœur de Marie, sous la direction du Père Libermann, un Israélite converti et animé d'un zèle ardent. A cette époque, les Pères du Saint-Esprit étaient chargés du service paroissial dans la colonie du Sénégal. Libermann, qui avait le talent organisateur, leur assigna cette triple tâche : rétablir partout le culte et le clergé catholiques, maintenir l'harmonie entre le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique et travailler à la libération et à la moralisation des esclaves.

Tâche éminemment civilisatrice et dont les Spiritains se sont acquittés avec un zèle éclairé. Ils dirigent actuellement, outre leurs stations missionnaires dans le Congo portugais, la Gambie et le Sierra Leone britanniques et le Zanzibar anglo-allemand, des postes importants dans les colonies françaises. Tels sont : 1° le vicariat apostolique du Sénégal, chef-lieu Dakar, qui compte 15 000 néophytes ; 2° la mission du Soudan sénégalais, qui a pour chef-lieu Kita ; 3° celle de la Guinée française, chef-lieu Konakry ; 4° le vicariat du Gabon ou Congo français, chef-lieu Libreville ; 5° le

vicariat de l'Oubangui ou Congo supérieur, chef-lieu Bangui.

Les Pères du Saint-Esprit se sont efforcés avant tout d'abolir l'infanticide et la traite des esclaves, de combattre l'alcoolisme et l'exploitation systématique de la femme. Après les avoir moralisés, ils ont fait l'éducation professionnelle des indigènes; nous avons déjà loué leur écoles techniques de Bagamoyo ; ils en ont établi aussi une à Kita, où ils enseignent la culture potagère aux nègres rachetés.

Ils ont, enfin, contribué à encourager la culture des plantes utiles, par exemple, ce sont les Pères Kobès et Herzog, un Alsacien, qui ont introduit, en 1864, au Sénégal, la culture du coton, qui donne un bon rendement; au Congo, autour de Libreville, ils ont appris aux nègres à défricher la brousse et transformé le terrain de Sainte-Marie en allées de manguiers, de cocotiers, d'arbres à pain et de bananiers. Ils essaient d'y acclimater la canne à sucre, le cacaoyer et le caféier. On peut dire, en somme, que c'est aux efforts réunis d'un Spiritain, Mgr Bessieux et de Savorgnan de Brazza que nous devons la conquête pacifique de la belle province du Congo.

III. Missionnaires africains de Lyon. — Après les Lazaristes et les Spiritains, voici les Lyonnais et les Pères blancs qui marchent à la conquête de l'Afrique barbare.

En 1856, Mgr de Marion-Brézillac, ancien missionnaire aux Indes orientales, fondait à Lyon un séminaire, pour la préparation de missionnaires destinés aux nègres. Nommé deux ans après vicaire apostolique de Sierra-Leone, il se rendit à son poste avec trois prêtres et un frère lai ; six semaines après, tous étaient emportés par la fièvre jaune. Immédiatement, un bon nombre de volontaires s'offrirent à les remplacer; on essaya de semer la bonne parole dans des champs moins dangereux. Aujourd'hui, après un demi-siècle d'efforts, la mission lyonnaise est à la tête de deux préfectures apostoliques : la Côte d'Ivoire et le Bas-Niger, et de trois vicariats : Côte de l'Or, Dahomey et Benin. Voici quelques détails sur ceux de ces postes qui sont en territoire français.

Le choix de la Côte d'Ivoire a été heureux, car il a renoué d'anciennes traditions françaises, les marins de Dieppe y ayant fondé des comptoirs dès le XIVe siècle. Les missionnaires de Lyon s'y établirent l'année qui suivit la constitution de

la colonie, séparée du Sénégal, c'est-à-dire en 1898 ; ils y ont ouvert neuf écoles, dont une professionnelle à Dabou, résidence du préfet apostolique. La race noire y est belle, industrieuse et pacifique.

Au Dahomey, par contre, la population est belliqueuse, cruelle et fétichiste. La première station établie à Porto Novo (1864) est aujourd'hui prospère ; d'autres ont été fondées à Aguré, Abomey, Calavi, Ketou ; chacune est pourvue d'une école, car c'est par là que se fera la régénération de la race nègre ; à Tokpo, ils ont créé une école agronomique. Les postes des Lyonnais ont été érigés en Vicariat apostolique du Benin (1870).

IV. Pères blancs. — Enfin la dernière, non la moindre des sociétés françaises, est celle des Missionnaires d'Afrique, dits Pères blancs, qui fut fondée par Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger (février 1869), à la suite d'un dissentiment aigu avec le maréchal de Mac-Mahon, alors gouverneur général de l'Algérie. Celui-ci, comme la Compagnie anglaise des Indes, jadis en Hindoustan, craignait que les tentatives de prosélytisme catholique ne provoquassent chez les Arabes des réactions violentes et de nature à ébranler la domination

française. Tel n'était pas l'avis de Mgr Lavigerie, qui pensait avec raison qu'*assimiler, civiliser vaut mieux que dominer*. « Au lieu, disait-il, de parquer les indigènes, par la crainte d'un fanatisme en grande partie imaginaire, dans la barbarie et dans leur Coran, qui les tiennent séparés de nous par un abîme infranchissable, il faudrait nous les assimiler : enfants, par des écoles françaises ; adultes, par une prédication discrète, préparée par une large diffusion des bienfaits de la charité. » Le génial archevêque, tenant compte des coutumes de l'Orient, comprit de suite qu'il fallait donner aux Pères blancs le concours de religieuses, qui pussent exercer sur les femmes et les jeunes filles une action éducatrice parallèle ; de là les « Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique ».

Ces deux branches de la *Société des missionnaires d'Afrique*, ont réalisé en partie le programme conçu par leur grand fondateur, qui y ajouta bientôt une troisième tâche : la lutte contre l'esclavage.

Les Pères blancs exercent leur activité dans quatre régions : 1° l'Algérie, en particulier la Kabylie et la Tunisie ; 2° le Sahara et le Soudan ; 3° l'Afrique équatoriale, et 4° le Nyassa, érigé en

vicariat (1897). Ces deux dernières provinces, sises en territoire britannique et portugais, nous concernent moins directement ; elles n'en sont pas moins intéressantes au point de vue de la lutte contre l'Islamisme et l'esclavage. En effet, les décrets du Congrès de Berlin contre la traite (janvier 1885), ont provoqué chez les Musulmans une réaction formidable. Les Arabes, marchands d'esclaves, menacés dans leurs intérêts, ont pris les armes pour défendre leur commerce abominable, mais lucratif, et il a fallu recourir à la force armée pour les réprimer, et, à cet effet, organiser une troupe de soldats.

Dans leurs vicariats, les Pères blancs sont parvenus à fixer et moraliser le nègre par le travail ; ils y ont introduit la culture de l'arbre à coton, du caféier, des plantes légumineuses, et ouvert des écoles. Dans les deux premières provinces, qui sont sous le protectorat français, ils n'ont eu recours qu'à des moyens pacifiques. Dans chaque station, ils établissent avant tout un dispensaire, avec consultations médicales gratuites, puis l'école et l'orphelinat. C'est seulement après un long temps et avec l'autorisation des parents qu'ils donnent aux enfants une instruction religieuse ; quant aux orphe-

lins, elle leur est faite d'office. Les Pères blancs ont peu à peu avancé leurs postes à Laghouat (1868), Ouargla (1873), Touggourt (1878), El-Golea, El-Abiod (1880-1890). Enfin, aussitôt après la prise de Timbouktou par le colonel Bonnier et le commandant Joffre (10 janvier 1894), ils se sont établis dans cette ville et ont fondé aux environs six autres postes, dont l'un, celui de Segou, est un village de liberté.

Récapitulons les résultats obtenus par les missions catholiques émanant du Portugal, de l'Italie et de la France. Elles ont attaqué le continent africain, par la côte occidentale, par le Sahara et le Congo, par la région des Grands Lacs, et, sans avoir pu entamer le bloc musulman, elles ont moralisé et policé de vastes régions occupées par les noirs fétichistes et contribué à l'abolition des coutumes barbares auxquelles elles se livraient.

CHAPITRE VI

EXPLORATEURS ET MISSIONNAIRES COOPÉRANT A LA CIVILISATION DE L'AFRIQUE

Livingstone, à la fin d'un de ses rapports, a écrit modestement que « la fin de l'exploration géographique n'est que le commencement de l'œuvre missionnaire ». Rien n'est plus vrai. Il est impossible, en effet, pour peu qu'on ait une foi vivante, que la découverte de terres nouvelles n'éveille pas en nous le désir d'annoncer à leurs habitants, nos frères inconnus, cet Évangile, cette bonne nouvelle qui nous a donné la paix, la consolation et l'espérance.

On a vu, au chapitre précédent, les missionnaires catholiques s'élancer sur les traces des navigateurs portugais ou des marins français et italiens, et former des chrétientés indigènes dans les îles de la côte occidentale d'Afrique et ensuite dans celles de la côte est, qui étaient comme les

étapes de la route conduisant aux Indes orientales. Mais l'action de ces évangélistes — sauf en Abyssinie et avant le XIXe siècle —, ne pénétra guère au delà d'une zone maritime restreinte.

Après les navigateurs, vinrent les voyageurs qui voulurent explorer le « Hinterland »; ce fut surtout le cours des fleuves, dont on connaissait de longue date l'embouchure, qui tenta leur curiosité et sollicita leurs aventureuses expéditions. Un bon nombre payèrent de la vie leur hardiesse, mais les récits de leurs voyages furent conservés et contribuèrent au progrès de la géographie, en même temps qu'ils réveillaient l'ardeur apostolique. C'est par là que l'histoire des explorations de l'Afrique, dans le dernier quart du XVIIIe et les trois premiers du XIXe siècle, est étroitement mêlée à celle des missions chrétiennes. Ces voyageurs furent les pionniers souvent héroïques et les précieux auxiliaires de la civilisation morale et religieuse. C'est donc à eux que nous consacrerons ce chapitre.

Le continent noir fut entamé par les explorateurs, tour à tour, par quatre ou cinq côtés, qui offraient un accès plus facile et que l'on a justement comparés à des portes : l'Égypte, à cause de

la grande voie qu'offre le Nil, les fleuves de la Gambie et du Sénégal, le cap de Bonne-Espérance, à cause de l'importance commerciale que cette colonie avait prise de bonne heure, l'Algérie et la Tripolitaine depuis la prise d'Alger par la France, en dernier lieu l'île de Zanzibar, à cause de ses relations avec la côte africaine opposée.

Nous classerons les explorateurs d'après la porte respective par où ils sont entrés en Afrique, d'où la division de ce chapitre.

§ 1. — LE NIL ET L'ÉGYPTE

Le problème des sources du Nil a, dès l'antiquité, tourmenté les savants; mais, à l'aube des temps modernes il fut primé par la recherche de la route la plus courte pour aller aux Indes, et une fois celle-ci trouvée, on ne pensa plus au premier.

Ce fut un Écossais, James Bruce (mort en 1794) qui eut le mérite de le remettre à l'ordre du jour. Doué d'un esprit aventureux, d'un caractère intrépide et d'un corps rompu à toutes les fatigues, il s'était préparé à son grand voyage, par l'étude de l'arabe et par une exploration des anti-

quités de l'Algérie, encore sous la tyrannie barbaresque. En juillet 1768, il était en Égypte et, muni de lettres du chef des Mamelouks, Ali bey, il entreprit son premier voyage. Il remonta le Nil jusqu'à Assouan et, après avoir visité les ruines de Karnak et du Louqsor, passa à Kosséir, où il s'embarqua sur la mer Rouge; il se rendit à Djeddah, le port de la Mecque, et de là repassa la mer pour aller à Massaoua. Le 19 novembre 1769, il commença sa deuxième campagne en Abyssinie pourvu de lettres du patriarche copte du Caire et pour le ras Michaël, et parvint à Gondar, la capitale, où il fut bien accueilli.

C'est au cours d'une campagne contre les tribus du Maïtche, dans laquelle il accompagna le ras, qu'il crut avoir atteint la source du Nil bleu, à Geesh (4 nov. 1770); mais il se trompait, ce n'était que l'Abari, un affluent. Après un séjour de dix-huit mois en Abyssinie, Bruce revint, par la Nubie, à travers mille dangers à Assouan (29 nov. 1772). Il en rapportait, outre le livre d'Enoch en version ghéez, une mine d'informations sur ces régions.

Volney qui visita l'Égypte douze ans après, dans le récit de son voyage, attira aussi l'attention des

Français sur ce pays. « Pour s'y établir, écrivait-il, il faudra soutenir trois guerres, la première contre l'Angleterre, la deuxième contre la Porte, mais la troisième, la plus difficile, contre les Musulmans qui forment la population de ce pays. Peut-être cette dernière est-elle un obstacle insurmontable [1]. »

Napoléon Bonaparte n'ignorait pas ces lignes de Volney, quand il préparait l'expédition d'Égypte, mais les obstacles prétendus insurmontables ne firent qu'exciter davantage son génie avide de gloire. Tout le monde connaît cette brillante campagne de 1798-1799, où il se révéla un grand capitaine. Ce qu'on ne sait pas assez, c'est l'habileté diplomatique avec laquelle il sut s'accommoder à la religion et aux usages musulmans, et comment il réussit à les captiver et à les tourner contre la Porte. Bonaparte avait aussi emmené une délégation de savants français, et les travaux qu'ils firent de 1798 à 1801 furent le point de départ d'une série d'explorations dans la vallée du Nil qui se prolongèrent jusqu'à 1841 environ.

Des mémoires de cette mission française, qui furent publiés en 1803 et 1804, plusieurs se rap-

1. *Voyage en Syrie et en Egypte*. Paris, 1787, 2 vol.

portent à la direction du Nil entre le Caire et Syène et aux routes de caravanes amenant de l'ivoire et des esclaves du Darfour et du Sennaar.

La politique anti-turque, inaugurée en Égypte par Bonaparte, fut continuée par Méhémet Ali, qui bien qu'illettré, était un grand politique et un fervent admirateur de Napoléon. Aussi accueillit-il avec faveur les Français, qui venaient s'établir en Égypte pour des études archéologiques ou géographiques; par exemple Champollion (1828-1829). Grâce à la faveur du pacha, Frédéric Cailliaud (de Nantes), dans une série d'excursions, put explorer les oasis de Thèbes et de Siouah; et puis, remontant le Nil, il retrouva les ruines de l'antique capitale Meroé (1818-1820) et parvint au 10e degré de latitude Nord. Quelques années après, un naturaliste allemand, le Dr Ed. Rüppel, explorait la Haute-Nubie et était le premier Européen qui pénétrât au Kordofan, à l'ouest du Nil blanc. C'est grâce à ses observations astronomiques qu'on put déterminer exactement le cours moyen du Nil. A son tour, en 1840, le khédive ordonnait et défrayait de sa cassette une série de voyages, pour reconnaître le cours supérieur du Nil blanc. L'une d'elles, confiée à un ingénieur

français, M. d'Arnaud, accompagné du médecin allemand Dr Werne, poussa jusqu'au 4e degré de latitude Nord, à Gondokoro.

La Nubie et le Soudan égyptien ne furent pas seuls à profiter de l'attrait, qu'exerçaient sur les voyageurs les sources du Nil ; le récit de Bruce, publié en 1804, avait appelé l'attention sur l'Abyssinie, cet îlot chrétien au milieu de la masse de peuples musulmans. Dans la phalange d'explorateurs qui la visitèrent, les Français Rochet d'Héricourt, Théophile Lefebvre (1839-1843), et surtout les frères Antoine et Arnault d'Abbadie (1833-1838), méritent une place d'honneur. Après eux, il faut mentionner l'Anglais Charles Beke et surtout les Allemands Krapf et Isenmann, missionnaires au service de la Société de Londres, qui ont exploré avec succès les provinces méridionales de l'Abyssinie, le Choa et le pays des Gallas (1839-1842). Il était réservé à deux missionnaires allemands, J. Ehrhardt et J. Rebman [1], qui continuèrent les recherches de leurs compatriotes dans l'Ouzoumba et la région des Grands Lacs, le mérite

1. Le capitaine Speke a qualifié le Rév. Rebmann de promoteur de la découverte des sources du Nil, pour attester la portée de ses explorations dans cette direction.

de découvrir les cimes neigeuses du Kenia et du Kilma Ndjaro (11 mai 1848).

Dès lors, la voie était ouverte, par où allaient s'élancer Samuel Baker (1864 et 1870-1873), le colonel Gordon et ses vaillants émules Emin pacha, Linant bey et une foule de missionnaires.

C'est depuis 1848 surtout que les missions catholiques et protestantes d'Égypte et d'Abyssinie prirent leur essor à l'envi, suivant les routes frayées par les hardis voyageurs. Mais il ne faudrait pas croire que les ecclésiastiques eussent le monopole de l'action morale et civilisatrice. Si plusieurs, comme on l'a vu, ont contribué au progrès de la géographie, en revanche, beaucoup d'explorateurs laïques ont travaillé à l'émancipation et au relèvement moral des indigènes. Tels furent les frères d'Abbadie en Abyssinie, Samuel Baker et sa vaillante compagne, réprimant la traite des esclaves par ordre du khédive, et surtout l'héroïque Gordon périssant à Khartoum, de la main du mahdi, victime du fanatisme musulman, après avoir essayé, pendant une douzaine d'années, de gouverner les noirs avec justice et de les élever vers un idéal social supérieur (1874-1885).

§ 2. — LA GAMBIE ET LE SÉNÉGAL

Le rôle capital de Bonaparte, dans l'exploration archéologique et géographique de la vallée du Nil, n'a de comparable, au point de vue de la civilisation africaine, que l'initiative prise par l'*African Association*, fondée en 1788 à Londres. Jusque-là tout l'intérieur du continent africain n'était figuré sur les cartes que par une immense page blanche. La fondation de cette société, formée de lords et de riches négociants réunis à l'effet de favoriser l'exploration de cette région, ouvrit une ère capitale dans l'histoire des découvertes africaines. Non seulement, par les subventions qu'elle accorda, elle donna une forte impulsion aux voyages dans cette direction, mais encore elle imposa aux explorateurs une méthode plus scientifique, en leur donnant des instructions pour l'observation des données astronomiques des localités, l'étude plus rigoureuse des types ethnographiques et des idiomes, et aussi, pour l'examen des mœurs, coutumes et croyances religieuses. Mais, hélas ! ces premiers missionnaires de l'*African Association* payèrent de leur vie leur dévouement à la cause de la science.

Tandis que les sources du Nil étaient le point de mire des explorateurs entrant par l'Égypte, ici, c'est Timbouktou, la grande ville mystérieuse, célébrée par les Arabes et qu'on disait arrosée par un grand fleuve, qui fut le but à la fois attirant et décevant pour les pionniers, entrés par l'embouchure de la Gambie ou du Sénégal. Le major Daniel Houghton, parti de Sainte-Marie-Bathurst (octobre 1890) remonta le premier fleuve, atteignit Médina où il fut volé et victime d'un incendie. Il repartit à pied, seul avec un marchand d'esclaves et arrivé à la capitale du pays du Bambouck, le 24 juillet 1791, il se mit en marche pour Timbouktou; mais ne put même pas atteindre le Niger, il disparut peu après, sans doute assassiné par les indigènes méfiants. L'Écossais Mungo-Park, aux frais de l'*African Association*, fut plus heureux dans son premier voyage (1796-1797); parti de la station de Pisania, sur la Gambie, il découvrit le Niger à Ségou, descendit le grand fleuve jusqu'à Silla, et revint à pied à son point de départ. Neuf ans après, il retourna au Niger, le descendit jusqu'à Samsanding, parvint à Timbouktou et, continuant sa navigation fluviale jusqu'à Bussang, y périt assassiné (1806). Son émule fran-

çais, Mollien, un des naufragés de la *Méduse*, reconnut les sources du Sénégal, de la Gambie et du Rio Grande (1818).

Le Saintongeais René Caillié, de Mauzé (Deux-Sèvres), enflammé par les récits de Mungo-Park, se prépara au voyage tant rêvé, vers Timbouktou, en explorant à pied la région de Saint-Louis au cap Vert et puis en suivant une caravane qui allait au pays de Bondou à la recherche du major Gray, détenu par les indigènes. En 1824, il retourna au Sénégal, attiré par la réputation du baron Roger, alors gouverneur, qui passait pour encourager les explorations, mais n'en obtint qu'un faible appui. Après avoir appris à fond l'arabe et avoir gagné 2 000 francs dans la culture de l'indigo, il partit pour Timbouktou déguisé en musulman d'Égypte (août 1827). Après avoir traversé le Fouta-Djallon, il franchit le Niger, passa à Kankan, la grande cité nègre, et arriva à Timé (3 août 1827), où il fut atteint du scorbut, qui lui rongea les trois quarts du palais, mais fut guéri par les soins assidus d'une négresse. Le 9 janvier 1828, il partit pour Djenné, où il s'embarqua sur le Niger, et, au bout d'un mois de navigation, parvint enfin à Timbouktou. Il put y demeu-

rer quinze jours et observer avec soin cette métropole du commerce africain. Alors, ce pèlerin de la science, pauvre et déguenillé, réduit à mendier, suivit une caravane qui partait pour le Maroc, arriva à Fez (12 août) et s'embarqua à Rabat pour revenir en France. La Société de géographie de Paris et le gouvernement à l'envi le couronnèrent de lauriers, comme étant le premier Européen qui ait rapporté une description oculaire de Timbouktou.

Piqué d'émulation, l'Écossais Laing (Alex. Gordon) capitaine d'un régiment anglais à Sierra-Leone, et déjà fier d'avoir dans son premier voyage découvert les sources de la Rokelle[1], partit de Tripoli, deux jours après son mariage, pour Timbouktou (16 juillet 1825). Il l'atteiguit le 18 août 1826; mais à son retour fut massacré dans son bivouac par des Arabes.

Son compatriote Clapperton, en deux expéditions hardies, découvrit le lac Tchad, fit connaître l'empire nègre de Fellatah et visita les villes de Kano, Kasinal et Sokoto; mais mourut dans cette dernière de la dysenterie (avril 1827). Son fidèle

1. La Rokelle est un affluent de l'estuaire connu sous le nom de Rivière de Sierra Leone.

serviteur. Richard Lander accompagné de son frère John, à travers mille tribulations reconnut l'embouchure du Niger, qu'on avait jusque-là confondue avec celle du Zaïre ou Congo (1830-1832). Ensuite, le Dr Balfour Baïkie, Écossais, commandant l'expédition de la Pléïade, en trois campagnes : 1854, 1857 et 1859-1864, compléta l'exploration du cours du Niger et de son affluent la Binoué, et ouvrit la voie, si longtemps cherchée et si importante pour le commerce, du golfe du Bénin vers l'intérieur de la Nigritie.

Signalons enfin le rôle capital du général Faidherbe qui, par les encouragements donnés aux explorateurs Lambert (1860), Mage et Quintin 1863-1866), a tant contribué à la connaissance du bassin du Haut-Niger.

Comme pour l'Égypte, ce furent ces voyageurs aussi sagaces qu'intrépides qui en Sénégambie frayèrent la voie aux prédicateurs de l'Évangile. Les récits du capitaine Houghton et de Mungo-Park stimulèrent le zèle des missionnaires de l'Église anglicane et des méthodistes anglais. Les premiers dès 1804, et les autres dix ans après, fondèrent leurs premiers postes apostoliques à Sierra Leone. Depuis 1861, après mille difficultés

dont la principale était la multiplicité des dialectes nègres, l'Église chrétienne nègre de ce pays est autonome et sert à son tour de pépinière aux évangélistes pour l'intérieur.

Quant aux missions catholiques, établies depuis le cours du XIXe siècle à Saint-Louis, c'est surtout à partir de 1848 qu'elles ont pris leur essor, avec le père Libermann, le deuxième fondateur et l'une des gloires de la Compagnie des Pères du Saint-Esprit. Ces derniers sont aussi grandement redevables aux explorateurs laïques de ces régions.

§ 3. — LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE

La ville du Cap est la troisième porte par laquelle les explorateurs et missionnaires européens pénétrèrent en Afrique ; mais, à la différence de ce qui s'était passé dans la vallée du Nil et dans les bassins de la Gambie et du Niger, l'exploration n'a pas précédé la mission religieuse, elle s'est confondue avec elle. Peut-être cela vient-il de ce qu'il n'y avait pas ici de voie fluviale conduisant de la mer à l'intérieur et facilitant les relations commerciales. Ce furent donc des apôtres de l'Évangile, qui furent les premiers pionniers

de la science géographique. Nommons d'abord les précurseurs qui, par la différence même de leur nationalité, mais leur communauté de méthode et de but, prouvent qu'il s'agissait là d'une œuvre humaine et civilisatrice.

En tête viennent les Moraves Georges Schmidt (1737-1744) et Janssen (1800-1808), qui visitèrent les Hottentots à l'est du Cap et, dans leurs stations de Gnadenthal etc., leur apportèrent à la fois la pratique des métiers et la connaissance de l'Évangile. Puis ce fut Théodore Van der Kemp, ancien médecin de l'armée néerlandaise qui, en qualité d'agent de la Société des missions de Londres, se rendit chez les Cafres, aux environs de Port Élizabeth, et malgré les calomnies des Boers et les vexations du gouvernement colonial, se fit tout ensemble l'éducateur et le protecteur des indigènes (1799-1811). Enfin, le Dr Philip, un Anglais qui arriva en 1819 au Cap et s'efforça de développer la mission au pays des Buschmen, la race la plus sauvage et la plus dégradée, dans le bassin du Haut-Orange, autour des postes de Colesberg et de Philippolis. Révolté, comme Van der Kemp, des exactions et des cruautés des colons, en particulier des Boers à l'égard des

indigènes, il ne craignit pas de les dénoncer à l'opinion publique, dans ses *Researches in South Africa* (Londres, 1828), qui lui valurent de la part du tribunal du Cap une condamnation à une amende de 12 500 francs. Loin de se décourager, il redoubla de zèle dans sa généreuse entreprise. Il réussit à faire attribuer aux Hottentots la qualité de citoyens de la colonie, et enfin ses efforts, secondés par ceux de l'évêque anglican Wilberforce, parvinrent à faire voter en 1834 par le Parlement anglais le bill — qui abolit l'esclavage dans toutes les colonies britanniques. Le nom du Dr Philip mérite d'être associé à celui de Wilberforce, en tête de la liste des promoteurs de la civilisation africaine. Désormais l'exemple est donné : ces missionnaires ne sépareront jamais la cause de l'Évangile de celle de la réforme sociale et de l'exploration géographique.

Dans cette phalange de civilisateurs qui ne compte pas d'ennemis, mais seulement des émules, on peut distinguer le groupe des Français et celui des Écossais.

Voici d'abord Bisseux, le premier agent de la mission évangélique de Paris, qui en 1829, sur les conseils du Dr Philip, se rendit au Cap

et de là, alla se fixer dans la vallée du Charron (Wagemaker) au nord-est de la ville. Il y retrouva 4 000 colons, descendants de Huguenots français émigrés après la révocation de l'Édit de Nantes, sous la conduite d'un neveu de l'amiral Duquesne, qui avaient défriché le sol et planté des vignes[1]; mais ils ne savaient plus un mot de français et n'avaient gardé de leur origine que de vieilles Bibles françaises et la doctrine calviniste.

Deux autres missionnaires protestants de Paris, MM. Lemire et Roland, par suite d'une guerre survenue entre deux tribus de Betchouanas, avaient dû se réfugier plus loin au nord du fleuve Orange, à Kourouman, la station du missionnaire écossais Moffat. Eugène Casalis et Arbousset les rejoignirent en 1833 et, guidés par un chasseur intrépide, Adam Krotz, arrivèrent le 28 juin au Lessouto, cette Suisse africaine, qui devait être le théâtre de l'activité colonisatrice et missionnaire des Français protestants jusqu'à nos jours. Ils y furent accueillis avec bienveillance par le roi Mosheh, et, par leurs rapports, ils ont contribué grandement

1. Ce sont des Huguenots du Languedoc qui, en important des ceps de Frontignan, ont produit le vin si renommé du « Cap ».

à la connaissance de cette province si fertile de l'Afrique australe. Cinquante ans plus tard, un autre Français, Eugène Coillard, stimulé par les voyages du major portugais Serpa-Pinto et de Livingstone, entreprenait avec l'aide de Bassoutos chrétiens, l'évangélisation des nègres du Marotsé (Haut-Zambèze) et travaillait à civiliser ces tribus à demi sauvages.

Mais les travaux de nos missionnaires dans cette région du Cap, si méritants qu'ils soient, ont été éclipsés par ceux des missionnaires écossais, à qui les subventions plus larges de la Société des missions de Londres ont permis de se livrer à des recherches scientifiques. Le premier, Moffat, un ancien jardinier écossais établi à Kourouman, au centre du pays des Betchouanas, a consacré près d'un demi-siècle de labeur assidu à moraliser et convertir ces noirs au christianisme (1821-1869). Il ne s'est pas contenté de cette œuvre religieuse ; mais dans ses récits de voyage au pays des Namas, des Baïlapis, etc., en général accompagnés de cartes, il a rectifié et complété les informations, données jadis par les Portugais. En outre, par sa traduction de la Bible en langue sitchouana, il a formé chez ces sauvages le noyau d'une littéra-

ture[1]. Mais le plus grand service peut-être, que Moffat ait rendu à la cause de la civilisation africaine, est d'avoir donné sa fille en mariage à Livingstone et d'avoir par là doté la mission d'un pionnier de génie.

Chez David Livingstone, né en 1815, à Blantyre-sur-Clyde (Écosse), l'explorateur est inséparable de l'apôtre. « Ses premières courses apostoliques dans la région située entre le fleuve Orange et le Zambèze, a justement observé Vivien de Saint-Martin, furent pour lui une excellente préparation à ses grands voyages, elles l'habituèrent au climat tropical et lui rendirent familières les mœurs et les habitudes des indigènes. Les études médicales de sa jeunesse furent pour lui le meilleur passeport au milieu des noirs. De plus, il avait acquis la pratique des observations scientifiques et des relevés astronomiques ».

Ainsi instruit et aguerri, plein de foi et secondé par une compagne dévouée à l'œuvre missionnaire, Livingstone était bien préparé pour exécuter les explorations difficiles qui ont immortalisé son nom. Il faudrait des volumes pour les raconter en

1. Voir Moffat. *Vingt-trois ans de séjour au sud de l'Afrique*, Paris, 1846 (trad. d'Horace Monod).

détail, — il s'en est d'ailleurs chargé en partie ; — nous ne pourrons ici qu'enregistrer les principaux résultats qu'il a obtenus. Dans une première expédition (1853-1856), il se rendit du centre du continent à Loanda, sur la côte du Congo et revint de là à Quelimane (côte de Mozambique). Le premier des Européens il avait traversé l'Afrique australe d'une côte à l'autre, reconnaissant le cours moyen du Zambèze. Dans sa seconde campagne (1858-1861), il reconnut le cours inférieur de ce fleuve, explora complètement son principal affluent de la rive gauche, le Chiré et, en le remontant, découvrit le Nyassa, le premier des grands lacs, qui sont pour ainsi dire comme le « château d'eau » de l'Afrique australe (16 septembre 1859).

En 1866, il entreprit son troisième voyage, à l'effet d'étudier la région comprise entre le lac Nyassa et le Tanganyika, — ce dernier avait été découvert, mais étudié incomplètement par Burton et Speke (1858) — et d'explorer les pays au nord de ce dernier lac vers l'équateur. Au cours de ce voyage, il reconnut complètement l'extrémité sud du Tanganyika et découvrit le lac Bangwelo (1868).

Cependant, comme depuis le 8 juillet de cette

année on était sans nouvelles de lui, le monde savant s'inquiéta de lui porter secours. C'est alors qu'un Américain, James Gordon Bennett, directeur du *New-York Herald*, envoya de Paris à l'un de ses reporters, Henri Stanley, l'ordre de partir à la recherche de l'héroïque explorateur (commencement de janvier 1871). On verra un peu plus loin comment il le retrouva à Oudjiji sur la rive du lac Tanganyika (3 novembre 1881). Réconforté par la présence de son jeune découvreur, qui resta quatre mois près de lui, et par les témoignages de sympathie universelle qu'il lui apportait, David Livingstone, inlassable, reprit sa marche en avant; il allait mourir deux ans après sur la rive du lac Bangwelo (1er mai 1873).

Ce qui caractérise Livingstone et l'élève fort au-dessus des autres voyageurs, c'est que l'exploration, comme la mission, étaient à ses yeux inséparables de l'œuvre de réforme sociale. Personne n'a dénoncé avec plus d'indignation à l'Europe le fléau de la traite, dans ses rapports à la Société de Géographie de Londres. Il a travaillé, partout où il a passé, dans le bassin du Haut-Zambèze, comme dans la contrée des Grands Lacs, à la libération des esclaves. Que dis-je, il a souvent brisé de sa

propre main le joug des captifs, au risque de s'exposer aux représailles des négriers.

C'est par ce trait que l'action de Livingstone dans l'Afrique du XIXe siècle, nous rappelle celle de Las-Cases, l'apôtre et protecteur des Indiens du Mexique trois siècles auparavant. Tous deux, bien que fils de deux races et ministres de deux Églises différentes, savaient que le salut d'une âme immortelle vaut mieux que la conquête de tous les trésors d'un monde nouveau. Tous deux joignaient, à la pitié des grands cœurs pour les opprimés, l'intelligence des vraies conditions de la prospérité des colonies. Tous deux, enfin, dénoncés, vilipendés, persécutés par les arides traitants ou les *conquistadores* sans pitié, et mal soutenus par leurs gouvernements, seront salués du titre de bienfaiteurs de l'humanité par la postérité reconnaissante.

§ 4. — ALGÉRIE ET TRIPOLITAINE

Alger et Tripoli offraient une quatrième et une cinquième portes pour pénétrer à l'intérieur de l'Afrique ; c'est de là, en effet, que depuis un temps immémorial des caravanes partaient pour

aller chercher l'ivoire et les esclaves au Soudan. Les caravanes parlaient d'un vaste lac intérieur, le *Ouangara*, d'où sortait un grand fleuve.

Les récits de Hornemann sur la grande oasis du Fezzan, qu'il avait visitée dès 1799[1], ne laissaient pas dormir les directeurs de l'*African Association* : ils y envoyèrent tour à tour le major Peddie (1816) et puis le capitaine Lyon (1819) ; le premier périt, le deuxième ne put dépasser la limite méridionale du Fezzan. Cependant le consul anglais de Tripoli assurait à son gouvernement, que la « route depuis la côte jusqu'au Bornou était aussi ouverte que celle de Londres à Edimbourg ». C'est d'après ces assurances que fut organisée l'expédition du major Denham. Parti à la fin de mars 1822 de Tripoli, accompagné du médecin Oudney et du lieutenant Clapperton, à travers le Fezzan, il parvint à Kouka, capitale du Bornou (17 février 1823) et reconnut le lac Tchad, dans son pourtour. Clapperton, poussant à l'ouest, visita, lui premier Européen, les villes nègres de Kano et de Sokoto ou Sakkata. On put désormais, d'après leurs

1. Cette oasis se trouve au sud de la Tripolitaine. Voir *Voyage de Hornemann dans l'Afrique septentrionale*, trad. franç. Paris, 1803.

récits, se faire une idée nette du Soudan central, de sa configuration physique et de sa distribution politique.

Sept ans après, le drapeau français flottait sur les murs de la Kasbah du dey d'Alger et marquait la fin de la domination de cette nation de pirates. La prise d'Alger (juillet 1830) ne marque pas seulement une date dans notre histoire coloniale ; mais elle ouvre une ère importante dans les explorations du Soudan par le nord. En effet, notre conquête et l'influence prépondérante que nous commencions à exercer en Tunisie et au Maroc, devait exciter la rivalité des Anglais et les pousser à chercher une compensation dans la région comprise entre le Haut-Niger et le lac Tchad.

Ces motifs ne furent pas sans doute étrangers à l'organisation de l'expédition de James Richardson, escorté de deux savants allemands, le docteur Overweg et Henri Barth. Partis à l'automne de 1850 de Tripoli, ils traversèrent le Fezzan, découvrirent la grande oasis d'Aïr (sans doute l'Agisymba des Romains) et parvinrent au lac Tchad. Richardson, en route, tomba le premier, victime du climat (décembre 1850).

En septembre 1852, un nouveau coup frappa

l'expédition : Overweg succomba. Sans se laisser abattre, Henri Barth fit d'abord une pointe vers le sud, dans le pays de l'Adamaoua et reconnut que la rivière Binoué est un affluent de la rive gauche du Niger. Puis, il se dirigea vers l'ouest, arriva à Sokoto, dernier terme de l'expédition de Clapperton, et, remontant la vallée du Niger au nord-ouest, parvint à Timbouktou. Il y séjourna de septembre 1853 à mai 1854, confirma et compléta la description qu'en avait donnée René Caillié, et retourna au Bornou, où il trouva l'adjoint qu'on lui avait envoyé, le docteur Vogel, et rentra en Europe (été 1855).

Cependant nos savants ne restaient pas en arrière, en Algérie. L'investigation archéologique et géographique suivait pas à pas la conquête militaire : nos officiers et nos ingénieurs levaient peu à peu la carte du pays occupé et décrivaient les villes, les monuments, les colonies établies et les mœurs des indigènes. De leurs travaux sont sortis deux ouvrages précieux : le *Tableau de la situation des établissements français* et l'*Exploration scientifique de l'Algérie*.

En 1850, s'ouvrait une série d'excursions dans le Sahara ; entre lesquelles méritent d'être signa-

lées : 1° celle d'Ismaël Bouderba, interprète du bureau arabe d'El-Aghouat, qui a fourni les premières informations précises sur le Sahara berbère et sur les Touareg, entre l'oasis d'Ouargla et Ghât ; 2° celle de Henri Duveyvier, en 1859, dans le Sahara algérien et tunisien, d'où il a rapporté une mine de documents précieux sur ce pays et ses habitants, les Touareg[1].

Ces explorations, dirigées à l'envi soit par des Anglais, soit par des Français vers ces deux buts, encore enveloppés comme d'une brume mystérieuse, Timbouktou et le lac Tchad, n'étaient que le prélude de l'activité missionnaire. Quelques dizaines d'années après, le cardinal Lavigerie envoyait ses « Pères blancs » fonder des stations apostoliques et ouvrir des écoles et dispensaires dans ces localités reculées du Sahara, dont nous avons parlé au chapitre précédent.

§ 5. — ZANZIBAR ET MOMBAÇA

Mombaça, jadis colonie portugaise florissante par le commerce, qui passa au milieu du XVIIIe siècle sous la domination de l'imam de Mascate et puis

1. Voir *Exploration du Sahara. Les Touareg du Nord*. Paris, 1864, avec carte.

du sultan de Zanzibar, a offert, ainsi que l'île de ce nom, une porte commode pour les explorateurs; en effet, c'était et c'est encore un point *terminus* où aboutissent les pistes de caravanes venues de l'intérieur. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles la Société missionnaire de l'Église anglicane y envoya un de ses agents les plus doués pour les langues et les plus résolus. Louis Krapf, un Wurtembergeois, après quelques tentatives infructueuses chez les Gallas, s'établit en mai 1844 à Rabbaï M' Pia, sur le continent, non loin de Mombaça. Il commença par payer au climat un tribut douloureux, il perdit sa femme et son unique enfant et fut pendant quelques mois terrassé par la fièvre; il guérit pourtant. Ayant reçu deux ans après un précieux renfort, par l'arrivée de son compatriote Jean Rebmann, et s'étant acclimaté, il entreprit de 1847 à 1852 des excursions à l'intérieur, qui étendirent le champ des terres connues. Leur découverte la plus extraordinaire fut celle de deux montagnes, aux cimes couvertes de neiges éternelles, un peu plus au sud de l'équateur, le Kenia et le Kilima Ndjaro (14 mai 1848).

Ils ne se contentèrent pas d'explorer, ils s'acquit-

tèrent bien de leur tâche apostolique. Les indigènes de ce pays de Djagga avaient la réputation d'être de féroces cannibales. Krapf et Rebmann les domptèrent, à force de bonne foi, de bonté et de désintéressement. Un jour que le roi Kmeri, pour le remercier des présents qu'il avait reçus, lui faisait offrir de l'ivoire, des esclaves et des bestiaux, Krapf lui fit cette réponse : « En aucune façon, je n'accepterai des esclaves, dit-il, car l'esclavage est contraire à la loi de Dieu. Quant à l'ivoire et au bétail, je n'ai pas besoin de ces choses, je ne suis pas venu dans l'Ouzambara pour y chercher des biens terrestres. Que le roi me donne quelques enfants intelligents qui ne soient pas esclaves, j'accepterai et les emmènerai à Rabbaï M' Pia pour leur instruction. Quand ils seront instruits, je les renverrai au roi et il verra alors, ce que maintenant il ne peut pas bien comprendre, quelle est mon affaire ici... » Krapf a donné là un bel exemple de la vraie méthode missionnaire, qui se sert d'objets sensibles pour toucher les esprits de ces grands enfants.

C'est en s'appuyant sur les données topographiques fournies par ces deux pasteurs, que la Société de Géographie de Londres résolut de

diriger une exploration dans cette partie de l'Afrique équatoriale. Elle en confia la direction à deux officiers de l'armée des Indes, Richard Burton et Speke qui, partis de Zanzibar (juin 1857), découvrirent le lac Tanganyika (13 février 1858). Au retour, en juillet, Speke reconnut au nord-ouest l'existence d'une autre « nyassa » qu'il ne vit qu'en partie et à qui il donna le nom de « Victoria ». Encouragé par ces résultats, Speke et un nouveau compagnon, Grant, entreprirent une seconde expédition dans ces parages ; se dirigeant un peu plus au nord, Speke retrouva le Victoria Nyassa (octobre 1861), et contourna la rive occidentale jusqu'à son extrémité septentrionale qui est un peu au nord de l'équateur. Mais, ayant négligé la rive orientale de ce lac, il ne put savoir s'il a de ce côté des affluents. Au nord-ouest, par contre, ils virent en déboucher une rivière considérable, qu'ils prirent pour la branche originelle du Nil blanc. Remontant au nord, ils arrivèrent à Gondokoro, sur le Bahr-el-Djebel et rencontrèrent Samuel Baker et sa jeune et courageuse femme qui, venant de Khartoum, allaient en sens inverse à la recherche des sources du Nil (juin 1861).

Dix ans après, les amis de la science géographique et ceux de la mission religieuse applaudissaient à une autre rencontre : Henri Stanley, l'envoyé du *New-York Herald*, parti de Zanzibar les premiers jours d'avril 1871, parvenait, au bout de sept mois, après avoir triomphé des Arabes hostiles et des fièvres, plus dangereuses peut-être, à retrouver David Livingstone, à Oudjiji, sur la rive est du lac Tanganyika. Ils en explorèrent ensemble la moitié septentrionale. Dès lors, les expéditions parties de Zanzibar ou de tel autre point de la côte orientale d'Afrique, se succèdent et éclairent de plus en plus ces régions obscures.

Le lieutenant Cameron, parti de Zanzibar, rencontra, fin 1873, le convoi de nègres fidèles qui rapportaient à la côte le corps de David Livingstone avec ses papiers plus précieux que la poudre d'or ; poursuivant à l'ouest, il reconnut le cours du Loukaya et du Loualaba, et, traversant tout le continent de l'est à l'ouest, arriva aux environs du Benguela, sur la côte de l'Atlantique (1873-78).

Henri Stanley entreprenait en 1875 une deuxième expédition pour son propre compte. Ayant réussi à transporter un bateau à vapeur jusqu'au lac Victoria Nyanza, il s'en servit pour

explorer complètement cette mer intérieure, et résida de longs jours dans l'Ouganda. En poussant hardiment à l'ouest, il atteignit le cours supérieur du Congo, découvrit les magnifiques chutes qui ont reçu son nom et reconnut le réseau de ce fleuve, dont il signala les deux grands affluents de la rive droite, l'Arrouhouimi et l'Oubanghi (1874-76).

Le lieutenant portugais Serpa-Pinto effectua la traversée du continent en sens inverse ; parti de Benguela le 12 novembre 1877, il traversa les régions inconnues du Nano, du Hirambo, du Bihé et, par le Haut-Zambèze, parvint au pays des Matebélés et au Transvaal (février 1879). C'est au cours de ce voyage qu'il rencontra à Lialoui, où il était tombé malade, le missionnaire Coillard qui, par ses soins, lui sauva la vie.

Ces grandes découvertes de Krapf et de Livingstone, de Cameron et de Stanley ont eu leur contrecoup heureux dans deux sphères voisines, mais distinctes : la mission chrétienne et la politique coloniale. Dans la première, les rapports des explorateurs, entre autres, la lettre de H. Stanley aux Chrétiens d'Angleterre, datée de la résidence de Mtesa, roi de l'Ouganda (1878), a donné une impulsion extraordinaire aux travaux apostoliques

dans l'Afrique équatoriale. Mission des universités d'Oxford, Cambridge et Dublin, et Société missionnaire de l'Église anglicane, Pères blancs et missionnaires allemands, s'élancèrent à l'envi dans ces nouveaux champs de travail et s'efforcèrent de porter les bienfaits de l'Évangile à ces populations, encore vierges, avant qu'elles fussent contaminées par les vices des Européens.

D'autre part, les appels de Livingstone et ses protestations indignées contre la traite des nègres avaient secoué l'apathie des puissances européennes, qui se décidaient à intervenir en faveur de l'humanité, sans oublier d'ailleurs leurs propres intérêts.

Ici, encore, c'est l'Angleterre qui prit les devants. Le commerce des esclaves, dans l'Afrique équatoriale, avait pour principal entrepôt l'île et le port de Zanzibar : Sir Bartle Frère, consul anglais dans cette ville, parvint à faire signer au sultan un traité qui abolissait ce honteux trafic (1873). De suite, les vaisseaux anglais arrêtèrent tous les navires arabes chargés de nègres et délivrèrent ces derniers. On ne savait trop que faire de cette foule de pauvres esclaves presque abrutis ; la colonie de Freretouwn, en face de l'île Mombaça,

fut fondée pour leur servir d'asile et de lieu d'apprentissage du travail libre. Deux ans après, au Congrès géographique de Bruxelles, le roi des Belges Léopold II acceptait des suffrages unanimes la charge de président effectif de l'*Association internationale pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique* (1876). C'est cette Société qui a donné naissance, au bout de quelques années, à l'État libre du Congo.

En 1885, enfin, la conférence de Berlin, convoquée par le prince de Bismarck, procéda au partage de l'intérieur de l'Afrique entre les grandes puissances, réservant à l'Allemagne de bons morceaux au Cameroun, au Togo et au Zanguébar (Afrique orientale allemande), mais s'occupa aussi de l'amélioration du sort des indigènes.

Elle prit, à cet égard, les deux résolutions suivantes : d'abord, toutes les puissances exerçant un droit de souveraineté dans ces territoires s'engageaient à concourir à l'abolition de l'esclavage, surtout de la traite. En deuxième lieu, elles promettaient de protéger, sans distinction de culte ni de nationalité, toutes les organisations tendant à instruire les indigènes. La liberté de conscience

et la tolérance religieuse étaient expressément garanties à ces derniers, comme aux Européens (art. II). D'après l'article IX, la traite des esclaves était interdite et les puissances déclaraient que les territoires formant le bassin du Congo ne pouvaient avoir ni de marché, ni de voie de transit pour la traite des esclaves, de quelque race qu'ils fussent.

La conférence réunie à Bruxelles (1888) par l'initiative du cardinal Lavigerie, et à laquelle prirent part, outre les puissances chrétiennes, chose remarquable, des plénipotentiaires de la Turquie, de la Perse et du sultan de Zanzibar, puissances musulmanes, confirma et compléta les décisions de Berlin. Elle rédigea en cent articles ce qu'on pourrait appeler le « Code noir du XXe siècle », destiné à extirper définitivement la traite et à préparer l'émancipation graduelle des « captifs de case ». On instituait à Zanzibar un bureau international, chargé de surveiller et de poursuivre la répression des faits de traite et d'envoyer les documents au Ministère des affaires étrangères de Belgique, qui les publierait chaque année.

Les décisions, prises par les puissances poli-

tiques à Berlin et à Bruxelles, ont donné une sanction éclatante aux vœux des explorateurs et des missionnaires et, en même temps, mis en pleine lumière les services qu'ils avaient rendus à la civilisation de l'Afrique, au prix de tant de sacrifices.

CHAPITRE VII

LES MISSIONS PROTESTANTES EN AFRIQUE. — LEURS CARACTÈRES ET LES NATIONS QUI LES ENTREPRIRENT

Les missions évangéliques ne sont arrivées en Afrique que deux siècles et demi après les Catholiques, parce que le Protestantisme, avant de se répandre au dehors, eut, d'abord, à lutter pour sa propre existence en Europe ; mais elles ont vite regagné le temps perdu. Aujourd'hui, elles l'emportent sur leurs émules, et par le nombre de leurs agents et par l'importance des résultats. Quant aux causes, les unes leur sont communes avec les missions catholiques, par exemple, les portes ouvertes sur l'intérieur du continent par les explorateurs, dont on a narré les exploits au chapitre précédent. D'autres leur sont propres et tiennent au caractère individualiste du Protestantisme. Le prosélytisme catholique eut à son ori-

gine et a gardé longtemps un caractère gouvernemental. La conversion des païens habitant les terres nouvelles était aux yeux des rois très catholiques de Portugal et d'Espagne un devoir de leur charge aussi impérieux que l'extermination de l'hérésie dans leurs États. C'était une des conséquences du principe de la religion d'État. On retrouve bien un peu de ce sentiment chez les premiers souverains protestants, qui se sont occupés d'évangéliser les indigènes, par exemple chez le roi de Suède, Gustave Wasa, envoyant des pasteurs aux Lapons, et chez Frédéric IV, roi de Danemark, en envoyant aux nègres de Guinée.

Mais ce souci louable fit bientôt place, dans les États protestants, à une autre préoccupation, la crainte de provoquer, par les entreprises des missionnaires, des troubles et des révoltes chez leurs sujets païens. C'est par ce motif que leurs très Hautes Puissances les États généraux de Néerlande, le gouvernement Danois, les rois d'Angleterre et la Compagnie des Indes paralysèrent, quand ils ne les interdirent pas, les premières tentatives missionnaires. Ainsi, la mission évangélique dépendit en général non de l'État, mais de l'initiative des particuliers ou des Églises ; elle n'en fut que plus

désintéressée, étant exempte de tout mobile de politique coloniale. C'est donc exclusivement à des hommes de foi ardente et de zèle humanitaire, aux pasteurs John Eliot et Hans Egede, au professeur Hermann Francke et au comte Zinzendorf, que la mission évangélique doit ses origines.

Pour l'Afrique, en particulier, toutes les nations qui comptent des Protestants, ont pris part à cette entreprise : Allemands et Scandinaves, Néerlandais et Anglais, Français et Suisses, Américains; nous étudierons à part les travaux des missionnaires de ces quatre groupes de nations.

§ 1. — MISSIONS ALLEMANDES ET SCANDINAVES

Si les missions protestantes d'Angleterre sont aujourd'hui les premières par le chiffre de leur budget et la grandeur des résultats[1], elles sont loin d'être les premières à l'ancienneté. La priorité appartient au Danemark et à l'Allemagne ; c'est là que le réveil piétiste fit vibrer d'abord la corde apostolique. Halle et Herrnhut furent, au début du XVIIIe siècle, deux foyers ardents de zèle

1. Elles contribuent pour deux tiers aux dépenses totales des missions évangéliques en Afrique.

pour l'évangélisation des païens. Il faut faire honneur à Frédéric IV, roi de Danemark, d'avoir compris son devoir en envoyant des missionnaires à ses sujets tamils de Tranquebar ; mais, sans les relations de son aumônier Lütkens avec H. Francke, le fondateur du *pädagogium* de Halle, il n'eût guère été en mesure de réaliser son généreux projet[1].

Quant à Zinzendorf, le restaurateur de l'Unité des Frères de Bohême de Moravie, il avait été imbu de l'esprit piétiste à Halle dans la maison du docteur Francke, et c'est aussi pourquoi il embrassa la même cause avec enthousiasme. Les piétistes ultras ont eu beau le renier à cause de la largeur de ses idées, ils ne peuvent nier qu'il n'ait été le filleul reconnaissant de Spencer, l'initiateur du piétisme. Bien plus, le pieux comte a si bien inculqué à l'Église morave son zèle apostolique, qu'elle considère toujours la mission étrangère comme son office majeur. A eux seuls, les Frères moraves ont plus fait en vingt ans, pour la conversion des païens, que toutes les

1. Plütschaû et Ziegenbalg, élèves de l'Institut de Halle, partirent sur un vaisseau danois, en 1705, pour Tranquebar, colonie danoise sur la côte de Malabar.

nations protestantes n'avaient fait en deux siècles.

1° *Les Moraves.* — C'est une circonstance — fortuite diraient les uns, mais nous dirons providentielle —, qui appela sur l'Afrique l'attention du comte Zinzendorf. Il avait été invité aux fêtes du couronnement du roi Christian VI. En conséquence, il se rendit avec trois de ses Moraves à Copenhague en 1731 ; ceux-ci rencontrèrent dans la suite du comte Laurig, gentilhomme de la cour, un nègre nommé Anton, originaire des Antilles danoises, et, en partie par curiosité, en partie par sympathie pour sa physionomie mélancolique, ils l'interrogèrent sur son pays et la condition des siens, qui travaillaient comme esclaves aux plantations de Saint-Thomas. Ses récits, rapportés à Zinzendorf, l'émurent de pitié. Rentré à Herrnhut, il entretint de cet épisode son Église naissante, qui y prit un vif intérêt. Comme, deux jours après, une troupe de jeunes Moraves passait en chantant sous les fenêtres de son château, il s'écria en les montrant du doigt : « Il y en a, parmi ces braves gens, qui seront les messagers de l'Évangile auprès des païens de Saint-Thomas, du Groen-

land et de Laponie[1]. » Ce fut là comme une étincelle d'amour, qui jaillit au premier contact entre un type du monde africain et la conscience d'Européens protestants.

Après une année de préparatifs deux Moraves, un potier, L. Dober, et un charpentier, D. Nitschmann, partirent en effet pour les Antilles (1732). Il débarquèrent à Saint-Thomas, où ils fondèrent leur première station ; de là, eux et les frères qui les rejoignirent portèrent aux noirs esclaves les consolations de l'Évangile et les rudiments de leurs métiers. En dépit des mille vexations qu'ils eurent à subir, soit des planteurs ombrageux, soit de l'administration tracassière de la colonie, ils contribuèrent à l'amélioration des esclaves à Saint-Thomas et dans les Antilles voisines (1732-1754).

En 1736, on reçut à Herrnhut, la métropole des Frères moraves, une lettre datée de la ville du Cap. C'étaient deux braves Néerlandais, Alphen et de Bruyn, qui, émus de pitié par la situation faite aux indigènes dans cette colonie, alors aux Pays-Bas, et par leur état de dégradation morale, sollicitaient leur aide. Huit jours après, Georges

1. Voir les « Instructions de Zinzendorf aux jeunes gens. »

Schmidt, un Bohême protestant, partait pour le Cap. Tout illettré qu'il fût, il était bien qualifié pour l'œuvre missionnaire, car il était animé d'une foi profonde. Un gouverneur catholique l'avait jeté dans la prison du Spielberg à cause de sa religion; il y avait langui six années sans que rien, ni mauvais traitements, ni promesses ait pu faire fléchir sa conscience.

Les Moraves, avec une hardiesse étonnante pour une si petite Église, entamèrent la conversion de l'Afrique par quatre côtés à la fois : Alger, le Caire, la côte de Guinée et le cap de Bonne-Espérance. Vaincus sur les trois premiers points, soit par le fanatisme musulman, soit par un climat meurtrier[1], ils concentrèrent leurs efforts sur le quatrième champ de travail, et là, à force d'une patiente énergie, ils parvinrent à prendre pied et à fonder une œuvre qui a grandement contribué à la civilisation des Hottentots, des Cafres et au soulagement des lépreux.

Lorsque Georges Schmidt s'établit à Bavians-

1. En 1768, cinq Moraves s'établirent dans la colonie danoise de Christiansborg (Guinée). Au bout de quelques mois, tous étaient emportés par la fièvre. On les remplaça une et deux fois : la mort faucha les nouveaux venus. Il fallut renoncer à la tâche. L'œuvre fut reprise soixante ans plus tard par les missions de Bâle.

Kloof (à 50/60 milles à l'est de la ville du Cap), en 1737, les Hottentots étaient si méprisés des fermiers hollandais ou « Boers » qu'il put lire cet avis affiché à la porte de plusieurs églises : « Ici, défense aux Hottentots et aux chiens d'entrer. » Il essaya de les évangéliser, et, comme leur langue était difficile, il se servit du hollandais, que beaucoup comprenaient. Au bout de six années, il avait recruté une cinquantaine de néophytes ; mais la Compagnie de colonisation, voyant ces conversions d'un mauvais œil, porta plainte et Schmidt fut rappelé et non remplacé. Le petit troupeau fut abandonné à lui-même pendant un demi-siècle. Mais la semence était tombée en si bonne terre qu'en 1792, quand les Moraves, sous un gouverneur mieux disposé, reprirent l'œuvre, ils trouvèrent encore quelques « Khoi-Khoïn »[1] qui avaient gardé la foi chrétienne et l'habitude de prier, entre autres une vieille négresse, Léna, presque aveugle. La station fut baptisée du nom de Gnadenthal (vallée de la Grâce) et c'était justice, car l'action de l'Esprit-Saint, pendant ce long interrègne, avait été manifeste. En 1800, la station était devenue un village de 1200 âmes, avec un moulin et plu-

1. C'est le nom que se donnent les Hottentots.

sieurs ateliers de forgerons, de charpentiers, couteliers, etc. On sait, en effet, que le propre des missions moraves est de former des colonies d'agriculteurs et d'artisans. Aujourd'hui Gnadenthal est une des stations les plus prospères du Sud africain, avec plus de 3 000 Hottentots chrétiens et policés, qui à leur tour sont un foyer de culture morale et industrielle pour leur race.

En 1828, les moraves entreprenaient la mission chez les Cafres, en partant d'Enon comme quartier général ; ils établirent leur première station en Cafrerie à Silo, à 600 milles à l'est du Cap. Après mille tribulations causées par les guerres des Anglais et des Cafres (1835 et 1880), ils ont réussi à s'y maintenir et même à en fonder de nouvelles. Leurs stations forment une espèce d'oasis, au milieu d'un désert aride et d'une région dévastée par la guerre. Un peu plus tard, en 1885, ils ont fondé une mission au nord du lac Nyassa, dans la partie sud-ouest de l'Afrique orientale allemande, au pied des monts Roungoué (1821) ; ils y ont enseigné aux indigènes à construire et à labourer[1].

1. La Mission morave comptait, en 1902, 12 stations et 9 annexes, desservies par 30 missionnaires ; 10 180 néophytes ; 22 écoles, avec 2 000 élèves.

Mais l'œuvre peut-être la plus admirable des Moraves en Afrique, est celle qu'ils ont accomplie auprès des lépreux. A 70 milles au sud-est du Cap, près de la mer, loin de toute habitation humaine est une lande, entourée si près de rochers si hauts qu'on n'y peut voir que le ciel et la terre, de là le nom que lui avaient donné les Néerlandais : *Hemel en Aarde*. Le gouvernement colonial y avait établi un hôpital de lépreux hottentots (1818) avec un vaste terrain enclos de hautes murailles et une seule porte d'entrée. C'est bien sur le portail de cette demeure qu'on aurait pu inscrire les mots que Dante lut écrits à l'entrée de son Enfer : *Lasciate speranza voi ch'entrate*. Le soin de ces parias fut confié aux Moraves, qui s'acquittèrent de leur tâche pendant quarante-quatre ans avec conscience. Le directeur, Leitner, eut la joie, à sa mort, de compter parmi eux quatre-vingt-quinze néophytes. Chose remarquable ! aucun Morave ne fut atteint par la maladie si contagieuse. Et quand le gouvernement anglais voulut les remplacer par des aumôniers anglicans, les moraves quittèrent, les larmes aux yeux, cette Maison où ils avaient pourtant été témoins de souffrances si horribles.

2° *Missions de Bâle.* — Comme l'Unité des Frères moraves, ainsi la Société des missions évangéliques de Bâle procède du réveil de Spener; mais, pas plus qu'elle, elle n'est exclusive. Fondée en 1818, pour les hommes sortis des cercles piétistes du Wurtemberg, unis à des Bâlois, elle s'est ouverte aux Réformés comme aux Luthériens. Sous l'impulsion d'inspecteurs doués d'un réel talent d'organisation, tels que Blumhardt et Josenhans, elle a fourni ses premiers ouvriers à la Société des missions de Londres et étendu ses champs d'action sur trois continents.

C'est en 1828 qu'elle s'attaqua à l'Afrique : elle reprit, à la requête du roi de Danemark, la mission de Christiansborg (Côte de l'Or) abandonnée par les moraves depuis un demi-siècle et fit consacrer ses agents par l'évêque du Seeland. Des sept premiers missionnaires, cinq succombèrent au paludisme. L'un des survivants, André Rys, eut l'idée heureuse de chercher dans la région montagneuse un endroit salubre, qui pût tenir lieu à la fois de sanatorium et de base d'opérations. La station fondée par lui à Akropeng, en 1835, réalisait ces conditions, et c'est là que, avec l'aide de Dieterlé, il eut la joie de fonder la première

église de nègres chrétiens. Les débuts furent difficiles; après trente-quatre années de travaux méthodiques, cette église ne comptait que 805 membres. Mais à partir de 1857, l'accroissement fut rapide et suivit presque une progression géométrique[1]. Cependant, deux autres missionnaires, J.-G. Zimmermann et Christaller, avaient composé de petits livres et traduit la sainte Écriture, le premier dans le dialecte *ga*, le second en *chi*, parlés par les indigènes[2]. On ouvrit partout des écoles qui comptent aujourd'hui plus de 5 000 élèves, des ateliers professionnels, et on institua une école normale pour les évangélistes noirs. Aujourd'hui le réseau missionnaire s'étend sur tout le pays des Aschanti, capitale Coumassi, et déborde sur la colonie allemande voisine du Togo. Le triomphe de cette entreprise civilisatrice sur les obstacles formidables venant soit du climat, soit du caractère féroce des Aschanti, est un des plus beaux exemples de ce que peut la ténacité jointe à la méthode.

La mission de Bâle n'a pas été moins heureuse

1. En 1866, 1 018 membres; en 1876, 1 934 : en 1887, 7310 ; en 1898, 9 647 ; en 1902, 18 640.

2. H. Gundert. *Die evangelische Mission*. Calw et Stuttgart, 1904, p. 79.

au Cameroun. A la suite de la prise de possession de ce pays par l'Allemagne, elle fut chargée de reprendre l'œuvre commencée par les Baptistes anglais, qu'on soupçonnait d'exercer leur influence au profit de leur gouvernement (1887). Tout en respectant les droits acquis par ces derniers, les missionnaires allemands ont réussi à grouper 3 055 chrétiens autour de neuf stations principales avec de nombreuses annexes; leurs cent trente-sept écoles sont fréquentées par 3 185 élèves; ils ont revisé la version de la Bible en langue *doualla* par Saker et ont pénétré à l'ouest dans la région montagneuse et au nord par les fleuves Wouri et Mungo.

3° *Missions de Berlin.* — Bien que l'Allemagne du Nord, dans la première moitié du XIXe siècle, fût loin d'avoir les tendances impérialistes, qui ont prévalu depuis la guerre de 1870-71, il était impossible que Berlin, l'un des foyers toujours ardents du piétisme luthérien, n'eût pas sa — et même ses sociétés missionnaires. L. Jænicke, pasteur de l'Église bohême de Berlin, en fondant en 1800 le premier institut missionnaire qu'il y eût en Allemagne, était isolé et ressemblait à Jean-

Baptiste prêchant dans le désert. Il était, en fait, un précurseur. Aujourd'hui la capitale de l'Empire allemand compte trois Sociétés missionnaires : la Société dite de Berlin I, fondée en 1824 ; celle fondée par le professeur Gossner en 1836, dite Berlin II, et enfin la Société créée en 1886 par Diestelkamp, secondé par le professeur de Bodelschwingh pour la mission dans l'Afrique orientale allemande. Il suffira, pour notre objet, d'indiquer sommairement les résultats obtenus par la première.

Celle-ci a envoyé ses agents dans trois champs : chez les Koranna, au sud-ouest de l'État d'Orange (depuis 1834), et dans la province diamantifère du Griqua-Occidental ; chez les Bassoutos du Transvaal (depuis 1859) et enfin au pays de Kondé, au nord du Nyassa, dans l'angle sud-ouest de l'Afrique orientale allemande (1891). Elle compte actuellement vingt-sept stations, avec 20 919 néophytes répartis en dix cercles synodaux. L'une de ses plus belles créations, au point de vue de la civilisation, est la ville de Botchabelo, avec ses 4000 habitants chrétiens et des ateliers industriels en pleine activité (près Middelburg, Transvaal), qui s'est maintenue malgré les désastres de la guerre du Transvaal.

4° *Mission rhénane*. — Les Églises protestantes unies de la Prusse rhénane, où l'union entre Luthériens et Réformés n'a pas refroidi le zèle, eurent dès 1819 à Barmen une Société missionnaire, qui fut d'abord une filiale de la Société de Bâle, mais se rendit autonome bientôt après. En 1824, ses premiers agents débarquèrent au Cap et se mirent bravement à évangéliser les Hottentots au nord-ouest de la ville, à Stellenbosch, en remontant la côte vers l'embouchure du fleuve Orange. Onze ans après, dépassant la zone habitée par la race hottentote, ils s'attaquèrent aux tribus nègres des Namas, des Herreros, ces guerriers redoutables[1], et enfin des Ovambos, entre le fleuve Orange et le Kounene. Cependant, la maison de commerce Lüderitz (de Brême) ayant fondé à Otjimbingué un comptoir prospère, l'Allemagne prit possession du territoire et l'érigea en colonie du Sud-Ouest africain, ce qui donna de la consistance à l'œuvre des évangélistes. Ceux-ci se sont efforcés d'inculquer à leurs néophytes le goût du travail agricole et industriel ; le révérend Hugo Hahn, entre

1. C'est bien à tort que les missionnaires allemands ont été accusés d'avoir provoqué la récente révolte des Herreros contre l'Empire.

autres, s'est distingué par son talent d'éducateur.

La mission rhénane compte aujourd'hui : 15 836 chrétiens, groupés en vingt-cinq stations dans son cercle du Cap, et environ 12 515 âmes groupées en vingt-quatre stations dans le cercle du Sud-Ouest africain.

5°-6° *Missions de l'Allemagne du Nord et de Hermannsburg.* — La Société des missions de l'Allemagne du Nord, qui a son siège à Brême et celle de Hermannsburg (Hanovre) marchent sur les traces de leurs aînées (1852). La première a entrepris, depuis 1848, l'évangélisation de la tribu des Evhe (Côte des Esclaves), qui se trouve en partie dans la colonie allemande du Togo, en partie dans la colonie anglaise de la Côte de l'Or. Malgré les difficultés résultant de ce partage, qui exige l'emploi de deux langues différentes dans les écoles, elle a réussi à grouper 2 908 indigènes en cinq stations et reçoit dans ses écoles un millier et demi d'enfants.

Ce qu'il y a d'original dans la seconde, c'est que son fondateur, L. Harms, pasteur à Hermannsburg sut enflammer une paroisse de paysans pour la cause missionnaire. Ce village de 3 000 âmes, situé au fond du Hanovre, donna de quoi équiper

un navire, baptisé la *Candace*, pour transporter quatre évangélistes jusqu'à Port-Natal. De là, ils se rendirent dans le nord du Transvaal et se mirent à évangéliser les Bassoutos, qui jusque-là avaient été traités par les Boers comme des esclaves (1857). De là, ils ont étendu leur action chez les Zoulous qui sont en territoire britannique. Au bout de près d'un demi-siècle de travail patient, ces énergiques apôtres ont groupé plus de 43 327 indigènes, répartis entre vingt-six stations.

7° *Missions scandinaves.* — Les Suédois et les Norvégiens, à leur tour, se sont souvenus que c'était à l'initiative de deux Scandinaves, le pasteur H. Egede et le roi Frédéric IV, qu'était dû le mouvement missionnaire au XVIIIe siècle. Les premiers ont, en 1866, établi à Massaoua, sur la mer Rouge, leur quartier général ; partis de là, ils ont réussi à fonder quelques stations dans la colonie italienne d'Erythrée, dans le pays de Kounana et dans la province d'Hamasa, au nord-ouest de l'Abyssinie[1].

1. La mission suédoise comptait, en 1902, dix stations avec 502 chrétiens et quatorze écoles avec 305 élèves.

Les seconds ont créé à Madagascar une mission plus importante. Suivant accord avec la Société des missions de Londres, ils ont choisi la province du Betsileo comme champ de travail (1867). Après avoir prêché l'Évangile dans cette province, leur sollicitude s'est étendue aux Sakalaves de la côte occidentale de l'île, et même à certaines localités de la côte sud-est, jusque-là inexplorée par les Européens. Les résultats obtenus au bout de trente ans d'un travail méthodique sont des plus remarquables (1900). Ils ont réussi à grouper dans leurs églises 51 319 Malgaches, entretiennent cinq cents écoles, fréquentées par 42 905 élèves[1]. Ils ont, en outre, établi une école normale et un séminaire théologique, une léproserie à Sirable et une école de médecine, annexée à l'hôpital de Tananarive.

Si, maintenant, nous essayons de dégager les traits distinctifs de ces missions allemandes et scandinaves, les voici : d'abord, sauf la mission de Hermannsburg et les Norvégiens qui sont exclusivement luthériens, toutes sont animées d'un esprit conciliant à l'égard des missions de

1. Le personnel de la mission compte 28 missionnaires, 10 médecins, 72 auxiliaires indigènes et 4 diaconesses.

nationalité ou de confession différente. Suivant le bel exemple donné par le comte Zinzendorf, la plupart des comités directeurs sont composés de Luthériens et de Réformés qui, sans vouloir renverser les barrières qui les séparent dans leur patrie, se sentent pourtant assez rapprochés par la foi pour travailler ensemble à l'évangélisation des Africains. En second lieu, elles s'efforcent de maintenir une discipline morale rigoureuse parmi les nègres convertis, dont la nature sensuelle n'est que trop encline à se relâcher. Ensuite, ces missionnaires allemands ont fait preuve d'un talent philologique extraordinaire pour apprendre les dialectes des tribus hottentotes ou bantoues, auxquelles ils avaient affaire et y traduire tout ou partie des saintes Écritures. Ils ont donné une vive impulsion à l'apprentissage des métiers, comme à l'agriculture; enfin, la plupart, comme les moraves, ont ouvert des comptoirs pour le troc ou la vente des marchandises. Les missionnaires de Bâle en ont fait autant sur la Côte de l'Or, non pas certes dans un esprit de lucre, mais pour augmenter les ressources de la mission.

§ 2. — MISSIONS NÉERLANDAISES ET ANGLAISES

La République des Provinces-Unies des Pays-Bas, ainsi que les Compagnies hollandaises de colonisation ont toujours vu d'un œil méfiant les missionnaires travailler à l'évangélisation des indigènes. Qu'on ajoute à cela le tempérament flegmatique des Néerlandais et l'on s'expliquera le peu d'empressement qu'ils ont montré pour cette cause. Et pourtant, il eût été étrange qu'une nation, qui au XVIe siècle a déployé un courage aussi héroïque pour défendre sa foi contre l'Inquisition espagnole et ensuite tant de génie dans ses entreprises coloniales, se désintéressât entièrement d'une œuvre qui concerne au plus haut point la civilisation.

Dès 1625, le professeur Walæus fonda à Leyde, sous le nom de *Seminarium Indicum*, une école pour la formation des pasteurs-missionnaires aux Indes orientales; mais après treize ans, la Compagnie des Indes, s'inquiétant de la propagande faite par eux, la laissa fermer, faute de subvention. Il fallut attendre jusqu'en 1797 pour voir se fonder à Rotterdam la

Société sud africaine pour favoriser l'extension du Royaume du Christ. Théodore Van der Kemp et Kicherer, qui en avaient été les promoteurs, partirent deux ans après pour le cap de Bonne-Espérance et y commencèrent la prédication aux Hottentots. L'Église réformée hollandaise du Cap, stimulée par cet exemple et secondée par des pasteurs zélés, venus d'Écosse, par exemple Murray, s'est acquittée, surtout depuis le milieu du XIXe siècle, de son devoir vis-à-vis des indigènes dans la colonie du Cap et au dehors dans l'État d'Orange et au Transvaal. Elle comptait, en 1902, de 18 à 20 000 chrétiens hottentots ou cafres, groupés en trente stations. Ils ont aussi ouvert de nombreuses écoles, auprès du lac Nyassa.

Mais, en 1815, le Cap passait sous la domination britannique et dès lors les différentes Sociétés de mission anglaises s'élancèrent à l'envi dans la vaste carrière ouverte à leur activité. 1° La doyenne de ces associations est la *Société pour la propagation de l'Évangile*[1]. Dès l'année 1752, elle envoyait un prédicateur itinérant à la côte de Guinée, plus tard le nègre

1. *Society for the Propagation of the Gospel;* généralement désignée par les lettres S. P. G.

Quaque à la Côte de l'Or, enfin un catéchiste à Sierra Leone (1787). Ce n'étaient là encore que des éclaireurs, chargés de reconnaître le champ de travail. En 1820, la société commença avec vigueur l'évangélisation des colons dans la ville du Cap et aux environs, mais trente ans après seulement, sous l'énergique impulsion de l'évêque anglican Gray, elle entreprit celle des indigènes. En 1864, elle entra à Madagascar, dans des champs de mission déjà occupés par d'autres sociétés ; elle y recruta 11 000 néophytes et a créé un évêché à Tananarive. Aujourd'hui en effet, la S. P. G. est imbue des idées de la Haute Église ; elle prête son concours financier à la Société des missions anglicanes et se préoccupe avant tout de créer des évêchés dans les chrétientés africaines. C'est avec son aide qu'a été fondé, à l'île Barbade, l'institut Codrington, pour le recrutement d'évangélistes noirs destinés à la mission en Guinée.

2° La *Société des missions de l'Église d'Angleterre*, fondée en 1799, s'appela dans le principe : *Society for mission to Africa and the East*, ce qui marque bien que l'Afrique tenait la première place dans ses projets. Elle prit pour devise ces

mots : « Il faut des hommes d'esprit religieux, pour accomplir une œuvre spirituelle, » et, chose curieuse, jusqu'à la fondation de l'institut missionnaire d'Islington, elle recruta ses agents dans l'Allemagne, qui alors était un grand réservoir d'hommes idéalistes. Le seul institut de Bâle lui a fourni quatre-vingts missionnaires, dont plusieurs furent des types accomplis. En 1814, la Société envoya des agents à Sierra Leone ; l'un d'eux, le Hanovrien B. Jansen, parvint à semer dans ce sol ingrat, grâce à une endurance remarquable. Six ans plus tard, on entreprit l'évangélisation des Hottentots du Cap, chez qui déjà les moraves et Van der Kemp avaient été à l'œuvre. C'est dans ce poste que se distingua le révérend Gray ; avec un très faible personnel, il parvint à rayonner sur un territoire immense. Sa nomination comme premier évêque du Cap ne fut que la consécration de ses éclatants services de missionnaire évangélique. De là, la mission anglicane a étendu son action sur les différentes provinces : dans la vallée du Moyen-Niger (1843) ; à Mombaça et sur la partie avoisinante de la côte (mission Krapf et Rebmann depuis 1844), à la suite de l'appel de Stanley (1875) ; dans l'Ouganda où, après mille tribulations

qui ont été jusqu'à des combats sanglants entre néophytes catholiques et protestants, la mission a fini par grouper 164 000 néophytes, grâce à l'énergie de l'ingénieur Mackay et des autres missionnaires[1], à Frere Town, en face de Monbaça, où elle a fondé une ville pour l'éducation des esclaves affranchis (1874), et enfin dans la vallée du Kibouezy (1892), au nord-est du Kilma-Ndjaro, ils ont fondé, à l'instar du « Lovedale », une station avec une école industrielle, appelée New Lovedale, et qui est en bonne voie.

En somme, la mission anglicane, avec l'aide de la S. P. G. a réussi à grouper des chrétientés florissantes[2] autour d'une quinzaine d'évêchés, qui ne paraissent pas avoir souffert de leur séparation d'avec l'État, ou, comme on dit en anglais, du *disestablishment*, qui eut lieu en 1875. Voici les principaux : le Cap (1847) ; Sierra-Leone (1852) ; Natal (1853) ; Grahamstown (1863) et Bloemfontein (1863) ; évêché des Zoulous (1870) ; Saint-Jean, en Cafrerie (1873) ; Tananarive (1875) ; Prétoria (1878) ; Zanzibar et l'Est africain ; l'Afrique

1. Dans ce même Ouganda il y a eu entre 212 669 catholiques 40 300 musulmans ; mais il reste encore 380 279 païens.

2. De 92 à 100 000 membres, dont un quart sont communiants.

équatoriale orientale ; l'Afrique équatoriale ouest ; la Nigeria ; le Nyassa et Machona, dans la Rhodésia. A ces évêchés sont annexées de nombreuses écoles ; plusieurs sont des écoles d'arts et métiers d'où sortent des charpentiers, forgerons, ferblantiers, mécaniciens ; les plus réputées sont à Grahamstown, Keiskamahouek (en Cafrerie), Zonnenbloem (près du Cap) et New-Lovedale (en Kibouezy).

Ces centres de travail libre exercent depuis longtemps une influence civilisatrice sur les tribus environnantes, au témoignage des observateurs les moins prévenus en faveur des missions chrétiennes. Voici, entre autres, celui d'E. Reclus, sur la colonie de Sierra Leone : « Sous l'influence des missionnaires anglais, les nègres affranchis de Sierra Leone se sont attachés aux différentes Églises chrétiennes, les prédicateurs et professeurs de religion sont la plupart nègres. Les enfants vont régulièrement à l'école. L'exemple de Free-Town a porté les tribus des Sou-Sou et des Limba (bassin des Scarcies) à supprimer l'esclavage. Il s'y est formé un État de nègres libres qui a su se faire respecter de ses voisins [1]. »

1. Voir E. Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, t. XII. — *Afrique occidentale*.

3° *Missions de Londres.* — La Société des missions de Londres, fondée en 1795 sur une base non confessionnelle, envoya quatre ans après les Néerlandais Th. Van der Kemp et Kicherer prêcher l'Évangile aux Hottentots du Cap. Ils y fondèrent les premières chrétientés et leurs successeurs établirent aussi des stations prospères chez les Hottentots métissés de Boers hollandais, qu'on désigne sous le nom de *Griquas*. En 1819, le Dr Philip allait à son tour évangéliser les Buschmen dans le bassin du Haut-Orange et, comme on l'a vu plus haut, était le promoteur du mouvement antiesclavagiste. L'année suivante, la mission de Londres envoyait ses agents presque en même temps dans deux champs nouveaux et immenses : la région comprise au nord entre le plateau montagneux du Cap et le lac Ngami, et occupée en partie par le désert de Kalahari et la grande île de Madagascar (1820). Enfin (1877), elle créait deux stations importantes à l'est du lac Tanganyika, Ourambo et Oudjiji, en mémoire de Livingstone. La mission eut en général la main heureuse dans le choix de ses agents; elle a dû reculer sur certains points, par exemple chez les Cafres, mais sur d'autres, elle a remporté des

victoires éclatantes, par exemple : à Madagascar.

Son œuvre est trop considérable pour pouvoir être exposée ici en détail : il suffira, pour l'objet de cet ouvrage, de signaler les principaux résultats obtenus. En 1850, l'évangélisation dans la région du Cap était assez avancée pour que la Société de Londres pût abandonner les 35 000 chrétiens indigènes à eux-mêmes; les cinquante églises qu'ils formaient se groupèrent en une, qui paraît bien vivante [1]. Au point de vue moral et social, l'action de ses agents n'a pas été moins heureuse.

Pendant les quarante-neuf années de son séjour à Kourouman, Moffat, secondé par sa femme, sa fille et son gendre David Livingstone, a non seulement étendu le champ de la mission jusqu'au lac Ngami et au cours du Haut-Zambèze, mais il a policé et moralisé les Betchouanas ; de nomades, il en a fait des agriculteurs sédentaires.

Le fils d'un des néophytes de Livingstone, Khama, baptisé par un missionnaire de Hermannsburg, a, dans son petit royaame de Bamanguato chez les Betchuanas, interdit et à peu près supprimé l'usage de boissons alcooliques. Le docteur

1. L' « Union congrégationnelle » comptait, en 1902, 96 000 membres, outre l'Eglise du Natal, qui forme annexe.

Mackenzie, d'autre part, chef de la mission des universités anglaises, dans le Haut-Chiré, frayait la voie aux entreprises coloniales de Cecil Rhodes.

Mais les services de ces hommes sont peu de chose en comparaison de ceux, que Livingstone a rendus à la cause de la civilisation. Non seulement, comme on l'a vu au chapitre VI, il a, par ses explorations, soulevé en grande partie le voile qui cachait l'Afrique équatoriale, mais il a, en temps et hors de temps, combattu le fléau de la traite et s'est efforcé d'abolir les coutumes barbares des indigènes. Sur le premier point, il s'est quelquefois trouvé en conflit avec le comité directeur de la mission de Londres, dont, emporté par son zèle, il dépassait les instructions. Les directeurs, avec une vue un peu bornée, craignant qu'il ne sacrifiât le devoir missionnaire au plaisir, d'ailleurs coûteux, de l'exploration, lui firent adresser un jour, par le secrétaire, une lettre d'avertissement (avril 1856). La réponse de Livingstone vaut la peine d'être citée, car elle révèle le haut idéal qu'il se faisait de la mission évangélique :

« J'avais pourtant imaginé, dans ma simplicité, que mes prédications, mes conversations et mes

voyages étaient aussi étroitement liés à la diffusion de l'Évangile, que les Boers voulaient le permettre. Le projet d'ouvrir une route d'une mer à l'autre aux populations de l'intérieur avait été formellement approuvé par les directeurs. Sept fois, j'ai failli mourir sous les coups des sauvages en exécutant ce programme, sans me douter que je ne fusse pas sur le chemin du devoir... J'y parviendrai ou j'y périrai... Les grâces, que j'ai reçues, m'obligent à poursuivre ma tâche, malgré le veto du comité. Si ce dessein vient de Dieu, les moyens se trouveront ailleurs [1] ! »

4° *Missions baptistes anglaises.* — Les dissidents anglais n'ont pas attendu le signal des Anglicans pour entreprendre la mission étrangère. Que dis-je? Ce sont des *dissenters*, John Wesley et W. Carey, qui l'ont donné en Grande-Bretagne. La Société baptiste est la seconde en date des grandes missions anglaises (1792), et elle jeta de prime abord les yeux sur l'Afrique. Après plusieurs tentatives infructueuses (depuis 1795), ils réussirent à prendre pied dans l'île espagnole Fernando-Po, au golfe de Guinée; de là ils pas-

1. Rod. Reuss, *D. Livingstone.* Paris, 1885.

sèrent dans le Cameroun, où ils fondèrent la ville de Victoria, devenue aujourd'hui le chef-lieu de la colonie allemande. Ils y exercèrent pendant quarante ans une influence remarquable, grâce au talent de leurs agents, entre autres d'Alfred Saker, qui était très bien doué pour les langues. « Des coutumes sanguinaires, écrit un voyageur peu favorable aux missions chrétiennes, ont été abolies, les sorciers réduits à se cacher dans les forêts. Les fétiches sont l'objet de la risée des vieux comme des jeunes ; des maisonnettes bien bâties s'élèvent partout. Bref, la transformation est merveilleuse. »

Pourquoi faut-il que cette œuvre, civilisatrice au premier chef, ait été troublée par la politique? Le gouvernement allemand, après avoir pris possession du Cameroun, témoigna aux missionnaires anglais une telle méfiance, que ceux-ci cédèrent leurs postes à la mission de Bâle (1887). Néanmoins les chrétientés indigènes formées par eux se sont maintenues indépendantes.

Les Baptistes se sont dédommagés de cette perte en concentrant leurs efforts sur leur mission du Congo. En effet, depuis 1879, partis de Victoria, ils avaient été les pionniers dans ce pays,

jadis évangélisé par les Portugais, mais où les missions catholiques étaient en décadence. Ayant établi leur quartier général à San Salvador, ils remontèrent le Congo à l'aide des deux bateaux à vapeur, offerts par le généreux Arthington, et fondèrent neuf stations qui s'échelonnent jusque tout près de l'équateur, à Stanley Falls. Les résultats numériques sont un peu maigres : 607 communiants et 3025 élèves dans leurs écoles.

Presque en même temps qu'eux, le célèbre promoteur de la mission, Grattam Guinness (de Londres) inaugurait la mission intérieure du Congo, appelée encore « mission Livingstone ». Ses vingt-six missionnaires, y compris des femmes, se mettaient à évangéliser les Ba-lolos, dans le cours moyen du Congo. Malheureusement, ces agents étaient insuffisamment préparés ; ils furent décimés par le climat, et le directeur, découragé, remit la mission aux baptistes américains.

Il faut faire honneur à ces missionnaires baptistes d'avoir les premiers signalé à leur gouvernement et par lui aux puissances signataires de l'Acte de Bruxelles, les exactions commises par les administrateurs belges sur les nègres du Congo ; ces révélations ont amené le roi Léopold à faire

faire une enquête sur ces faits odieux. Si, par là, les baptistes ont encouru la colère et les avanies de la part des fonctionnaires coupables, ils ont, par contre, bien mérité du Christianisme et de l'Humanité.

5° *Missions méthodistes ou wesleyennes.* — On connaît la réponse de John Wesley à l'évêque de Bristol qui lui reprochait d'avoir prêché en dehors du diocèse, où il était clergyman : « *Mon diocèse, c'est le monde !* » Chez un tel homme, la mission étrangère repondait à ce besoin de foi expansive, qui est au fond de toute âme croyante. Aussi le vit-on, dès 1735, s'embarquer pour l'Amérique où il prêcha l'Évangile aux nègres de Géorgie. Ses disciples, les méthodistes, n'attendirent pas d'avoir constitué une Société de mission — ce qui n'eut lieu qu'en 1814 — pour s'occuper des païens. Comme les moraves, chacun d'eux se croyait tenu d'annoncer l'Évangile à ceux qui l'ignorent. Dès 1796, ils fondèrent une station à Sierra Leone ; l'œuvre y a si bien prospéré qu'aujourd'hui l'Église wesleyenne y compte 750 000 membres et 150 pasteurs indigènes ; elle étend ses ramifications de la Gambie au Niger. Ils

n'ont pas craint d'établir un poste à Lagos, sur la meurtrière Côte de l'Or.

Peu après l'annexion du Cap à l'Angleterre, les Wesleyens y entreprirent l'œuvre apostolique : leurs efforts ont été couronnés de succès. Ils l'ont étendue sur la région nord-est, habitée par les Cafres et les Zoulous ; leurs quatre ou cinq districts, comprenant 95 000 à 100 000 Chrétiens indigènes, avec des églises et des écoles bien fréquentées, sont constitués depuis 1881 d'une façon autonome sous le titre de *Mission wesleyenne méthodiste de l'Afrique du Sud*. C'est parmi eux qu'a pris naissance le mouvement dit « Ethiopien »[1].

6° *Missions écossaises*. — L'Écosse est un pays pauvre, par rapport à l'Angleterre, mais qui ne lui cède en rien en fait d'initiative intelligente et de foi expansive. Le docteur Baïkie, Cameron, Moffat, Livingstone, les Murray, docteur Mackenzie, déjà cités, en sont la preuve éclatante, dans le domaine des missions ou de l'exploration. Aussi, presque en même temps que l'Angleterre, l'Écosse eut sa Société missionnaire à Glasgow (1796), qui envoya aussitôt quelques agents à la côte ouest de l'Afrique.

1. Voir l'Appendice, p. 296.

Les schismes répétés, qui divisèrent l'Église presbytérienne, c'est-à-dire l'Église d'État en Écosse, ont amené le dédoublement de la société primitive. Il y eut désormais une « Société missionnaire d'Afrique » et une « Société des missionnaires de Glasgow »; mais, heureusement, ce schisme ne fit qu'exciter l'émulation des fidèles, en faveur de l'apostolat des Africains.

La première société, qui se rattache à l'Église des presbytériens-unis, a de belles stations dans la colonie de Natal, entre autres l'église et l'école de Blythswood; la seconde, qui dépend de l'Église libre, a des stations en Cafrerie et au pays des Zoulous[1]. C'est elle qui a créé, chez les Cafres, l'école industrielle de Lovedale. Cet ancien séminaire d'évangélistes indigènes fut transformé en école d'arts et métiers (1857), et prit au bout de dix-huit ans un grand essor. En 1875, elle comptait déjà 500 élèves; aujourd'hui elle en a 524, divisés en deux sections : l'une pour l'éducation professionnelle des hommes, l'autre pour celle des femmes. La ferme, annexée à l'école, produit en moyenne 1 000 quintaux de blé, orge ou maïs

1. Cette mission autonome compte environ 12 200 communiants répartis dans les deux districts de Cafrerie et Transkei.

par an. Le budget de l'établissement s'élève à 180 000 francs : 3/6 fournis par la société mère; 2/6 par la subvention du gouvernement britannique et 1/6 par la vente des produits.

En résumé, si les missions allemandes se distinguent par leurs travaux linguistiques, leur ténacité et leur discipline plus rigoureuse, les missions britanniques et écossaises ont déployé plus de hardiesse dans la recherche de nouveaux champs d'évangélisation et plus de souci de la dignité et de l'émancipation sociale des indigènes, opprimés par les autorités coloniales ou odieusement exploités par des colons sans vergogne.

Sans rappeler la part décisive que Philip, dans le premier tiers, et Livingstone dans le second tiers du XIXe siècle ont prise à l'abolition de la traite des noirs, il suffira de mentionner des faits plus récents. D'abord la fondation de villes servant d'asile et d'atelier de travail aux nègres affranchis, telles que Sierra Leone, Free Town et Frere Town, et tout récemment la protestation indignée des baptistes anglais, entre autres du révérend Grenfell, contre l'exploitation et les mauvais traitements des nègres du Congo. Désormais, les missionnaires anglais seront redoutés des colo-

niaux, comme des témoins vigilants, prêts à la défense des droits de l'homme noir.

D'ailleurs, les missions allemandes, comme les britanniques, font marcher de front l'apprentissage du travail manuel et l'instruction morale et religieuse. Le nègre est foncièrement paresseux (il travaille quatre jours sur sept) et vagabond. Ce sont les missionnaires qui l'ont fixé au sol et habitué au travail. De ces demi-sauvages, ils ont fait des cultivateurs et des jardiniers, des mécaniciens, des infirmiers, voire des télégraphistes. C'est un jardinier missionnaire Buchanan qui a introduit les plants de café au centre de l'Afrique.

§ 3. — LES MISSIONS PROTESTANTES FRANÇAISES

Les Protestants français ne pouvaient se désintéresser de la mission étrangère. Outre les beaux exemples que leur avaient donnés saint Vincent de Paul et ses Lazaristes, le réveil religieux, qui suivit la chute de Napoléon Ier, stimula chez eux le zèle apostolique. A peine fondée à Paris, en 1824, la Société des missions évangéliques se préoccupa de la conversion des païens. Son premier président, l'amiral Verhuell, eût voulu, bien entendu, com-

mencer par les indigènes des colonies françaises, les Antilles et Pondichéry ; mais l'exclusivisme romain ne le permit pas. Tel était alors le crédit de la Congrégation, inspirée par les jésuites, sur le roi Charles X, que celui-ci refusa l'autorisation.

L'Algérie, d'autre part, ne nous appartenait pas encore. Ce fut donc malgré l'intention du comité de direction et sur les conseils du Dr Philip (de Londres), que nos trois premiers missionnaires se rendirent au cap de Bonne-Espérance, qui venait d'être enlevé aux Pays-Bas par l'Angleterre. Ils y furent bientôt suivis par MM. Arbousset et Eug. Casalis. Après quelques tâtonnements, ce dernier qui, pendant trente ans, devait illustrer la mission, se fixa dans une contrée située au nord-est de la colonie du Cap, entre la colonie de Natal et l'État d'Orange, et qui, à cause de son aspect pittoresque et de son climat tempéré, a été comparée à la Suisse. Le pays, habité par une tribu de la famille du Betchouanas, appelée les Bassoutos, venait d'être ravagé et la population décimée par une incursion de Zoulous. Nos Français furent accueillis à bras ouverts, à la fois comme des protecteurs et des consolateurs. Au bout de quinze années, ils avaient fondé une douzaine de stations, chacune

avec son temple, son presbytère et son école ; et initié les Bassoutos à la culture de la terre et à l'exercice de quelques métiers.

Aujourd'hui, après soixante-dix ans de travaux, on peut dire que si les Bassoutos ne sont pas tous devenus chrétiens, ce qui prouve la parfaite liberté d'option qu'on leur a laissée, la masse du peuple est pénétrée d'esprit chrétien et policée. On compte actuellement 30 000 indigènes chrétiens, groupés autour de 27 évangélistes européens ; 425 auxiliaires s'occupant de l'évangélisation des païens environnants ; 12 000 enfants fréquentent les écoles de la mission, où ils apprennent les matières de l'enseignement primaire. Outre deux écoles normales, la mission de Paris a établi une école industrielle et une imprimerie, qui rendent de grands services. Le pays, jadis infesté par les hyènes et les lions, est admirablement cultivé et productif de céréales ; nos missionnaires, après avoir fixé le vocabulaire et la grammaire, ont créé une petite littérature en langue sessouto. La Bible entière a été traduite par MM. Arbousset, Cazalis et Mabille.

Dès qu'un gouvernement, plus respectueux de la liberté de conscience que celui de la Restauration, eût été établi en France, la mission de Paris eut à

cœur d'étendre ses soins aux colonies françaises. Laissant de côté son œuvre aux îles Tahiti et à la Nouvelle-Calédonie, qui sortent de notre cadre, il nous reste à dire quelques mots des stations, qu'elle a établies au Sénégal depuis 1862, au Congo français, dans le Haut-Zambèze et enfin à Madagascar.

La mission du Sénégal eut à lutter contre deux ennemis redoutables : un climat meurtrier et le fanatisme musulman, qui, depuis une vingtaine d'années est en recrudescence, par suite de l'encouragement donné par le gouvernement aux études coraniques. Néanmoins, elle a maintenu deux stations, l'une à Saint-Louis, l'autre à Pont-de-Khor, où a été créé un village de liberté, pour des Bambaras libérés de l'esclavage.

La mission du Congo a succédé à celle des Presbytériens d'Amérique. Ceux-ci, en effet, lorsque le gouvernement colonial exigea l'enseignement du français dans toutes les écoles (1886), demandèrent le concours des missions évangéliques de Paris, et, même depuis, leur ont cédé tous leurs postes (1892). Nos agents ont fondé quatre stations dans le bassin moyen de l'Ogooué [1],

1. Ce sont les stations de Lambaréna, Talagouga, Ngogo et Sam-Kita.

ils y évangélisent deux tribus de langue et de caractère différents, les Galoas, qui sont en déclin, et les Pahouins, qui sont une race envahissante.

La mission du Zambèze est née de cette idée si juste, conçue par feu M. Coillard, que le rôle décisif dans l'apostolat de l'Afrique revient maintenant aux Chrétiens africains. Il sut enflammer les Bassoutos pour son projet et, après sept années de recherches il découvrit un champ de mission qui lui parut propice, le pays des Barotsis dans le Haut-Zambèze, mais qui était à 1609 kilomètres du Lessouto. En 1884, l'entreprise fut organisée sur une base non confessionnelle, et les évangélistes français se mirent aussitôt à l'œuvre, secondés par des auxiliaires bassoutos. Mais le succès le plus grand, ce fut la transformation morale, sinon la conversion religieuse du roi Lewanika, car elle décida de la conquête définitive du pays à l'Évangile. Un de ses résultats, a été l'interdiction de la vente de l'alcool dans ce royaume. Lialoui, la capitale de ce petit royaume, devint dès lors le centre de la mission française, autour d'elle se groupent six stations, avec temples et écoles. On est en train de chercher, près du Zambèze, une place favorable pour y créer une école industrielle.

C'est là qu'est mort à la tâche le vaillant apôtre Fr. Coillard (27 mai 1904).

La mission de Paris a vu s'établir à ses côtés, depuis quelques années, une concurrence inquiétante, celle des « Éthiopiens ». Ce sont des indigènes plus ou moins sérieusement convertis au Christianisme, qui, sous la conduite d'un certain W. Mokalapa, ont pris pour devise : « L'Afrique aux Africains ». Pour le moment, le péril a été conjuré[1].

L'annexion de Madagascar à la France (1895) imposa à la Société des missions évangéliques de Paris une tâche superbe, mais écrasante. Jusqu'alors, la grande île africaine avait été évangélisée par la mission norvégienne et par deux sociétés anglaises : celle de Londres et celle des Amis, dits Quakers. Au moment de l'expédition française à Madagascar, quelques agents de la mission de Londres ayant été soupçonnés à tort ou à raison, d'encourager la résistance des Hovas, le gouvernement de la République exigea la cession d'une partie des stations anglaises à la mission protestante de Paris et l'introduction du français dans toutes les écoles. Or la mission de Londres possédait alors cinq cents églises et trois cent soixante-

1. Voir l'Appendice, p. 296.

quinze écoles. Ce transfert consenti et partiel, mais imposé par la force des armes, porta le trouble et le doute dans l'esprit des Malgaches, dont la foi évangélique n'était pas encore bien assurée. Profitant de leur perplexité, les jésuites, qui de longue date étaient les moins redoutables des missionnaires anglais, accréditèrent cette opinion que « protestant était synonyme d'Anglais et que catholique signifiait Français ou ami de la France ». Grâce à cette manœuvre déloyale et, faut-il l'ajouter, à la complicité de plusieurs officiers, chefs de district, ils réussirent à faire révoquer et même jeter en prison une foule de pasteurs indigènes et à leur enlever une centaine de temples et d'écoles, qui furent attribuées, sans forme de procès, à la mission catholique romaine. Pendant deux années (1896 à 1898), les Hovas protestants furent sous le règne d'une sorte de terreur blanche. Enfin le gouverneur général, général Galliéni, mieux informé, mit fin à cette véritable spoliation et fit respecter les droits de la mission protestante. Voici quelles sont aujourd'hui les églises et les écoles, que la mission française évangélique a sous sa direction et à sa charge dans les provinces :

D'Imerina . . .	342 églises fréquentées par		77 758 fidèles.
De Betsileo. . .	187	—	—	33 329 —
Total. .	529 églises		et	111 087 fidèles.
D'Imerina . . .	292	écoles	suivies par	17 000 élèves.
De Betsileo . . .	184	—	—	9 800 —
Total. . .	476	écoles	et	26 800 élèves.

D'autre part, sur le vœu du gouvernement colonial, la mission de Paris est en train d'organiser dans toutes ses écoles l'enseignement agricole et industriel[1]. En outre, la- mission française entre-

1. D'après les nouveaux programmes :

27 heures par semaine doivent être employées			au travail manuel.
3	—	—	aux leçons de choses.
6	—	—	à l'instruction générale.

tient une école pastorale à Ambatomonga, deux écoles normales d'instituteurs et d'institutrices, et à Manankavaly une léproserie, desservie par les diaconesses de la maison de Paris.

Mentionnons, en terminant, l'œuvre indépendante du comité de Paris, que l'Église méthodiste française a entreprise depuis plusieurs années en Kabylie. La société, n'ayant que peu de ressources, n'a qu'un missionnaire, mais cet agent, M. Cook Jalabert, qui est un Chrétien aussi ingénieux que persévérant, a réussi à se multi-

plier. De sa station à Il-Mathen, il fait rayonner l'Évangile chez les Berbères des environs et fait le service religieux à El-Ksour et à Bougie. Les conversions qu'il a déjà obtenues dans cette région prouvent que la population musulmane, du moins de race berbère, n'est ni aussi réfractaire au Christianisme, ni aussi fanatique qu'on l'a prétendu[1].

En résumé, au Sénégal et au Congo, en Kabylie comme à Madagascar, nos missionnaires évangéliques, par un égal attachement à la cause de la France et au Protestantisme, ont donné un éclatant démenti à cette assertion mensongère, que la profession de Catholicisme était la marque nécessaire de loyauté envers la France.

§ 4. — MISSIONS AMÉRICAINES

On a vu plus haut comment la présence de nègres transportés comme esclaves aux États-Unis avait éveillé l'intérêt des baptistes et puis des méthodistes du nouveau monde pour la mission d'Afrique[2]. Les Chrétiens d'Amérique n'ont pas voulu rester en arrière. Si les hommes de couleur,

1. Voir *L'Évangéliste*, directeur M. Mathieu Lelièvre, 13 oct. 1905.

2. Voir E. Noble, *Redemption of Africa*, I, p. 304. Note.

appartenant aux susdites Églises, avaient entrepris la tâche par un sentiment de solidarité de race, les Chrétiens de race blanche s'y sentirent obligés par un sentiment de responsabilité et presque de remords. N'étaient-ils pas en effet les descendants et les héritiers de ces planteurs, qui avaient fait venir et tant peiner les noirs ? Ainsi la mission des Américains en Afrique a été la généreuse réparation d'un crime de lèse-humanité commis par leurs ancêtres.

Trois Églises, entre autres, se sont principalement employées à cette œuvre : l'Église méthodiste épiscopale, l'Église baptiste et l'Église presbytérienne.

C'est un nègre émancipé, John Stewart, qui excita le zèle de la première en faveur de ses congénères d'Afrique. Dès 1820, à l'origine de la fondation de la colonie de Liberia, ils tentèrent d'y créer une Église, mais en vain. Après des intermittences d'action, ils ont réussi depuis 1858, à y constituer un évêché durable, dont les membres titulaires ont été des prédicateurs de talent tels que Francis Burns (1834-1867) et W. Taylor (décembre 1884).

Quant aux Baptistes américains, ils ont établi

des postes à Monrovia, (depuis 1823), à Sierra Leone (1895) et à Libéria. Quand cette dernière ville eut été entièrement christianisée, ils portèrent la mission chez les *Veh*, dans le Yoruba, prenant pour base Lagos, sur la côte de Guinée (1878). Dans ces divers champs de travail, ils ont été énergiquement secondés par la convention missionnaire des Baptistes américains de couleur.

A leur tour, les Presbytériens-unis d'Amérique tournèrent leurs regards vers l'Afrique. Ils conçurent le projet, bien digne d'une nation jeune et puissante, de porter l'Évangile et son principe de relèvement moral et de libération sociale dans le pays, qui avait été le berceau de la civilisation et avait jadis jeté sur la Grèce et sur Rome un flot de lumière, mais, depuis l'invasion musulmane, était retombé dans le crépuscule : l'Égypte. Ils ouvrirent leur première école au Caire en 1854 la seconde, à Alexandrie (1857). Année propice. Le khédive, régnant alors, Saïd pacha, l'ami de F. de Lesseps, était exempt de préjugés musulmans et favorisait les entreprises des Européens dans ses États. Pendant les neuf premières années, les progrès de la mission américaine furent très lents à cause de la difficulté pour les agents d'ap-

prendre l'arabe vulgaire, qui est la langue comprise des fellahs. Aussi l'action des évangélistes fut-elle circonscrite au Caire et à Alexandrie, où l'on ouvrit des écoles du dimanche. Enfin, en 1863, ils eurent la joie d'inaugurer la première église d'indigènes. Depuis cette époque, la mission fit des progrès rapides, remontant le Nil, au moyen d'un bateau à vapeur, ouvrant des églises et encore plus d'écoles à Mansourah, à Louqsor, à Asyout. Ils atteignirent, en 1895, la première cataracte et plantèrent la croix à Assouan, d'où le Christianisme avait disparu depuis douze siècles. A l'heure qu'il est, ils comptent 25 500 néophytes, groupés dans cinquante-trois églises. Ils ont établi en outre cent quarante stations, desservies par quarante-cinq pasteurs indigènes. Il n'y a presque pas de village important sur le cours du Nil qui n'ait son école primaire, entretenue aux frais de la mission presbytérienne, mais où enseignent des instituteurs coptes [1]. On a en effet établi à Asyout une école normale pour les femmes et au Caire une faculté de théologie pour l'instruction des ministres du culte. Le colportage des Nouveaux

1. Ils ont ouvert 169 écoles, fréquentées par 13 406 élèves, dont 6 800 coptes et 2 924 musulmans.

Testaments et autres traités religieux remonte le fleuve jusqu'à la troisième cataracte. Si la population copte, et par contre-coup les Musulmans d'Égypte, se relèvent peu à peu au point de vue intellectuel et moral, s'ils reprennent un jour un rang favorable parmi les nations civilisées, c'est en grande partie à la mission des presbytériens d'Amérique qu'ils le devront.

Il y a, dans ce succès éclatant des Frères moraves au Cap, des évangélistes français au Lessouto et des Protestants d'Amérique en Égypte, un exemple de la puissance invincible de la mission chrétienne, quand elle est dégagée de toute arrière-pensée de politique et d'intolérance sectaire. L'œuvre apostolique n'a pas de plus grand écueil à éviter, que de se laisser mêler à une entreprise coloniale; car alors les indigènes la rendent solidaire de tous les crimes et aussi des défaites des agents politiques. La propagande de l'Évangile doit être désintéressée et pleine d'abnégation; elle ne doit jamais oublier qu'elle n'est que la servante du Maître doux et humble de cœur.

CHAPITRE VIII

RECRUDESCENCE DE L'ISLAMISME. — SES CAUSES ET SES MOYENS DE PROPAGANDE (1790-1900)

Nous avons exposé tour à tour les efforts de la mission catholique et ceux de la mission protestante, afin soit de ramener dans le giron de l'Église romaine, soit de régénérer les Chrétiens schismatiques d'Égypte et d'Abyssinie, et de convertir les noirs. Il nous faut maintenant reprendre l'histoire de l'expansion de l'Islamisme en Afrique.

On a vu, aux chapitres précédents, comment dans une première période (638 à 1050) il soumit et s'assimila rapidement les populations chrétiennes, ou encore à demi païennes du littoral de la mer Méditerranée, et puis pénétra au Soudan par une lente, mais irrésistible infiltration. Aux IXe et Xe siècles, ses progrès furent ralentis et presque arrêtés par une triple cause : l'insurrection des Berbères, la résistance des Byzantins et les divi-

sions des émirs maugrebins. Mais, dans une seconde période (1050-1750), l'Islam reprit sa marche en avant et soumit à la loi de Mahomet les populations chrétiennes de Nubie, les païens gallas, souahéli et les tribus du Sahara. Secondé par les premières confréries de derviches, il fonda au Soudan des états puissants et des centres importants d'expansion religieuse.

Nous allons, dans une troisième et dernière période (1750 à 1901), être témoins d'une recrudescence du fanatisme musulman, ayant pour organes des cheïkhs, des marabouts et surtout les derviches ou « khouans », membres des confréries religieuses. Comme, d'autre part, à la même époque, dès la fin du XVIIIe siècle, les missions protestantes entrèrent en scène et que la propagande catholique, piquée d'émulation, redoubla d'efforts, il était à prévoir que le conflit entre les deux forces ennemies s'accentuât et que la lutte entre l'Islam et le Christianisme, en devenant plus acharnée, s'envenimât de passions politiques.

Les causes de ce réveil du zèle dans le monde islamique furent essentiellement le çoufisme et le culte des saints et, par occasion, la croyance au Mahdi.

§ 1. — LE ÇOUFISME

Le çoufisme est né à la fin du VIIe siècle chez certains docteurs musulmans du Khoraçan, province de la Perse, voisine de l'Hindoustan. C'est la tendance à s'approcher de Dieu sans intermédiaire, par l'intuition et l'extase ; le détachement des créatures et certaines pratiques ascétiques sont réputés des moyens utiles pour parvenir à ce but suprême. Comme chez plusieurs docteurs mystiques du moyen âge, le çoufisme s'est souvent heurté à l'écueil du panthéisme. De la Perse, il se propagea rapidement en Syrie, en Égypte et, de ce dernier pays, dans toute l'Afrique septentrionale et jusque dans l'Espagne musulmane.

C'est au çoufisme que l'Islam doit le culte des saints et le développement des confréries de derviches, qui ont joué un rôle capital dans son expansion pendant les derniers siècles. S'il offre, par ses principes ainsi que par ses modes de communication avec la divinité, des analogies frappantes avec le mysticisme catholique, il en diffère pourtant, par ses procédés et ses effets pratiques. Tandis que les théories de maître Eckart

et de Ruysbroek poussaient à la vie contemplative, à un quiétisme débonnaire et que, par exception seulement, elles ont provoqué des révoltes contre l'autorité ecclésiastique chez les visionnaires et les adeptes d'Apocalypse, par exemple chez certains Joachimites; chez les Musulmans, au contraire, le çoufisme a engendré des ordres religieux missionnaires, militants et en général agressifs contre la foi et la civilisation chrétiennes. Ainsi, c'est du réveil de zèle coranique opéré au XVe siècle, par Mohammed ben Abd el-Kerim el-Moghoubi et de l'adoption des doctrines mystiques par ses adhérents, qu'est issue la triple révolution politico-religieuse accomplie en Afrique aux XVIIIe et XIXe siècles, par Abd el-Kader, par Alipha Bah et enfin par Othman dan Fodio. Ces trois chefs militaires étaient en même temps de fervents derviches[1].

§ 2. — CULTE DES SAINTS

Rien de plus contraire au caractère strictement monothéiste du Coran que le culte des saints. Et

1. Voir Alfred Le Châtelier, *L'Islam et l'Afrique occidentale*. Paris, 1899, ch. III.

pourtant, dès le IIIe siècle de l'hégire (le Xe de l'ère chrétienne) on rencontre dans le monde musulman une pléiade de saints et de saintes. Ils naquirent par une évolution analogue à celle qui avait amené les penseurs juifs, par exemple, Philon, à concevoir le *Logos* comme un médiateur entre Dieu et les créatures. A mesure, en effet, que le prophète de la Mecque dans son apothéose, s'élevait plus haut dans le ciel et, partant, plus loin des regards et des prières des croyants, ceux-ci éprouvèrent le besoin d'avoir auprès d'Allah des médiateurs plus rapprochés, plus à portée de leurs requêtes.

On canonisa d'abord « les amis du Prophète » (*Ashab-en-Nabi*), ceux qui avaient été les confidents de ses révélations et les collaborateurs de ses actes; puis des ascètes vivant dans la solitude, voire même des femmes ayant exercé la miséricorde envers les malades ou les pauvres. Ainsi les tombes des disciples de Mahomet, venus de la Mecque ou de Médine et amenés en Égypte par Amrou ben el-As (640) et qui furent ensevelis au cimetière d'Assouan, furent de très bonne heure l'objet de la vénération des fidèles et le sont encore. Mais, c'est surtout à partir du

XIIe siècle de notre ère, lorsque le çoufisme eut engendré les premiers ordres de derviches, qu'on vit, pour ainsi dire, pulluler les saints. « Il était inévitable en effet, comme l'a justement observé M. Carra de Vaux[1], que le Musulman continuât à vénérer morts ceux qu'il s'était accoutumé à regarder vivants comme des amis de Dieu et des dispensateurs de ses bienfaits. »

On commença donc par reconnaître aux saints musulmans un pouvoir d'intercession auprès d'Allah ; de là, à leur attribuer la vertu de faire des miracles, il n'y avait qu'un pas. Il fut bientôt franchi, ainsi que cela avait eu lieu pour les saints catholiques. Chacun d'eux eut d'ailleurs ses attributions et ses clients spéciaux. On invoque Ali abi Yousef abou Taleb pour guérir les rhumatismes, comme on priait saint Fiacre pour guérir les hémorroïdes ; Mohammed ibn Abou Taleb, réputé pour faire retrouver les objets perdus ou volés, fait pendant à saint Antoine de Padoue ; Imam ech Chafaï, ancien professeur de théologie à l'Université El-Hazar, qui a sa tombe près du Caire, est invoqué par les étudiants pour obtenir

1. *Le Mahométisme. Le génie sémitique et le génie arien de l'Islam.* Paris, 1898.

la réussite de leurs examens[1]. Tel saint, émule de saint Yves, est le patron des plaideurs, tel autre, le protecteur des voyageurs contre les brigands.

Après avoir été exaucé, le Musulman, homme ou femme, offre au saint un présent qu'il dépose, en tribut de gratitude, sur sa tombe ou *koubba*. Nous avons vu nous-mêmes, à la mosquée de Sidi-abd-er-Rhaman, annexée à la médersa d'Alger, une quantité de ces *ex-voto* : bannières avec sourates brodées d'or, couronnes nouées de rubans verts, ou cierges, auprès de la tombe de ce saint réputé pour rendre les femmes fécondes. Je fus frappé de l'expression d'ardent désir ou de gratitude, qui brillait dans les yeux des femmes accroupies au pied de sa *koubba*. On croit que la nuit du 27 du mois de Ramadan est la plus propice pour être exaucé par les saints, de là son nom de *Leilet-el-Kadr*, qui signifie « la nuit du pouvoir ». « Les moindres de ces saints, dit M. Carra de Vaux ont de petites tombes adossées aux murs des mosquées, dressées au bord des routes. Ce sont des oratoires aux fenê-

1. Voir Maspero, Assouan, dans le Supplément du *Temps*, 16 mars 1902.

tres grillées; ce sont des auges de pierre, remplies de terre où, sous la pluie et la rosée, pousse du gazon. La nuit une lampe, attachée à un poteau, veille la sainte relique... Les plus grands saints ont des *turbéh*, ou grandes chapelles, dont les dômes dominent les terrasses des villes ou apparaissent sur les collines, surmontant les ogives des portes, dans l'encadrement des lauriers, des figuiers et des térébinthes[1]. »

C'est là, auprès de la *koubba* ou de la *turbèh* que, chaque année, à l'anniversaire de leur mort, qui fut le jour glorieux de l'entrée du saint au paradis, on voit arriver la foule des pèlerins qui viennent, en solennelle théorie, porter leurs prières ou leurs offrandes. Ces pèlerinages sont à la fois un hommage rendu à la vertu surnaturelle de ces marabouts et un témoignage éclatant du besoin profond des aspirations de l'âme humaine vers un idéal d'outre-tombe. Ce culte des saints, depuis huit à dix siècles qu'il dure, est encore florissant, par exemple au Maroc[2]. Les tombeaux de Moulay ben Chaïb, près d'Azemmour, et de

1. Voir *Ouv. cité*, p. 91-92.

2. Voir Ed. Montet, Voyage au Maroc ; en 1900-1901, p. 188 et 402, dans le *Le Tour du Monde* de 1903.

Sidi ben Nour, près de Souk-el-Tlâto, sont des buts de pèlerinage toujours très en vogue. Chose curieuse ! ce culte des saints, par lequel les Musulmans ne croient pas déroger au principe monothéiste, a certainement facilité la propagande de l'Islamisme en Afrique, en ménageant auprès des nègres grossiers la transition de leur fétichisme au strict monothéisme du Coran.

§ 3. — LA CROYANCE AU MAHDI

On sait le rôle capital que l'idée du *Messie* a joué dans l'histoire du peuple d'Israël ; c'était, aux yeux des prophètes, un homme oint et consacré spécialement par Jehovah, pour faire triompher le culte du vrai Dieu sur le paganisme. Or, il résulte des dernières recherches dans l'histoire des religions, que les Juifs avaient emprunté cette notion à la mythologie persane[1]. C'est à la même source que les Musulmans ont puisé l'idée du *Mahdi*, c'est-à-dire de l'homme dirigé de Dieu, pour le triomphe de vérité sur les idolâtres et les

1. Voir J. Darmestetter, Le Mahdi depuis les origines de L'Islam, *Revue Bleue*, 7 mars 1885. Cf. J. Richter, *Die Islamisierung von Africa. Allgemeine Missions* Z. S., oct. 1905.

infidèles. D'ailleurs, ils rattachent cette croyance à deux paroles de Mahomet. L'une est un verset du Coran : « Souvenez-vous que Jésus, fils de Marie, a dit : O fils d'Israël, en vérité, je suis l'apôtre de Dieu envoyé pour confirmer la Loi et pour annoncer un apôtre qui viendra après moi et dont le nom est Achmed[1]. » L'autre est un « *hadit* » attribué au Prophète : « Quand même le temps n'aurait plus qu'un jour à durer, Dieu suscitera un homme de ma famille, qui remplira la terre de justice, autant qu'elle est remplie d'iniquité. »

D'après ces déclarations on salua du titre de mahdi Mohammed ben Ali, fils de cet Ali qui avait été le fils adoptif de Mahomet. Or, comme il mourut jeune, on vit qu'on s'était trompé et l'on en vint à supposer que le mahdi viendrait après une série de onze « imams », à compter depuis Omar. Mais comme les docteurs musulmans ne s'accordaient pas sur le calcul de ces imams, il en résulta que ce caractère fut attribué à plusieurs personnages, dans des pays et des temps différents. On a vu plus haut qu'au XIIe siècle Ibn Toumert, un des derniers Almohades, s'était proclamé le

1. *Coran*, sourate 61-6.

Mahdi[1]. Plus tard, dans l'Inde du XVIe siècle, plusieurs admirateurs du grand Mongol Akbar, déclarèrent qu'il était le Mahdi. A mesure que déclina l'unité et le prestige de l'Islamisme, les madhis se succédèrent plus fréquemment. En 1865, un Peulh du pays de Macina, derviche des Tidjanya, El-Hadj Omar, soi-disant Mahdi, réussit à se créer un royaume au Soudan, comme on verra tout à l'heure.

Le plus célèbre de notre temps parut en 1881, dans la Haute-Égypte. En effet, le bruit s'était accrédité en Afrique que l'âge du monde islamique finissait en l'an 1300 de l'hégire, ce qui équivalait à l'année 1883 de l'ère chrétienne. Deux ans avant, Mohammed Ahmed, un derviche de l'ordre des Samania, se donna pour le Mahdi. Grâce à l'incurie du gouverneur turc des provinces de la Haute-Égypte, il réussit à lever une armée de 50 000 soldats, fanatiques et convaincus de sa mission divine. Après avoir remporté une série de victoires sur les troupes anglo-égyptiennes envoyées contre lui (1881) et s'être emparé d'El-Obéid, chef-lieu du Kordofan et de Berber, clef de la Nubie, il parut devant Khartoum et en com-

1. Voir Chapitre IV, p. 107.

mença le siège. Cette ville, comme on sait, est la capitale du Soudan égyptien et située à l'intérieur de l'angle, que forment les deux branches supérieures du Nil, le Nil bleu et le Nil blanc. La place était défendue par un Écossais, le colonel Gordon qui, comme gouverneur, avait déployé de grands efforts contre la traite et qui fit une résistance héroïque. Malgré tout, la ville fut prise et l'héroïque Gordon décapité par ordre du vainqueur, comme s'il était un Antéchrist par rapport au Mahdi (janvier 1885). Le vainqueur fit de Khartoum la capitale de son empire, ne douta pas que le Caire, la Mecque ne tombassent en son pouvoir et rêva la domination sur le monde. Mais ses jours étaient comptés; il fut emporté le 28 juin de cette même année par la variole. A sa mort, il avait soumis à son sceptre, outre la Haute-Égypte, la Nubie, le Dongola, le Kordofan et à l'ouest les oasis du Darfour.

Son successeur Abdallah ibn Saïd Mohammed, désigné par lui comme son khalife, c'est-à-dire lieutenant, étendit encore un peu ses conquêtes, mais finit par être vaincu par le général Kitchener, à la bataille d'Omdurman (3 août 1899). Les sectateurs de ce Mahdi résistèrent encore quelque

temps, mais furent tous, au bout d'une dizaine d'années, massacrés ou dispersés.

Tous les Musulmans d'Afrique, d'ailleurs, n'avaient pas reconnu Mohammed Ahmed pour le Mahdi. Parmi les opposants se trouvait le chef des derviches Senoussyia, un des ordres les plus puissants en Afrique; bien qu'il eût adopté un des articles de foi du mahdisme : affranchir le *Dar-el-Islam* de toute ingérence européenne. Ceci nous amène à étudier les ordres de derviches.

§ 4. — LES CONFRÉRIES DE DERVICHES

On a vu plus haut (chapitre IV) se former aux XIIe et XIIIe siècles ces confréries de derviches, qui font pendant aux ordres monastiques de l'Église catholique du moyen âge et sont comme la réplique de l'Islam aux Croisades. Nous allons assister, dans la seconde partie du XVIIIe et du XIXe siècles à un réveil du zèle de deux anciennes confréries, les Qadryia et les Chadelyia, et à l'entrée sur la scène de l'Afrique de deux ordres nouveaux : les Tidjanyia et les Senoussyia.

Les Qadryia[1]. — Les premiers avaient eu pour

1. Voir Chapitre IV, p. 107.

fondateur Abd el-Kader el-Djilani ben Abou Salah, mort à Bagdad, vers 1166. Ce derviche avait une vénération sincère pour Jésus-Christ, dont il admirait la charité infinie, et avait coutume de dire : « Nous devons prier non seulement pour nous-même, mais encore pour tous ceux que Dieu a créés semblables à nous. » Fidèles à ces principes, ses disciples se distinguent par leur philanthropie et leur tolérance envers Juifs et Chrétiens. Ils sont très nombreux au Maroc, où ils sont connus sous le nom de Djilala[1] et très populaires. Le cheïkh El-Moktar el-Kebir, qui en est considéré comme le second fondateur, bâtit la zaouia d'Azaoüat, qui devint le chef-lieu de l'ordre en Afrique. A sa mort, ses disciples se répartirent en trois groupes : 1° les Qadryia Bekkayia, qui gardèrent Azaoüat et de là se propagèrent jusqu'à Timbouktou ; 2° ceux de l'Adrar, et 3° ceux d'Oualata, d'où ils se répandirent dans le Soudan occidental. Leurs principaux foyers de propagande y sont à Kankan, à Timbo (Fouta-Djallon) et à Mousardou (pays des Mandingues). Partant de ce dernier, ils ont essaimé dans la région environ-

1. Ce nom dérive sans doute de Djilan, en Perse, lieu natal d'Abd el-Kader.

nante, où ils ont fondé les colonies de Billalah, de Dakirallah, de Médina, etc. De proche en proche, ils ont gagné la province de Sierra Leone. En résumé, les Qadryia sont les plus ardents missionnaires de l'Islam, sur la côte occidentale d'Afrique, depuis le Sénégal jusqu'au pied de la chaîne côtière du Bénin, près l'embouchure du Niger. Ils le propagent d'ailleurs d'une façon pacifique : par leurs colonies, leur commerce et l'enseignement. Les marchands des Soninke et des Mandé-Djoula, établis dans les villes arrosées par le Niger, dans le Kaarta et le Macina sont leurs adeptes. D'autres s'emploient comme écrivains publics et instituteurs. Ils ouvrent école, non seulement auprès de leurs zaouïas, mais dans tout village où ils comptent un petit groupe de khouans et le *serign* inculque aux négrillons les principes de l'Islam, tout en leur apprenant à lire. Quant aux plus intelligents de leurs élèves, on les envoie aux frais de l'ordre, aux écoles de Kairouan ou de Tripoli, aux universités de Fez ou d'El-Hazar ; ils en sortent *tholbas*, c'est-à-dire docteurs et reviennent ensuite tenir tête aux missionnaires chrétiens dans les postes avancés du Soudan [1].

1. Voir Forget, *L'Islam et le christianisme*. Paris, 1900.

Les Chadelyia[1]. — L'ordre des Chadelyia, fondé dans la première moitié du XIIIe siècle, fut un des premiers à introduire le çoufisme au Mâgreb ; il a son foyer principal à Bou-Berith, au Maroc. Sidi l'Arbi ed-Derqaoui (mort en 1823) provoqua chez ses adeptes une sorte de réveil religieux qui se propagea en Algérie, en sorte qu'ils jouèrent un rôle actif dans la résistance à la conquête française. Les Chadelyia se faisaient déjà remarquer par leur pauvreté — ils mendiaient de quoi vivre — et leurs pratiques ascétiques. Derqaouï renforça chez eux la règle de l'obéissance. « Les Khouans, recommanda-t-il en mourant, à ses adeptes, auront pour leur cheïkh une obéissance aveugle et de tous les instants, ils seront dans sa main comme le cadavre aux mains du laveur des morts. » Quelle étrange identité, jusque dans la formule, avec le principe fondamental de la société d'Ignace de Loyola !

Voici, maintenant, les ordres de derviches fondés au XIXe siècle.

Les Tidjanyia. — Les Tidjanyia ont, comme les Qadryia, recours à l'école pour répandre leurs

1. Voir chapitre IV, p. 108.

doctrines et leur fondateur, Ahmed ben Mohammed el Tidjani (mort à Fez 1782) se montra tolérant envers les non-Musulmans. Néanmoins, dans la seconde moitié du XIXe siècle, ils n'ont pas reculé devant l'emploi de la force pour combattre leurs rivaux et convertir les indigènes à l'Islamisme. Leurs centres principaux sont à Aïn-Mahdi (à 70 kilomètres au sud-est de La Ghouat et à Temacin ; ils ont deux branches en Algérie et sont florissants au Maroc. La doctrine d'El-Tidjani a recruté de nombreux adeptes parmi les Peulhs du Macina, du Fouta-Toro et du Fouta-Djallon, dont elle a fait des apôtres zélés de l'Islamisme. Ralliés autour de la bannière d'El-Hadj Omar, ils ont été, pendant une quarantaine d'années, les maîtres du Soudan, de Timbouktou à l'océan Atlantique.

Ce cheïkh, né en 1797, à Alvar, village du Dimar (près de Podor) était le fils d'un marabout instruit du Torodon, qui fit lui-même son éducation. Après avoir été en pèlerinage à la Mecque et à Médine, il étudia quelque temps à El-Hazar, et revint au Bornou (1833), et ensuite au pays des Haoussa, précédé d'une grande réputation de sainteté et de science coranique. Il y prêcha la réforme de l'Islam, c'est-à-dire le retour aux

pures doctrines du Prophète et combattit la tolérance et les tendances, à ses yeux, relâchées des Qadryia. Son frère Alphen Ahmadou alla le chercher et le ramena dans le Fouta sénégalais pour y prêcher sa doctrine, mais, en passant par le pays des Bambarras, El-Hadj Omar eut à subir toutes sortes de tribulations. Il persista quand même et gagna à Kankan un disciple nommé Mahmadou, qui à son tour propagea sa doctrine et convertit de gré ou de force les Peulhs Ouassoulonké.

Accueilli partout comme le « Mahdi » et comblé de présents, Omar leva une petite armée, composée d'adeptes résolus et marcha à la conquête du Nord. Il réussit à provoquer un soulèvement général des Musulmans au Gabon, dans le Oulli et dans le Rip, où il implanta profondément la doctrine tidjanienne. A la fin de l'année 1847, il repartit pour le Fouta-Djallon, où il affermit la domination des Tidjanyia, en construisant une place forte à Dinguiray. C'est alors qu'il remporta sur les Bambarra fétichistes la victoire de Tomba, qui lui assura la possession de Koniakari. En 1854, il établit son quartier général à Nioro et partit de là pour la conquête du royaume de Ségou et du Macina, qu'il acheva en quelques années. El-

Hadj Omar mourut en 1865, dans un combat livré aux nègres du Macina ; il laissait au cheïkh de la confrérie un grand royaume musulman en plein pays fétichiste.

Un neveu du fondateur de l'ordre, puis Ahmadou Cheïkou ben Omar s'efforcèrent d'étendre encore le domaine conquis par les Tidjanyia. Ahmadou tenta de rallier sous la bannière d'El-Tidjani tous les mécontents du Fouta-Toro, les Soni-nke du Kaarta et les Toucouleurs du Sénégal, dans une insurrection contre les Français. La présence de ce royaume tidjanien, au centre du Soudan, devenait un péril redoutable pour notre domination.

L'enjeu de la lutte n'était rien moins que la civilisation des nègres du Soudan occidental. Serait-elle opérée par la France, nos officiers et les missionnaires chrétiens, ou par les Tidjanyia et les apôtres de l'Islam ? Le colonel Archinard, par la prise de Djenné et de Bandjagar arrêta l'invasion des Tdjanyia, dans cette partie de l'Afrique et entreprit la conquête du Soudan, au profit de la civilisation européenne. La prise de Bammakou par le colonel Borgnis-Desbordes, l'annexion pacifique du Fouta-Djallon par le com-

mandant Galliéni, la conquête du Macina par le colonel Archinard, telles furent les étapes successives de cette lutte contre l'invasion musulmane. L'occupation de Timbouktou (10 janvier 1894), couronna cette série de victoires, qui font le plus grand honneur à l'armée française et rappellent celle de Charles Martel à Poitiers, à cause des conséquences considérables qu'elles ont eues pour l'avenir du progrès social et moral en Afrique.

4° *Senoussyia.* — Les Senoussyia sont encore plus anti-européens que les précédents derviches. Le *djihad*, c'est-à-dire la guerre aux infidèles, est l'article capital de leur programme et les efforts de leur propagande tendent à rallier tous les Musulmans contre l'ennemi commun. Et pourtant, eux-mêmes sont des dissidents de l'Islamisme orthodoxe, et, à la différence des autres chefs de confréries, leur cheïkh s'est affranchi du contrôle du *Medjelès*, ou conseil des oulemas de la Mecque. Cela s'explique par le caractère indépendant du fondateur de l'ordre : Mohammed ben Ali ben es-Snoussi.

Né près de Mostaganem en 1791, il se mit à trente ans à étudier le Coran et la théologie aux

écoles de Fez. Au bout de sept années, il alla en pèlerinage à la Mecque (1829) ; chemin faisant, il visita les *zaouïas*, se fit initier aux rites des différentes confréries, et, à son retour, il enseigna quelque temps à la Ghouat. Reparti en 1839 pour l'Égypte, il suivit les cours à l'université d'El-Hazar, mais n'y trouva pas la satisfaction de ses tendances puritaines. Bien plus, un chef de mosquée, effrayé de son intransigeance, lui lança l'anathème. Il ne fut guère mieux accueilli à la Mecque, où, s'étant imbu des idées wahabites, il fut en butte aux soupçons et vexations du *Medjelès* (1840-1843). Cependant il se trouva en communion d'idées avec Mohammed ben Idris el-Fassy, le chef des Qadryia, et, à sa mort, il forma, avec une partie de ses khouans un ordre nouveau ; mais bientôt, l'hostilité des autres derviches et des oulemas, jaloux de sa science, le contraignit de partir.

Il se rendit alors en Afrique dans la province de Barka et là, au sud de Bengazi, il bâtit son premier monastère, à El-Beïda. Le nombre de ses adhérents s'accrut rapidement et les Senoussyia essaimèrent dans l'oasis de Farafrah, dans la Tripolitaine, au Touat et jusqu'au Soudan, où

il compta bientôt jusqu'à vingt-deux zaouïas[1].

En 1855, Mohammed ben Snoussi fixait la maison mère de sa confrérie à Djaraboub, l'ancien Soufa, à deux ou trois jours de marche de l'oasis de Siouah et ce lieu acquit, dans le monde musulman, une renommée analogue à celle qu'avait eue jadis l'oracle d'Ammon, qui était non loin de là. Pour accroître son prestige, il surnomma son fils aîné Mohammed el-Mahdi, et déclara qu'il était le douzième imam attendu. Avant sa mort, il avait fait de Djaraboub le séminaire le plus nombreux, pour les missionnaires de l'Islam dans l'Afrique centrale[2].

De Tripoli, deux routes conduisent au lac Tchad : l'une, plus à l'est, par Sokna et Mourzouk, l'autre à l'ouest par Ghadamès et l'Aïr. Suivant ces routes, les Senoussyia ont propagé leur doctrine dans l'ouadaï, le pays des Baguirmi, le Borkou et, descendant la rivière Bénoué, ils sont en train d'islamiser les tribus du Bas-Niger. Il n'y a pas moins de cent vingts zaouïas

1. Entre autres à Ghadamès (Tripolitaine). Aïn-Sala dans le Tidi-Kelt.

2. La zaouïa de Djaraboub ressemble à un grand monastère fortifié, situé sur le versant sud du plateau qui borde le lac de Faredjah.

filiales de Djaraboub; grâce à eux la région du Tchad est aujourd'hui le quartier général de l'Islam, au centre de l'Afrique. Le nombre de leurs adhérents est évalué à quatre millions environ.

Voici un échantillon de leur méthode. Les Senoussyia font servir l'esclavage à leur propagande. Ainsi, ils achètent les jeunes captifs, pris au Darfertit par les guerriers de l'Ouadaï et les envoient dans leurs zaouïas de Ghadamès et de Djaraboub, pour leur faire apprendre à fond le Coran et les initier aux doctrines mystiques de leur confrérie. Une fois bien endoctrinés, Mohammed el-Mahdi les affranchit et les renvoie dans leur pays d'origine, afin d'y convertir leurs compatriotes restés fétichistes. Il part ainsi, chaque année, des zaouïas snoussiennes des centaines de missionnaires de l'Islam, qui vont prêcher le Coran et les doctrines mystiques de l'ordre dans toute l'Afrique centrale, depuis la côte des Somali jusqu'à la Sénégambie[1]. Ce cheïkh qui, avec son frère, a succédé à Mohammed ben Snoussi, dirige l'ordre, dans le même esprit et vers le même but : épurer l'Islam de toute influence étrangère et restaurer l'imamat universel des premiers khalifes.

1. Voir Noble, *Redemption of Africa*. New York, t. I. p. 55.

En somme, les derviches de ces ordres musulmans et des autres confréries[1] sont les propagateurs, aussi heureux que zélés, de l'Islam en Afrique. « Ce sont leurs *tholbas*, dit Coppolani, qui tantôt en commerçants tantôt en apôtres, catéchisent les peuplades fétichistes. Dans les vastes territoires qui, de l'Afrique du Nord, vont en se fondant et en se perdant dans le Sahara jusqu'aux régions inconnues du Soudan, ils recrutent de nouveaux adeptes, édifient de nouvelles *zaouïas* et aident parfois à fonder des empires; par exemple les États de Rabah, d'Ahmadou, de Samory. Ce sont leurs marabouts qui, au gré de leurs sympathies, protègent les caravanes, passant par la ligne de leurs zaouïas. Leur influence sur les noirs est infiniment plus grande que celle des oulémas[2]. »

§ 5. — ROLE DES ÉCOLES ET UNIVERSITÉS MUSULMANES

Les zaouïas, comme on l'a vu, tiennent à la fois du couvent et de l'école missionnaire. Elles rap-

1. Rinn, dans son livre sur les confréries musulmanes, n'en compte pas moins de vingt-quatre.

2. Depont et Coppolani, *Les confréries religieuses musulmanes*. Alger, 1902.

pellent les monastères irlandais, d'où sortirent ces apôtres qui, après l'invasion des Barbares, allèrent prêcher de nouveau l'Évangile en Gaule et en Allemanie. Les principaux ordres de derviches ont à Fez, en Algérie, en Tunisie ou au Caire leurs zaouïas, où se forment les agents les plus actifs du prosélytisme musulman[1].

Mais à côté de ces collèges de propagande, les Musulmans d'Afrique possèdent des établissements d'instruction publique, qui y contribuent d'une façon indirecte ; ce sont les écoles coraniques, les écoles de mosquée et les universités. En principe, toute mosquée doit être un centre d'enseignement, comme le temple, dans le Protestantisme. « Recherchez la science, dit une parole attribuée à Mahomet, devriez-vous aller aux confins de la Chine, car s'instruire est une obligation pour tout Musulman et toute Musulmane[2]. » Et le docteur Ennarvani ajoute : « Chercher la science vaut mieux que faire la prière surérogatoire. Rien n'est plus agréable à Dieu, après l'accomplissement des devoirs religieux, que de s'occuper de

1. Pour celles d'Aïn-Madhi, de Temacin, d'Ouargla, voir René Basset, *Bulletin de Correspondance africaine*, 1885.

2. Recueil des Hadits, cité par L. Machuel. Note lue au Congrès des Orientalistes. Paris, 1897.

science[1]. » Le sentiment religieux étant ainsi considéré comme le fondement et le mobile de la connaissance, on conçoit que tout le système d'enseignement chez les Musulmans repose sur l'étude du Coran.

Voici quelques détails sur les écoles de ces trois degrés.

Le Kouttab. — Au premier degré se trouve le *Kouttab*, ou école primaire, que suivent les enfants de cinq à seize ans; on leur y enseigne à lire le Coran et leur fait apprendre par cœur de nombreux passages et aussi à écrire. La méthode est routinière et consiste à faire répéter indéfiniment les mêmes phrases jusqu'à ce qu'elles soient gravées dans la mémoire[2]. Parfois, lorsque le *moaddeb* ou *serign* est plus instruit, il enseigne à ses élèves les éléments de la grammaire et du droit ; mais le fond de l'enseignement est religieux ; aussi les enfants chrétiens ou israélites n'y sont pas admis. Il y a de ces *Kouttab* dans toutes les villes et même dans la plupart des gros villages, et leur type est

1. Dugat. *Histoire des philosophes et théologiens musulmans* p. 288.

2. Voir B. Buisson, *L'instruction des indigènes musulmans en Tunisie*. Paris, 1895.

le même chez les Touareg qu'en Algérie et en Tunisie ; car tout bon Musulman doit connaître le *Livre de Dieu* pour observer les pratiques obligatoires de son culte. « Une des marques distinctives de la civilisation musulmane, écrivait Ibn Kaldoun il y a cinq siècles, est l'habitude d'enseigner le Coran aux enfants. Les vrais croyants l'ont adoptée et s'y sont conformés dans toutes leurs villes, parce que certains versets de ce livre et le texte de certaines traditions, étant appris de bonne heure, établissent solidement dans le cœur de l'enfant la croyance aux dogmes de la religion [1]. »

A l'âge de seize ans, les adolescents vont continuer leurs études dans les zaouïas ou les mosquées, qui représentent nos écoles secondaires. Pour y être admis, il faut savoir par cœur tout ou partie du Coran et tracer les caractères d'écriture arabe. Il y en a auprès des mosquées de toute ville importante : celles de Bagdad, au IXe siècle, de Kairouan, de Tlemcen [2], d'El-Mahdia, etc., ont été célèbres et celles d'Alger, de Tunis,

1. Voir Prolégomènes à l'*Histoire des Arabes et des Berbères*, III, 285.

2. C'est là qu'enseignèrent Ibn Khaldoun en 1406 ; et Mohammed el-Snoussi, le fondateur des derviches snoussyia.

reçoivent de nombreux étudiants. Ceux d'entre eux qui n'ont pas leur famille en ville sont logés dans des *médersas* ou hôtelleries à leur usage, construites par des donateurs dans un but pieux, et en général dotées de bourses par l'État, pour les holbas les plus pauvres. De là vient que ces écoles de mosquée ont reçu dans les derniers temps le nom de *medersas*. Ces hôtelleries offrent beaucoup d'analogie avec les collèges, qui entouraient l'Université de Paris au moyen âge.

L'école annexée à la grande mosquée ou *Djamaâ-Ezzitouna* de Tunis peut servir de type. Elle a été fréquentée, dans les dernières années, par 930 à 950 étudiants, dont la moitié environ sont hébergés dans les vingt-deux *médersas* de la ville. L'enseignement, donné par cent onze professeurs, porte sur dix-huit matières qui peuvent se grouper ainsi qu'il suit :

A) *Théologie.*

1° Le *Tedjouïd*, ou différents modes de psalmodier le Coran ; 2° le *Diraïat* ou la science ; 3° les *Hadits*, ou traditions émanant de Mahomet ; 4° l'*Esmoustalah*, ou critique des témoignages rela-

tifs au Prophète; 5° le *Tauhid*, ou traité de l'Unité de Dieu.

B) *Droit.*

6° Bases de la jurisprudence ; 7° droit hanafi ; 8° droit maleki ; 9° traité du partage des successions.

C) *Lettres.*

10° Syntaxe grammaticale ; 11° conjugaison des verbes ; 12° rhétorique ; 13° littérature et lexicologie ; 14° métrique ; 15° logique.

D) *Sciences diverses.*

16° Histoire et biographie des hommes illustres de l'Islam ; 17° calcul ; 18° calligraphie.

Ce sont les cours de théologie, de droit et de grammaire qui sont les plus suivis.

L'enseignement de l'école de la grande mosquée de Tunis est assez complet, comme on le voit ; mais il est exclusivement oral, de sorte que l'étudiant n'apprend pas à exprimer sa pensée par écrit, pas même à rédiger une lettre. Il y en a d'autres, par exemple, celui de la mosquée Moues-

1. Voir L. Machuel, *L'Enseignement musulman en Tunisie*. Tunis, 1892.

sin, à Marrakech, qui sont très restreints ; en dehors des cours de théologie, il ne compte qu'un cours de droit, professé en arabe classique, par le cadi Moulay Moustapha et qui est suivi par des élèves se destinant au notariat (*adoûl*)[1].

Les *médersas* d'Algérie, depuis la conquête française, avaient été très négligées par le gouvernement colonial, de sorte que la plupart des Arabes, qui se destinaient aux fonctions de cadi ou de mufti, allaient étudier aux écoles du Maroc et en revenaient fanatisés. M. Cambon, gouverneur général, comprit l'importance qu'il y avait à maintenir ces étudiants dans notre colonie et les fit réorganiser par décret du 23 juillet 1895 et un arrêté du 1er août, même année. Il y en a trois : à Alger, à Tlemcen et à Constantine. On y entre à quinze ans, pourvu d'un certificat d'études primaires et après un examen. La durée des études est de quatre années, après lesquelles l'étudiant peut obtenir un certificat qui donne accès aux fonctions subalternes de l'administration. S'il aspire aux emplois de cadi, mufti ou d'interprète, il lui faut faire encore deux ans

1. Voir Ed. Montet, Voyage au Maroc, dans le *Tour du Monde*, 1903.

à la division supérieure de la *médersa* d'Alger, qui seule délivre le diplôme supérieur.

Le programme se divise en deux branches; l'enseignement de l'arabe et celui du français. Le premier, qui est donné par des professeurs musulmans, comprend la langue et la littérature arabes, le droit civil, le droit rituel, la théologie. Le second, qui est donné par des Français, comporte : la langue et la composition françaises, l'histoire et la géographie, spécialement de l'Afrique; l'arithmétique et l'algèbre, la géométrie et l'arpentage, les sciences naturelles, l'hygiène, le droit administratif algérien [1].

Quand plusieurs zaouïas et écoles de mosquée sont groupées dans une seule ville, elles forment ce qu'on appelle une université, tels sont les groupes d'écoles à Fez et au Caire ; on pourrait même donner ce nom à la *Djamaâ Ezzitouna* de Tunis, qui est le résultat de la centralisation des écoles de mosquée de la Tunisie.

A Fez, il n'y a pas moins de quatre écoles de

1. Ces détails nous ont été communiqués par M. Houdas, professeur de langue arabe à l'École des langues orientales vivantes, qui a eu la plus grande part dans cette réforme si utile et exerce les fonctions d'inspecteur des médersas d'Algérie.

mosquée[1], sans compter les zaouïas des principales confréries; de sorte que l'étranger arrivant en cette ville est frappé de prime abord par la foule de *tholbas* qui circulent dans les rues. La plus ancienne de ces écoles est celle de la mosquée El-Qaraouïne, fondée en 859 et fréquentée par un millier d'étudiants, venus du Maroc, d'Algérie, du Sénégal et même du Soudan, ce qui lui donne un cachet panislamique.

Le programme des études se divise en sciences préparatoires et sciences essentielles ou théologie. La première section comprend la grammaire, la rhétorique, la logique ou dialectique, la prosodie et la métrique, l'arithmétique et l'algèbre. On reconnaît dans les trois premières le *trivium* de nos écoles du moyen âge. La seconde classe renferme : le dogme, la morale religieuse, l'exégèse du Coran et l'étude des *hadits*, la jurisprudence. Il se fait d'ailleurs, dans d'autres mosquées de Fez, des cours d'alchimie, de médecine, de géométrie, de belles-lettres, de çoufisme, de musique, etc.; mais je n'ai trouvé mentionné nulle part des leçons sur l'astronomie, qui jadis était en si grand honneur au Maroc.

1. Moulay-Idris, Charatine, Soffarine et El-Qaraouïne.

La méthode d'enseignement rappelle celle des maîtres de nos anciennes universités. Le professeur choisit pour sujet de son cours le traité d'un auteur classique en la matière. « Assis sur un tapis, le dos appuyé contre la colonne de la mosquée qui lui est assignée, le *mouderre*, après avoir invoqué le saint nom de Dieu, fait lire par un étudiant une phrase du texte et puis la commente en répétant presque mot à mot les termes et les exemples de l'auteur[1]. » Si le passage est obscur, l'auditeur le plus rapproché demande respectueusement au maître des éclaircissements; mais les plus éloignés doivent attendre la fin du cours, pour lui poser des questions. Les cours de théologie et de droit commencent deux heures avant le lever du soleil et se poursuivent jusqu'à onze heures du matin. L'après-midi est réservé aux cours de grammaire et de logique. Les étudiants sont laborieux, prennent rarement des notes et ne sont responsables qu'envers leur conscience de l'emploi de leur temps. Quant à leur vie matérielle, ils reçoivent du gouvernement chérifien une

1. Voir L. Machuel. *Ouv. cité*. A l'école de Tunis, il est interdit aux étudiants d'interrompre le professeur pour l'interroger.

ration de pain par jour, mais doivent se loger et se procurer le supplément de vivres à leurs frais.

L'organisation de l'université El-Hazar, au Caire, est semblable à celle d'El-Qaraouïne, quant au régime des étudiants et à la méthode de l'enseignement. Elle en diffère en certains points, à cause des réformes qu'y a apportées Cheikh el-Mahdi el-Abbasi, grand mufti d'Égypte et recteur (1860), et, ces dernières années, Cheikh Mohammed Abdou, grand mufti et membre du conseil d'administration (Meglis-el-Ydara) de l'université. Le premier fit dresser des registres, où l'on immatricule chaque étudiant en marquant sa nationalité, son lieu d'origine, le rite auquel il appartient et la durée de la scolarité. C'est aussi lui qui fit rendre, en 1872, par le khédive Ismaïl un décret exigeant des professeurs un brevet de capacité ou sorte de *licencia docendi*.

Quant au second, c'était un esprit éclairé, parlant facilement le français et très au courant des choses de l'Europe, grâce à des voyages d'études qu'il avait faits en Tunisie et en Algérie. Il agrandit les locaux de l'enseignement à la mosquée, créa une bibliothèque, releva le niveau du corps enseignant et introduisit des cours nouveaux sur l'histoire et la géographie, l'histoire naturelle, les

mathématiques et la philosophie. En un mot, il fit souffler dans l'université un esprit nouveau. Aussi provoqua-t-il chez les vieux croyants une opposition et des haines formidables. On peut se faire une idée de l'esprit qui règne chez ces derniers par la prière, que les tholbas doivent réciter tous les soirs à El-Hazar : « O Allah ! Seigneur de toutes les créatures ! détruis les infidèles et les polythéistes, tes ennemis, les ennemis de la vraie religion. Allah ! fais de leurs enfants des orphelins et déshonore leurs demeures. Livre-nous leurs femmes et leurs enfants, frères, amis et donne leur fortune en butin aux Musulmans. O Seigneur de toutes les créatures ! combats contre eux, jusqu'à ce que la lutte prenne fin et que la religion de Dieu ait triomphé partout[1]. » L'intelligent Mohammed Abdou eut le sort de tous les réformateurs ; dénoncé au khédive comme un novateur dangereux, il fut révoqué de ses fonctions de membre du conseil de l'université ; cette disgrâce porta un coup décisif à sa santé et il vient de succomber à Ramlèh (août 1905).

1. Voir Anson Atterbury, *Islam in Africa*. New York, 1899.

§ 6. — PRINCIPAUX COURANTS DE LA PROPAGANDE MUSULMANE EN AFRIQUE

Après avoir étudié tour à tour l'action des *zaouïas* des principaux ordres de derviches et celle des écoles coraniques, il nous reste à déterminer à peu près les grands courants de la propagande musulmane. Cela est maintenant assez facile, car la plupart sortent des zaouïas ou des écoles de mosquée, comme des fleuves de leur source. Les voici, en allant de l'ouest à l'est.

Il y a d'abord le courant issu du Maroc. Formés dans les nombreuses zaouïas, qui fleurissent dans ce pays ou dans les écoles de Fez et de Marrakech, les tholbas vont, à travers l'Adrar, prêcher l'Islam au Kaarta, au Fouta-Djallon et au Soudan.

Le deuxième courant, sorti en partie des écoles des Qadryia de Timbouktou, en partie des zaouïas tidjaniennes, descend de la boucle du Niger vers la Sangha et, entre deux, se heurte aux stations de missionnaires chrétiens établies au confluent du Niger et de la Binoué [1].

1. Voir le Rapport de Savorgnan de Brazza, dans le *Temps* du 14 juin 1892.

Le troisième courant, issu en majeure partie des zaouïas senoussiennes de Djaraboub et de Ghadamès, se dirige vers le lac Tchad et a fait de l'Ouadaï et du Bornou des foyers ardents d'Islamisme.

Le quatrième, parti d'El-Hazar, remonte la vallée du Nil, a envahi le Kordofan, couvre l'Ouganda du réseau de ses zaouïas et y dispute les âmes aux missionnaires catholiques et protestants.

Les deux ou trois autres courants d'Islamisme ont ceci de caractéristique, que ce sont des marchands qui en sont les porteurs, d'autant plus redoutables qu'ils n'ont ni la robe du derviche, ni l'insigne du tholba. Ils suivent la piste des caravanes qui, partant, les unes de la Basse-Égypte, les autres de Tripoli, se rendent au Darfour et au Soudan. Le plus important est celui qui, parti de Zanzibar, traverse la région des grands lacs, atteint le Congo et descend le cours du fleuve, s'efforçant de disputer l'âme des Bantous fétichistes à la propagande chrétienne. C'est cette dernière route que suivaient les Tippo-Tipp et ses émules, les traitants d'esclaves, lorsque Livingstone les rencontra et dénonça leurs cruautés à l'Europe.

En résumé, dans cette troisième et dernière période de son histoire, l'Islamisme africain a fourni des preuves de sa vitalité et de sa force d'expansion. Qu'on se rappelle l'activité des Peulhs et des derviches de différents ordres, la multiplicité des zaouïas, l'insurrection d'El-Hadj Omar et ses successeurs au Soudan ; celle du mahdi Mohammed Ahmed dans la Haute-Égypte et les atrocités de la traite. Celle-ci, sans doute, a été abolie en principe, Ahmadou, Samory et M. Ahmed ont été vaincus et l'invasion musulmane a été arrêtée au Soudan français comme en Égypte. Mais le fanatisme islamique ne fait que couver ; il se propage irrésistiblement dans l'Ouganda, dans les vallées du Congo, du Niger et de la Gambie, et jusqu'à la côte de Guinée. On verra, au prochain chapitre, quelles sont les positions respectives et les chances des deux religions rivales.

CHAPITRE IX

LUTTE ENTRE L'ISLAMISME ET LE CHRISTIANISME. — QUI L'EMPORTE EN FAIT DE CIVILISATION ?

Nous arrivons au cœur de notre sujet : la lutte entre la mission chrétienne et la propagande musulmane, pour l'hégémonie de l'Afrique. A laquelle appartiendra la direction de la civilisation chez les noirs ? Qui l'emportera, non pas tant au point de vue numérique, qu'à celui des résultats moraux, religieux et sociaux ? Les deux cultes belligérants sont en présence sur deux longues lignes ; voyons d'abord leurs positions respectives.

Si l'on décrit deux courbes parallèles, la première allant de l'embouchure du Sénégal (environ le 16e degré de latitude Nord) à l'intersection de la côte orientale de l'Afrique, avec le 2° 30′ de latitude Sud ; la deuxième partant de la croisée du 5e degré latitude Nord avec le 10e degré longitude occidentale pour aller à celle du 15e degré

latitude Sud, avec le 40e degré longitude orientale, — non loin de Mozambique — on obtient une large zone qui renferme la masse de la population fétichiste, environ cent millions d'âmes. Voilà le champ de bataille où se rencontrent les champions des deux religions adverses[1].

On a indiqué, au chapitre VIII, les cinq ou six grandes routes suivies par les missionnaires musulmans ; ils ont pour quartiers généraux ou centres de propagande : Fez, au Maroc, les zaouïas de la Tripolitaine, Djaraboub et El-Hazar en Égypte, enfin l'île de Zanzibar, par où les marchands arabes exercent la traite clandestine. Leurs avant-postes sont au lac Tchad et à Timbouktou.

De leur côté les missions chrétiennes, dirigées par Français et Italiens, Allemands et Scandinaves, Anglais, Écossais et Américains, rivalisant de zèle, ont entamé le bloc fétichiste par trois ou quatre côtés : la vallée de la Gambie et le Haut-Sénégal, Sierra Leone et la côte de Guinée, le delta du Niger, le Haut-Zambèze et la région des Grands Lacs. Les foyers les plus ardents du prosélytisme chrétien sont aujourd'hui : au Soudan

1. V. Forget. *L'Islam et le Christianisme dans l'Afrique centrale*. Paris, 1900.

occidental et au Congo, dans la Cafrerie et l'Ouganda, enfin dans le Haut-Zambèze[1].

Résultats numériques. — Quels sont actuellement les résultats numériques ? Il faut, de prime abord, faire une réserve tirée de l'extrême difficulté de dresser une statistique précise, les missionnaires ayant la fâcheuse habitude de grossir les chiffres de leurs néophytes et les Musulmans n'ayant aucune statistique. D'après des évaluations récentes, le chiffre total des indigènes chrétiens ne dépasserait pas 7 500 000 ; tandis que le nombre des Musulmans atteindrait 36 000 000. Or sur ce chiffre total de Musulmans, il n'y en a pas moins de 64 p. 100 dans nos possessions ou pays de protectorat. Voici comment ils se répartissent[2] :

Algérie.	4 070 000	Musulmans.
Tunisie.	1 500 000	—
Maroc	10 000 000	—
Afrique occid. française	4 800 000	—
Ouadaï et Côte des Somali	3 030 000	—
Total.	23 400 000	Musulmans.

1. Nous ne parlons pas de Madagascar, où les missions ont déjà obtenu de grands résultats, parce que là elles ne se trouvent pas en conflit avec la propagande musulmane.

2. Voir E. Fallot, L'Islam et la politique musulmane de la France en Afrique. *Revue politique et parlementaire*, mai 1904.

« Ils sont, dit le commandant de Ferry, en grande majorité sur les bords du Sénégal, juqu'à l'est de Bafoulabé ; ils forment encore la majeure partie de la population dans les cercles du Sahel français (Nioro, Goumbou, Sokoto), puis dans toute la zône de Faguibine, de Timbouktou et de la vallée du Niger ; ils s'étendent le long de ce fleuve comme une large coulée très dense, et forment vers ses sources, dans le Fouta-Djallon, sur les frontières de Libéria et de Sierra Leone, de puissantes agglomérations. Ils laissent ainsi entre ces deux grandes branches : Timbouktou à Kayes et Haut-Niger au Fouta-Djallon, la région de Kita, Bammakou, Satadoungou, que l'Islamisme n'a qu'exceptionnellement pénétrée et où vivent les masses fétichistes des Bambaras et des Malinkés[1]. »

Cette supériorité numérique écrasante des Africains islamisés sur les néophytes chrétiens tient à plusieurs causes, dont voici les principales.

La première, sans conteste, est l'extrême simplicité du dogme musulman. Il est évident que cette formule : « Allah est le seul vrai Dieu et Mohammed est son prophète » est plus à la portée de l'intelligence enfantine du nègre, que les sym-

1. *La France en Afrique*. Paris, 1905.

boles plus ou moins compliqués de l'orthodoxie catholique ou protestante. Le paradis de Mahomet répond mieux aux désirs de cette race sensuelle que la notion plus austère du paradis chrétien. En second lieu, la distinction des classes est beaucoup moins tranchée dans la société musulmane que dans la chrétienne. Dans toutes les deux, sans doute le riche et le pauvre sont égaux devant Dieu; mais, en fait, il y a beaucoup moins de morgue chez les Musulmans riches que chez nos millionnaires, car ils se rappellent davantage l'instabilité de la fortune. Un pauvre peut, à tout moment, avoir accès dans la maison du riche et y reçoit l'hospitalité.

Il y a ensuite une réelle affinité entre les us et coutumes des Arabes et des Maures et ceux des nègres, ce qui permet à l'apôtre de l'Islam d'épouser telle ou telle femme indigène et lui crée des moyens d'influence dans le pays ; tandis qu'il est bien rare qu'un missionnaire blanc, d'Europe ou d'Amérique, consente à épouser une négresse ou donne sa fille en mariage à un évangéliste noir, et même dans ce cas, l'impression sur les indigènes n'est pas favorable. En quatrième lieu, la consécration donnée par le Coran à la polygamie et à l'esclavage, bases économiques sur

lesquelles la société nègre repose de temps immémorial, donne aux agents de propagande musulmane de grands avantages sur les Chrétiens. Enfin l'interdiction par le Coran de toute boisson fermentée met entre les mains des premiers une arme efficace, pour préserver le noir du fléau meurtrier de l'alcoolisme.

En deux mots, comme l'a très bien observé M. Alfred Le Châtelier, l'apôtre de l'Islamisme ne demande au nègre qu'un petit progrès intellectuel et social et lui promet un avenir de félicité sensuelle ; tandis que le missionnaire chrétien lui propose d'emblée un idéal religieux et un progrès moral, qui exigent de sa part des efforts et des sacrifices considérables pour sa nature voluptueuse et ses tendances utilitaires.

Résultats moraux et sociaux de l'Islam. — Or, ce n'est pas seulement par le chiffre de ses adeptes, mais d'après les résultats moraux, intellectuels et sociaux obtenus, qu'on doit apprécier la valeur civilisatrice d'une religion.

Examinons d'abord ceux de l'Islamisme. La plupart des écrivains qui ont traité de l'Afrique, même les plus défavorables à l'Islam, ont reconnu les

effets salutaires qu'il a eus sur les noirs, au point de vue religieux et moral. D'abord, il les a dégagés du polythéisme fétichiste[1], des sacrifices humains faits à la divinité, de la terreur du sorcier, pour les élever à la notion d'un Dieu unique et juste, à qui l'on doit rendre un culte plus sipiritualiste. Ensuite, les apôtres de l'Islam lui ont enseigné les rudiments de la langue arabe, qui est à leurs dialectes ce que le latin est à nos langues vulgaires, la langue sacrée dans laquelle est écrit le Coran, et par là, ont développé sa mentalité. En troisième lieu, le Coran a élevé leur niveau moral, d'ailleurs très bas chez les fétichistes. « Lorsqu'un nègre se convertit à l'Islam, écrit Atterbury, il acquiert du même coup le sentiment de sa dignité. Issu d'une race esclave, il se sent devenir un homme libre[2]. »

L'abstention de liqueur fermentée, prescrite par le Coran, a contribué grandement à rehausser la dignité personnelle du noir. Ni le « vœu » que les Sociétés de tempérance anglo-saxonnes en Suisse font faire à leurs membres, ni les exhortations de

1. Néanmoins beaucoup d'apôtres de l'Islam tolèrent et même encouragent l'usage d'amulettes et autres pratiques superstitieuses, dont ils font un commerce lucratif.

2. Voir *Islam in Africa*, chap. VI.

nos ligues anti-alcooliques n'ont produit autant d'effets pratiques que ce précepte de Mahomet.

Mais, dira-t-on, si l'abstention d'alcool relève la dignité de l'homme chez les Musulmans, est-ce que, par contre, la polygamie ne rabaisse pas celle de la femme ? Sans doute, dans une grande partie de la population musulmane ; mais, en fait, la polygamie est restreinte, soit par les conditions qu'y met le Coran, soit par l'influence des Européens. Il y a même, dans quelques pays musulmans au nord de l'Afrique, une tendance marquée vers la monogamie : « Il ne faudrait pas croire, écrivait il y a quelques années le colonel Binger, que tous les Musulmans possèdent plusieurs femmes. Nous en avons rencontré beaucoup qui n'en ont qu'une, surtout dans les classes peu aisées. » Ce que M. Binger dit du Soudan français s'applique *a fortiori* à l'Algérie, à la Tunisie et surtout à l'Égypte.

Voici, pour ce dernier pays, des extraits d'une lettre écrite par un jeune Français qui habite Port-Saïd depuis plusieurs années : « Il y a, dit-il, une tendance marquée, mais seulement dans la haute société musulmane, à adopter la monogamie. Du moins, on s'en sert comme d'un manteau de *res-*

pectabilité. Nombre de hauts fonctionnaires n'ont qu'une femme légitime, ce qui ne les empêche pas d'avoir des concubines en dehors du domicile conjugal.

« Un livre de Kassem Amine, conseiller à la Cour d'appel indigène du Caire, paru il y a peu de temps, a contribué à répandre dans les hautes sphères des idées plus conformes à notre conception européenne du mariage. Dans cet ouvrage qui a pour titre *Tahirel-Maraa*, c'est-à-dire l'émancipation de la femme, l'auteur s'est attaché à démontrer que la réclusion de la femme musulmane et les us et coutumes qui en résultent sont en contradiction avec l'enseignement du Coran. Dans la population ouvrière et agricole, la polygamie est assez rare, l'homme étant trop pauvre pour subvenir aux besoins de plusieurs femmes ; mais dans la classe moyenne aisée elle est encore assez répandue[1] ».

A l'autre extrémité de l'Afrique septentrionale, en Tunisie, il s'est produit depuis une dizaine d'années deux ou trois faits, qui sont des signes de temps meilleurs. Le premier est le *Khaldounia*

1. Lettre de M. Gaston Roussel, directeur de la maison Worms, à Port-Tewfik.

ou société formée par de jeunes lettrés musulmans, pour compléter les cours de la grande Mosquée[1]. Le second est le collège *Alaouï*, à la fois école normale pour les instituteurs français et arabes et école professionnelle pour indigènes, qui, sous l'intelligente direction de M. B. Buisson, a contribué beaucoup à la pénétration rapide des deux races.

Enfin, l'école professionnelle pour jeunes filles musulmanes fondée en 1900, par Mme René Millet à Tunis. Le but de la fondatrice était double : améliorer le sort de la femme arabe et apporter un élément bienfaisant à l'influence française sur les indigènes. A cette école sont attachés deux vénérables marabouts, chargés de l'instruction religieuse. Les élèves de cinq à quatorze ans, outre la lecture du Coran, et l'écriture de la langue arabe, apprennent le calcul, l'hygiène, la morale et tous les travaux d'aiguille. L'école, qui avait commencé avec huit élèves, a prospéré sous la direction d'une femme distinguée, veuve d'un haut fonctionnaire colonial ; le chiffre de ses élèves dépasse aujourd'hui la centaine. Les parents des

1. Les professeurs, tous indigènes, enseignent l'histoire, la géographie, l'hygiène et la langue française, et essaient de faire connaître à leurs élèves nos meilleurs ouvrages de littérature, morale, ou de science.

jeunes filles comptent sur leur meilleure éducation et leurs aptitudes ménagères pour les marier plus avantageusement. Les Arabes lettrés sont unanimes à dire, que les enfants issus de tels mariages seront à un niveau moral et intellectuel supérieur[1]. Il nous paraît hors de doute que de telles institutions de jeunes filles, outre qu'elles contribuent au rapprochement des deux peuples, auront de grandes conséquences pour l'amélioration de la société musulmane.

N'est-on pas en droit de conclure de ces divers exemples que les Musulmans instruits ne sont pas réfractaires à tout progrès ? Je suis, pour ma part, enclin à croire avec M. E. Fallot qui a longtemps résidé en Tunisie, qu'ils sont capables d'adopter des innovations, mais à deux conditions : qu'elles leur soient utiles et qu'elles ne soient pas contraires aux dogmes fondamentaux de leur religion.

Après avoir montré les beaux côtés de la civilisation musulmane, en voici les points faibles. C'est d'abord que le Coran autorise l'homme à avoir quatre femmes légitimes, sans compter un

1. Lettre de Mme Eigenschenk, directrice de l'École de jeunes filles musulmanes à Tunis. Décembre 1905.

nombre illimité de concubines. Il en résulte nécessairement un abaissement de l'idéal de la femme ; car celle-ci est considérée par la grande majorité des Musulmans comme un instrument de plaisir et un animal reproducteur. La vénalité de la justice est un autre grave défaut. Tout ce que l'on sait des juges prévaricateurs sous l'ancien régime en France n'approche pas des abus de la justice indigène en Afrique ; il est, par exemple, à peu près impossible à un homme pauvre d'obtenir gain de cause contre un riche adversaire ou à une veuve de maintenir le droit de ses enfants contre un tuteur fortuné.

Mais la plaie de l'Islamisme, c'est l'esclavage, qui est reconnu par le Coran comme une institution légale. On sait qu'il faut bien distinguer les « captifs de case » issus d'anciens esclaves, nés dans la maison, qui sont en général assez bien traités et, lorsqu'ils se convertissent à l'Islam, peuvent être affranchis et les captifs de guerre. Ceux-ci sont, ou bien employés aux plus rudes travaux, ou vendus aux traitants, qui les livrent ensuite aux acheteurs du Maroc, de Tripoli ou à d'autres intermédiaires. Ces derniers, à leur tour, les transportent en Turquie, en Asie Mineure et jusqu'en Perse.

Ces marchands d'esclaves, qui sont en général des Maures ou des Arabes, ne se font aucun scrupule de vendre ainsi « le bétail humain ». On sait, par les récits de Livingstone ou d'autres missionnaires, avec quelle cruauté ils les traitaient pendant le voyage, souvent fort long de l'intérieur à la côte; la piste suivie par les caravanes d'esclaves était comme jalonnée de cadavres ou de squelettes de ces infortunés, qui avaient succombé soit à la fatigue, soit aux mauvais traitements, et qu'on avait abandonnés en plein désert, les exposant aux tourments de la soif ou à la dent des fauves.

La cause qui rend toute réforme de la société musulmane sinon impossible, du moins très difficile, c'est que le Coran renferme à la fois la loi religieuse et la loi civile. Cette dernière étant réputée d'institution divine, au même titre que le dogme ou le rite, est à peu près intangible. Il faut recourir à des interprétations subtiles, faire de vrais tours de force d'exégèse pour éluder les règles posées par le Prophète[1].

1. C'est par un tour de force de ce genre, que le dernier grand mufti d'Égypte avait pu autoriser les Musulmans à manger de la viande d'animaux, abattus par des bouchers européens.

Résultats moraux et sociaux du christianisme. — Il nous faut examiner maintenant les résultats des missions chrétiennes au point de vue de la culture morale et religieuse. On constate d'abord que le chiffre des Musulmans convertis au Christianisme a été insignifiant ; d'où il ne faudrait pas conclure que l'influence a été nulle. La tendance à la monogamie, l'amélioration du sort de la femme, l'instruction des enfants, la réforme de la justice sont dus, certainement à l'action de la morale chrétienne et aux bons exemples donnés par les familles de missionnaires. Il ne sera question, dans ce qui suit, que des effets produits sur les fétichistes.

En fait de religion, les apôtres de l'Évangile ont combattu avec succès le polythéisme, l'adoration des fétiches, la croyance à la vertu des gris-gris ou amulettes païennes ou musulmanes ; ils ont fait connaître aux noirs un Dieu unique, sage et tout-puissant comme Allah, mais, de plus, miséricordieux, père de tous les hommes, des noirs comme des blancs. En conséquence, partout où ils ont été accueillis, ils ont aboli les sacrifices humains, la traite des captifs, les épreuves judiciaires. Sur ces points, l'influence du Christianisme s'exerce dans le

même sens que celle de l'Islam ; mais voici les différences essentielles.

Tandis que les *mouderre* ou les *tholbas* développent avant tout chez leurs néophytes le sentiment de la dignité humaine, de la supériorité du Musulman, sentiment poussé jusqu'à l'orgueil, les missionnaires chrétiens éveillent chez leurs catéchumènes la modestie, la conscience du péché, et partant de la responsabilité envers Dieu ; ils encouragent chez les noirs l'amour de la vérité, et l'observation d'une justice désintéressée et égale pour tous. En outre, ils ont grandement contribué à améliorer le sort de la femme, en élevant son idéal aux yeux de tous. Non contents de la protéger contre les brutalités du mari, si elle est épouse, ou, si elle n'est que concubine, contre les caprices du maître, ils ont exhorté le noir à n'épouser qu'une seule femme, et empêché la vente des enfants séparés de leur mère.

Bien plus ! On sait que le Musulman n'estime la femme qu'en raison de sa maternité ; il répudie l'épouse stérile et méprise la vieille fille. Ce sont les missionnaires qui lui ont enseigné à apprécier aussi ses vertus morales, en lui présentant les

types de la sœur de charité catholique, ou de la diaconesse et de la doctoresse protestantes. L'admiration pour leur pureté morale et leur abnégation et la reconnaissance pour leurs bienfaits ont fini par vaincre les préjugés. Les noirs ont compris que, à côté de la reproduction de l'espèce, la femme était appelée à rendre d'autres services sociaux : l'éducation des enfants et des orphelins, le soin des malades et des vieillards infirmes.

Relever la condition des femmes, n'est-ce pas améliorer la famille ? Sous ce rapport, la vue des familles de missionnaires évangéliques a été d'un salutaire exemple pour les indigènes.

« Un type que nous ignorons dans nos missions catholiques, écrit l'abbé Pisani, c'est le missionnaire marié et père de famille. On dit souvent qu'un des avantage du célibat ecclésiastique c'est l'impossibilité où l'on serait de trouver des missionnaires parmi les gens mariés. Cet argument est contredit par des faits certains. Sur 6000 missionnaires protestants, un tiers sont mariés. Or les familles de ces missionnaires enseignent aux païens et aux païennes les devoirs de la femme chrétienne pour le gou-

vernement de la maison et l'éducation de la famille[1]. »

Leur influence sociale et intellectuelle n'a pas été moins bonne ; ils ont peu à peu amené les nègres nomades à la vie sédentaire et leur ont fait prendre goût au travail, en le rendant plus rémunérateur pour eux, et cela de deux façons. Le nègre savait sans doute cultiver la terre, ce qu'il appelle faire des *lougans ;* mais avec ses procédés rudimentaires, il ne lui faisait guère produire que du mil et de l'orge. Les évangélistes, au moyen de champs d'expériences, de fermes-écoles, de jardins d'essai, lui ont montré le profit qu'il pouvait tirer de la culture des céréales ou des arbustes, dont les fruits ou la sève sont recherchés par les industriels européens. En tout cela, ils ont prêché d'exemple ; non seulement ils ont, sous un ciel torride, défriché la brousse et acclimaté beaucoup de plantes utiles, par exemple l'arbre à coton, le caféier, le caoutchoutier, l'arachide[2] ; mais encore ils ont appris aux indigènes les règles de l'hygiène et substitué, pour le soin des malades, la

1. *Les missions protestantes à la fin du* XIXe *siècle*, par l'abbé F. Pisani. Paris 1903.

2. Voir *Bulletin de la Société antiesclavagiste de France*. Année 1904.

médecine aux recettes empiriques ou aux formules des sorciers.

Ils ont asssaini les villages, où régnait la malpropreté, cause d'épidémies fréquentes, établi auprès de leurs stations des hôpitaux et des dispensaires[1]. Les doctoresses protestantes ou les sœurs franciscaines n'ont pas craint de panser les ophtalmies ou les ulcères les plus répugnants, de soigner les indigènes atteints des maladies les plus contagieuses. « Colons, officiers et résidents sont unanimes, pour payer un tribut d'admiration à ces sœurs de charité (ou ces diaconesses), qui, bravant un climat déjà si redoutable pour l'homme le plus vigoureux, apportent à l'Européen malade, en même temps que le plus délicat dévouement, la vision de la mère ou de la sœur laissée dans quelque coin de France. Ah combien ! les mères qui ont quelque fils sur la terre d'Afrique doivent bénir leur héroïque abnégation ! Que de cœurs nous conquièrent ces grands exemples de haute charité et de bienfaisant travail[2] ! »

1. Voir en particulier la léproserie longtemps desservie par les Moraves au Cap ; celles des missions catholiques et protestantes à Madagascar ; les hôpitaux des Pères Blancs à Kayes, Timbouktou.

2. Voir Edm. de Ferry, *La France en Afrique*, 1905.

Les missionnaires ne se sont pas contentés de faire apprendre dans leurs écoles le catéchisme catholique ou l'Évangile comme les *mouderre* font le Coran dans leurs *kouttab;* ils enseignent aux indigènes les langues de l'Europe, de manière à former des interprètes. Ils ont établi des écoles professionnelles, où l'on fait faire aux noirs l'apprentissage des métiers les plus lucratifs et où l'on enseigne aux négresses les soins du ménage et la couture. Méritent une mention spéciale l'école pour jeunes filles musulmanes, fondée par Mme René Millet, à Tunis, les écoles des Pères du Saint-Esprit à Kita, celle des Écossais à Lovedale, des Bâlois à la Côte de l'Or et la mission évangélique de Paris à Talagouga.

Enfin et surtout, ce sont les missionnaires qui, en toute occasion, ont pris la défense des indigènes exploités par des colons avides, ou bien vendus comme du vil bétail par les négriers sans entrailles. C'est sur les instances d'un Van der Kemp et d'un Dr Philip que le gouvernement anglais prit, en 1833, l'initiative de l'abolition de l'esclavage dans les colonies, exemple bientôt suivi par la France et les autres puissances. C'est un Livingstone, un cardinal Lavigerie qui ont

dénoncé à l'Europe les horreurs de la traite et mené cette campagne antiesclavagiste, qui a abouti au Congrès de Berlin et à l'abolition de cet abominable trafic d'êtres humains. Ne sont-ce pas hier encore des missionnaires anglais qui signalaient à l'opinion publique les exactions et les violences commises au Congo belge et réclamaient une enquête[1] ? En somme, les apôtres du Christianisme, en habituant le nègre, naturellement paresseux, au travail, et en relevant la condition de la femme, qui avait été traitée auparavant comme une bête de somme ou une domestique ; en faisant abolir la traite et en ouvrant des villages de refuge, des écoles professionnelles et ménagères, des dispensaires et hôpitaux, ont grandement contribué à civiliser les Africains.

Il y a, toutefois, bien des ombres au tableau, et je ne serais pas impartial si je ne relevais pas les méfaits, qui sont à la charge des Européens.

Il faut avant tout flétrir ces traitants sans ver-

1. C'est à la suite des plaintes adressées par les missionnaires anglais Gilchrist, Grenfell, Christie, etc., que le roi des Belges, Léopold, nomma une commission de trois membres, — deux Belges et un Suisse — pour faire une enquête sur place. Elle a conclu à la punition de plusieurs officiers ou agents civils, coupables de cruautés envers les indigènes, fév. 1905.

gogne, introduisant contrairement aux défenses stipulées dans le traité de Berlin les spiritueux, qui sont pour les noirs un poison encore plus violent que pour les Européens ; et puis, les traitements barbares infligés aux indigènes par des militaires déséquilibrés ou par des administrateurs, pour leur faire faire des corvées exorbitantes [1].

Les missionnaires non plus ne sont pas exempts de tout reproche. Plusieurs s'adonnent à un commerce ou à certaines industries peu convenables à leur ministère. N'est-il pas désolant de voir les rivalités, les conflits qui se produisent entre des missions de condition différente et qui rendent toujours les païens fort perplexes, quand elles n'entraînent pas, comme dans l'Ouganda, des rixes sanglantes entre les néophytes des missions rivales ? Que dire enfin des mauvaises mœurs dont beaucoup d'Européens donnent l'exemple, et, ensuite, de cette atroce guerre du Transvaal, se déroulant entre deux nations soi-disant chrétiennes sous les yeux des Cafres, et qui fut le plus éclatant démenti

1. A la suite de faits odieux de cruauté, relevés à la charge de deux fonctionnaires au Congo français, le gouvernement de la République y envoya M. de Brazza avec une commission, qui a révélé des abus de force (Avril 1905). Deux des coupables ont été condamnés à de fortes peines.

donné par des blancs à l'Évangile de paix et de fraternité, prêché par les missionnaires ?

Si l'on fait, maintenant, le bilan de ces résultats, on verra que, tandis que l'Islamisme l'emporte par le nombre de ses néophytes, en revanche les effets moraux et économiques sont tout à l'avantage des missions chrétiennes. Avant tout, les lois et les institutions civiles des Musulmans sont à peu près immuables, étant fondées sur le Coran qui est regardé comme étant d'institution divine. C'est à peine si, par voie d'exégèse, on pourra en modifier quelques prescriptions.

Il faut tenir compte, ensuite, de l'incapacité politique des Arabes et des Maures. Les Musulmans, comme l'a observé Dozy, qui ont conquis des royaumes, n'ont jamais été capables d'en organiser un seul sur la base de la justice et de la liberté. Avant l'arrivée de nos missionnaires et de nos officiers-gouverneurs, les populations nègres vivaient soit à l'état d'anarchie et de guerres perpétuelles entre tribus, soit sous le joug de despotes sanguinaires, comme Behanzin. Ce sont les Européens qui leur ont apporté d'abord la police des routes et la sécurité dans leurs personnes et la jouissance de leurs biens, puis l'im-

partialité et le désintéressement dans la distribution de la justice, l'équité dans la répartition de l'impôt, enfin l'instruction primaire et professionnelle.

Ni dans les zaouïas, ni auprès des mosquées, on ne trouve d'écoles comparables, soit en fait de méthode pédagogique, soit pour les programmes d'enseignement, aux écoles ouvertes par les Sociétés missionnaires, par l'Alliance israélite universelle ou, à leur instar, par les autorités coloniales[1].

Il convient de mentionner ici les louables efforts que fait M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, pour faire donner aux femmes arabes des notions d'enseignement ménager et des soins médicaux, administrés par des doctoresses françaises. Où trouver chez les Musulmans des écoles comparables aux écoles industrielles de Bagamoyo et de Lovedale? Des jardins d'essai ou des fermes-écoles, comme celle des Pères Blancs à Kita? Où trouver des orphelinats, des asiles de vieillards, des infirmeries et des léproseries? Où sont, surtout dans le monde islamique, des femmes comparables aux sœurs de charité catholiques, aux

1. Signalons entre autres la clinique pour femmes musulmanes établie par Mme Legey, docteur en médecine à Alger.

diaconesses ou aux femmes de missionnaires évangéliques. Sur tous ces points, la civilisation chrétienne est, sans conteste, supérieure à la civilisation musulmane ; sur un seul point, cette dernière paraît avoir obtenu des résultats majeurs, c'est en fait d'alcoolisme. Mais là même, les missionnaires out souvent réussi, par exemple auprès des rois Khama et Lewanika, et il suffirait, pour assurer leur succès, que les administrateurs coloniaux réprimassent avec fermeté la vente des spiritueux, opérée par les traitants au détriment des indigènes et même de beaucoup de nos militaires.

CONCLUSION

Il est temps de nous résumer et de conclure. En somme, depuis Alexandre jusqu'à Napoléon et à nos jours, l'Afrique a dû le principe et les éléments les plus salutaires de sa civilisation à des cultes monothéistes venus du dehors : le mosaïsme, l'Évangile du Christ et la religion de Mahomet. Le Polythéisme, à Carthage, comme à Alexandrie, n'avait abouti qu'à des rites sanguinaires ou ridicules et à la décadence des mœurs, comme le fétichisme des noirs, aujourd'hui, est le complice des pratiques les plus cruelles et les plus superstitieuses.

Le rôle du Judaïsme fut considérable en Égypte, sous les Ptolémées et dans l'Afrique romaine, dans le siècle qui précèda et les deux qui suivirent Jésus-Christ. Il fraya les voies aux apôtres

de ce dernier et — lui le premier — enseigna aux Africains le culte d'un seul Dieu. Aujourd'hui, réduit qu'il est à une population de 260 000 âmes, dans le Nord de l'Afrique, son action est restreinte, il ne fait plus nulle part de prosélytisme. Tandis qu'au Maroc et en Tunisie, le niveau moral des Israélites est assez bas, il est plus élevé en Algérie et en Égypte. C'est à l'Alliance israélite universelle qu'incombe la belle, mais difficile tâche de les relever par l'école et, peut-être de les ramener à l'agriculture.

Quant au Christianisme, son action civilisatrice a été grande et brillante du IIe au VIIe siècle, dans toute la zône septentrionale, depuis l'Égypte en passant par la Cyrénaïque jusqu'à la Mauritanie tingitane; mais elle fut interrompue par les deux invasions arabes qui, à la fin du VIIe et au milieu du XIe siècle, détruisirent toutes les églises et colonies chrétiennes, sauf chez les Coptes et en Abyssinie.

L'Islamisme, après avoir jeté un assez vif éclat dans les sciences et les arts, en Égypte et au Maroc, du VIIIe au XIe siècle, s'est arrêté à un certain degré de culture, puis est resté stationnaire et a décliné depuis la chute de la domination des Maures en Espagne.

A son tour, le Christianisme, grâce au dévoûment des ordres rédempteurs, à la colonisation portugaise et espagnole, et, depuis un siècle, aux efforts des missions chrétiennes de toute dénomination, est rentré en scène et exerce une influence notable et salutaire sur les masses fétichistes de l'Afrique centrale.

Mais là, au Zanguebar et autour des Grands Lacs, dans l'Ouadaï et autour du lac Tchad, dans la région comprise entre la boucle du Niger et les sources du Sénégal, ses agents se heurtent aux derviches des confréries musulmanes ou aux *tholbas* de Fez et d'El-Hazar, qui sont les champions fanatiques de l'Islam, et à leurs adeptes, qui se montrent réfractaires à tout mode d'évangélisation. Depuis le début du XIXe siècle, il y a une recrudescence de zèle dans le prosélytisme des deux cultes, et partant, une lutte pour l'hégémonie religieuse, et parfois politique des deux civilisations, qui n'est pas moins ardente qu'à l'époque des Croisades.

Quelle issue faut-il souhaiter dans l'intérêt de l'humanité ? Quelle est la marche à suivre par les missionnaires dans leur œuvre civilisatrice ?

A la première question, je réponds qu'il ne

faut souhaiter ni la défaite, ni le triomphe de l'Islamisme. Ni sa défaite, car la religion de Mahomet a, sans nul doute, élevé le niveau moral des tribus fétichistes et cannibales, et par là rendu service à la cause de l'humanité. S'il disparaissait brusquement de certains centres, la barbarie et l'alcoolisme prendraient le dessus. Ni son triomphe, car sa victoire exalterait son fanatisme et serait suivie de guerres sanglantes, peut-être de massacres d'Européens. Et d'ailleurs le niveau moral auquel il élève le nègre est moins haut que celui du Christianisme, et une fois parvenu à un certain degré, l'adepte de l'Islam est immobilisé et comme cristallisé des rites et incapable d'aucun progrès ultérieur.

Ce qui est désirable, à mon sens, c'est le maintien des deux cultes rivaux dans leurs positions respectives, avec la tolérance et la pénétration mutuelle. Dans les pays déjà islamisés, il faut renoncer à tout prosélytisme chrétien et se contenter d'introduire les principes de notre civilisation par l'école franco-ou anglo-arabe, par l'enseignement ménager, par les hôpitaux et les soins aux vieillards et aux orphelins.

A ce point de vue, des écoles professionnelles

comme celles des Pères Blancs dans leurs stations de Timbouktou, où ils admettent des Musulmans au même titre que des Chrétiens, ou celles de l'Alliance israélite universelle au Maroc et en Tunisie, des Presbytériens d'Amérique en Égypte, et surtout des écoles pour les jeunes filles musulmanes, comme celle de Mme René Millet à Tunis, sont appelées à exercer la plus salutaire influence. Et, réciproquement, les règles d'abstinence de boisson fermentée observées par les Musulmans, leur respect de la dignité de l'homme affranchi du fétichisme, la familiarité du riche et du pauvre, pourraient être imités avec profit par bien des Européens.

Mais partout où l'Islam a, ou bien admis l'épreuve judiciaire ou des pratiques superstitieuses, ou toléré la traite des captifs, il est du devoir des représentants du christianisme de les signaler aux autorités coloniales et de réclamer leur abolition. En effet, s'il se commet des crimes au nom de la justice et de la liberté, il s'en commet bien davantage, sous l'empire de la superstition.

Maintenant vient la deuxième question ; que reste-t-il à faire aux différentes missions pour s'ac-

quitter de leur tâche morale et sociale ? Comment doivent-elles exercer leur action civilisatrice ? En présence des cent millions de fétichistes qui restent dans la zône indigène, il faut s'efforcer de gagner de vitesse la propagande musulmane, afin de leur annoncer l'Évangile de Jésus, avant qu'ils aient entendu parler du Coran. En fait de religion, il me semble qu'il serait de bonne pédagogie de présenter à ces grands enfants, que sont les nègres, une doctrine très élémentaire, analogue à celle que les apôtres de Jésus prêchaient aux païens de leur temps, suivant l'exemple donné par les J. Eliot et les Egede. Les paraboles de l'Évangile et le sermon de la montagne, le décalogue et l'oraison dominicale fourniraient les éléments de ce catéchisme. Quant à la morale, c'est surtout par l'exemple que les missionnaires doivent la prêcher, afin d'effacer l'impression répulsive, que fait sur les noirs la conduite immorale ou brutale de tant de blancs soi-disant chrétiens. Sur ce point, l'influence exercée par les femmes, sœurs de charité ou femmes de missionnaire, est excellente. Les écoles professionnelles sont aussi très efficaces.

Dans cette œuvre humanitaire, la France a un

rôle capital a jouer, et par intérêt colonial bien entendu, et à cause de ses traditions historiques. Notre pays, désavouant les procédés barbares de certains « conquistadores » modernes, indignes du nom de civilisés, n'a qu'à s'inspirer de l'exemple des Faidherbe et des Lavigerie, des Ballay et des de Brazza. Elle doit se montrer partout le défenseur des tribus opprimées, le soldat du droit et de la liberté, le protecteur de la femme et de l'enfant. Alors, le jour n'est pas trop éloigné, où elle fera triompher, même chez les Musulmans, et briller chez les Africains encore à demi policés le flambeau de la civilisation !

APPENDICE

L'Ethiopisme est un mouvement autonomiste des Bantous chrétiens de l'Afrique du Sud, qui a pour objet de revendiquer la direction des églises par les indigènes ou, comme ils disent « l'Afrique aux Africains ». Les chefs du mouvement, qui a pris naissance en 1896 au Transvaal et parmi les Méthodistes, ont choisi ce nom, parce qu'ils prétendent se rattacher à l'Eglise d'Ethiopie, qui eut ses origines aux temps apostoliques. Ils reprochent aux missionnaires européens d'avoir trop souvent des arrière-pensées commerciales ou politiques et ne pas comprendre les vrais besoins de l'âme nègre. Ils ont conçu un projet légitime en soi, celui d'organiser une église chrétienne indigène; mais leurs pasteurs, faute d'un caractère assez ferme et d'une instruction suffisante se sont montrés incapables de le réaliser. L'Ethiopisme, dont la formule est *Amec*, c'est à-dire *African — Méthodist — Episcopal — Church*, après avoir cherché un appui auprès des églises nègres d'Amérique, s'est rattaché depuis 1900, à l'Eglise anglicane de la colonie du Cap sous le titre d'*Ordre Ethiopien*. Il compte environ dix mille adhérents, mais a complètement échoué au Lessouto.

Voir M. Leenhardt. *Le mouvement éthiopien au sud de l'Afrique*, 1896-1899. Cahors, 1902.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1

Chapitre I. — Le Judaïsme en Afrique 1

§ 1. Rôle du Judaïsme dans l'antiquité 2

§ 2. Emigrations successives des Juifs dans l'Afrique occidentale 6

§ 3. Statistique. Etat actuel 13

§ 4. Culte et clergé 20

§ 5. Education primaire et professionnelle 23

§ 6. Colonisation. Métiers 28

Chapitre II. — La civilisation chrétienne en Afrique (60-650) 33

§ 1. L'Afrique grecque ou le Christianisme en Egypte, Cyrénaïque, Nubie et Abyssinie 35

§ 2. Le Christianisme dans l'Afrique latine 49

§ 3. L'Afrique latine sous la domination des Vandales et des Byzantins 59

Chapitre III. — Conquêtes de l'Islamisme en Afrique jusqu'aux Croisades (638-1050) 67

§ 1. Conquête de l'Egypte et du Magreb 68

§ 2. La revanche des nations chrétiennes d'Occident en Afrique 72

§ 3. Conversion de l'Afrique orientale à l'Islamisme, sauf l'Abyssinie 74

§ 4. La pénétration de l'Islamisme au Soudan . . . 76

§ 5. Contribution de l'Islamisme à la civilisation africaine 79

CHAPITRE IV. — La revanche du Christianisme. Les Croisades. Ordres catholiques rédempteurs et confréries musulmanes (1050-1495) 86

§ 1. Rapports des nations européennes avec les Musulmans du nord-ouest de l'Afrique. . . . 86

§ 2. Rapports avec les Musulmans du nord-est de l'Afrique 95

§ 3. Ordres rédempteurs et premières tentatives du prosélytisme chrétien au Magreb. 98

§ 4. Les premières confréries musulmanes et leur propagande au Soudan 104

CHAPITRE V. — Découverte des Portugais sur la côte d'Afrique. Reprise des missions catholiques (1450-1900). 113

§ 1. Missions portugaises et espagnoles 118

§ 2. Missions italiennes 125

§ 3. Missions catholiques françaises 130

CHAPITRE VI. — Explorateurs et missionnaires coopérant à la civilisation de l'Afrique 143

§ 1. Le Nil et l'Egypte. 145

§ 2. La Gambie et le Sénégal 151

§ 3. Le cap de Bonne-Espérance. 156

§ 4. Algérie et Tripolitaine. 164

§ 5. Zanzibar et Mombaça. 168

CHAPITRE VII. — Les missions protestantes en Afrique. Leurs caractères et les nations qui les entreprirent . 178

§ 1. Missions allemandes et scandinaves 180

§ 2. Missions néerlandaises et anglaises 197

§ 3. Les missions protestantes françaises 213

§ 4. Missions américaines 221

CHAPITRE VIII. — Recrudescence de l'Islamisme. Ses causes et ses moyens de propagande (1790-1900). . . 226

§ 1. Le çoufisme 228

§ 2. Culte des saints. 229

§ 3. La croyance au madhi. 234

§ 4. Les confréries de derviches. 238

§ 5. Rôle des écoles et universités musulmanes . . . 249

§ 6. Principaux courants de la propagande musulmane en Afrique 261

Chapitre IX. — Lutte entre l'Islamisme et le Christianisme. Qui l'emporte en fait de civilisation ? 264

Conclusion 289

Appendice : Note sur l'Éthiopisme 296

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

BP
65
A4B6

Bonet-Maury, Gaston
L'islamisme et le
christianisme en Afrique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 12 05 04 004 2